ÉTUDES SUR L'EMPIRE DES TSARS.

HISTOIRE INTIME

DE

LA RUSSIE

SOUS LES EMPEREURS ALEXANDRE ET NICOLAS,

et particulièrement

PENDANT LA CRISE DE 1825;

PAR

J. H. Schnitzler.

EPHPHETHA, quod est adaperire.
(MARC. VII, 34.)



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1847

CHAPITRE DEUXIÈME.

La dernière année de la vie d'Alexandre; sa mort à Taganrog.

Le tableau que nous venons d'esquisser du règne d'Alexandre et de ses principaux effets, tant au dehors qu'à l'intérieur, suffit, nous l'espérons, pour orienter le lecteur dans le colossal empire dont nous avons pris à tâche d'étudier la civilisation. Maintenant, il nous faut entrer dans les détails, non-seulement pour les faits en eux-mêmes, mais aussi et surtout relativement aux acteurs qui se présenteront sur la scène. La vie privée des souverains appartient à l'histoire aussi bien que leurs actes politiques; c'est assez souvent elle qui met à découvert les ressorts cachés des événements; souvent aussi elle reflète les mœurs de toute une époque,

et d'autres fois elle fait apercevoir entre les mœurs du peuple et celles de la famille régnante un contraste d'autant plus intéressant à observer, que ses conséquences seront graves et durables.

On pense bien que ce ne fut pas sans une douleur profonde que le bienveillant monarque resta sourd au cri de l'humanité, qu'il étouffa dans son cœur la voix qui parlait en faveur des Grecs, et qu'il résista aux vœux de son peuple, animé d'une vive sympathie pour ses infortunés coreligionnaires. Cette sympathie, phénomène nouveau dans la vie des Russes, ils la manifestaient autant qu'ils le pouvaient sous un régime despotique, où toute démonstration extérieure est interdite si elle n'est pas commandée ou autorisée par le gouvernement. Ils ne pouvaient voir sans surprise le chef sacré de l'Église dite orthodoxe endurer les outrages des Infidèles, rester spectateur immobile du martyre d'un des premiers pasteurs de cette même Église et du massacre d'un grand nombre de ses enfants, que l'on avait toujours regardés comme placés sous la protection spéciale de la Russie, et qui, plus d'une fois déjà, à son instigation formelle, avaient essayé de rompre leurs chaînes. L'inaction de leur empereur dans de telles circonstances humiliait la noblesse, indignait le clergé, et était un sujet de sincère affliction pour le peuple, auquel, dans sa torpeur politique, les émotions religieuses tiennent lieu de sentiment national. Néanmoins les conseils de l'étranger prévalurent; la volonté du tsar fut qu'on restât tranquille. Il fallut se soumettre et se borner à adresser au ciel, dans le sanctuaire du cœur, des supplications pour ces tristes victimes de la pusillanimité. Grands et petits obéirent; on étouffa les

murmures; mais le peuple russe ne manqua pas d'attribuer à la colère de Dieu les malheurs qui frappèrent Alexandre dans les derniers temps de son existence, et même la maladie dont il fut affligé en 1824, à l'époque du mariage de son plus jeune frère, le grand-duc Michel, avec Hélène Pavlovna, auparavant Charlotte, princesse de Wurtemberg. Cette maladie ne fut d'abord qu'un érésipèle à la jambe, mais qui gagna ensuite tout le corps du monarque, et fut accompagné de fièvre, de transport au cerveau et de délire. Un instant, la vie du malade parut en danger, et le peuple, qui l'aimait, s'obstina à voir dans cette circonstance une punition d'en haut encourue par l'abandon de la cause d'une nation *orthodoxe*.

Quant aux malheurs dont nous avons parlé, l'un d'eux était une affreuse calamité qui frappait Saint-Pétersbourg; l'autre atteignait Alexandre dans ses affections les plus intimes. Nos lecteurs nous sauront gré de les leur faire connaître en détail. Nous commencerons par l'inondation de la capitale en 1824.

Ce qui fait, comme on sait, la beauté de Saint-Pétersbourg, tant admiré des voyageurs impartiaux, c'est moins la splendeur de ses palais, la majesté de ses temples, l'alignement régulier, à perte de vue, de ses larges rues flanquées de trottoirs et quelquefois plantées d'arbres, que le fleuve superbe sur lequel la ville est bâtie et qui est à vrai dire sa raison d'être. Car il ne suffisait pas à Pierre le Grand d'avoir un port de mer du côté de l'Europe, il fallait encore que ce port fût en communication avec l'intérieur de l'empire et pût devenir facilement l'entrepôt général de ses produits. Or, la Néva établissait cette communication pour peu qu'on

lui vint en aide, et que, par quelques ouvrages hydrauliques, on la réunit à plusieurs cours d'eau, intermédiaires entre elle et le Volga, cette principale artère du pays qu'il traverse dans les trois quarts de sa longueur pour aboutir à la mer Caspienne. Ces ouvrages, commencés par Pierre lui-même, furent depuis étendus et perfectionnés, et aujourd'hui cette immense ligne navigable est constamment couverte, pendant les quatre mois d'été, d'un amas de barques portant à Pétersbourg des denrées et des marchandises de toute espèce. Vers son embouchure dans le golfe de Finlande, la Néva, qui n'est autre chose qu'un écoulement du lac Ladoga, forme comme un petit archipel dont les dernières îles sont celles de Kronstadt, sur le golfe même, où est le port militaire et où les navires marchands d'un trop grand tirant d'eau sont également obligés de s'arrêter. C'est sur les îles marécageuses qui sont à environ six lieues plus haut, dans le fleuve, qu'est bâtie la moderne capitale de la Russie. Son ensemble est plein de grandeur, mais elle repose sur un sol sans consistance et où la pierre de construction est rare; la brique et le plâtre, peu propres pourtant à résister à l'apreté du climat, ont dû la remplacer dans tous les édifices auxquels le granit ne pouvait pas prêter son inattaquable solidité. Bordé de quais magnifiques où il n'est entré d'autres matériaux que cette roche primitive, le large fleuve traverse majestueusement la ville, et ses bras, dirigés à droite et à gauche, enserrent en outre des quartiers populeux; là les îles, dont quelques-unes, couvertes de charmantes villas, n'appartiennent plus à l'enceinte municipale; ici deux espaces semi-circulaires, qui en sont au contraire le centre, surtout l'espace

intérieur où se groupent, sur une immense place, l'Amirauté, le Palais d'Hiver, la cathédrale de Saint-Isaac, la statue équestre de Pierre le Grand montée sur son rocher d'un seul bloc, et la colonne d'Alexandre taillée dans une masse non moins énorme de granit de Finlande. Ces bras de la rive gauche, la Moïka et la Fontanka, canaux artificiels qui ont dû servir d'abord au desséchement du terrain, rentrent donc dans le lit même du fleuve après avoir décrit de ce côté-là trois demi-cercles concentriques : pareillement encaissés dans des quais de granit le long desquels s'alignent des maisons souvent somptueuses, ils ajoutent à la beauté des aspects sans toutefois égaler celui de la Néva principale. Cette dernière offre un spectacle d'un effet grave et imposant : ouvrant un vaste panorama, elle roule son eau abondante aux pieds des édifices les plus splendides ; en face de l'admirable grille du Jardin d'Été, s'élève la silencieuse forteresse, avec sa cathédrale dont le clocher, de forme hollandaise, se termine en une aiguille dorée ; un peu plus loin, la Bourse, ayant à ses côtés deux colonnes rostrales, puis l'Académie des Sciences et celle des Arts ; et, sur la rive opposée, la façade postérieure du vaste Palais d'Hiver, et la brillante ligne de maisons du quai anglais où le haut commerce, en grande partie étranger, a établi son quartier général.

Voilà ce que Pétersbourg doit à la Néva. Mais si ce fleuve en fait le principal ornement, il en est malheureusement aussi l'irréconciliable ennemi. Son embouchure, tournée vers l'ouest, est ouverte aux ouragans qui, dans le golfe de Finlande, accompagnent ou suivent souvent l'équinoxe d'automne. Ils refoulent subi-

tement les eaux du golfe dans le lit du fleuve; et alors celui-ci se gonfle, mugit, déborde ses quais de granit et envahit les quartiers bas des deux rives. On se figure les ravages que ces flots déchaînés produisent dans une ville bâtie sur un marais desséché, à la veille d'un hiver glacial qui dure sept mois de l'année.

On prétend que Pierre le Grand était averti, mais qu'il n'en persista pas moins dans son entreprise. Voici ce qu'on raconte à ce sujet. Il avait déjà jeté, dans ces marais de l'Ingrie, une partie des fondements de sa nouvelle ville, lorsqu'il aperçut par hasard un arbre marqué, à une certaine hauteur, d'une entaille dans son tronc. Il fit approcher un paysan finnois et lui demanda ce que pouvait signifier cette marque. « C'est la hauteur à laquelle est montée l'inondation dans l'année 1680, » dit ingénument l'homme du pays. « — Tu en as menti, s'écria le tsar avec impétuosité; ce que tu dis est impossible; » et de sa propre main il coupa l'arbre; heureux si du même coup il eût pu à tout jamais réprimer la révolte des éléments!

Hélas! le fleuve ne changea pas pour cela ses habitudes; seulement, du vivant de Pierre, il respecta sa nouvelle création. Mais à peine le fondateur de Pétersbourg fut-il descendu dans la tombe, que les inondations se succédèrent: il y en eut de très-fortes en 1728, 1729, 1735, 1740, 1742 et surtout en septembre 1777, peu de jours avant la naissance d'Alexandre. Lors de cette dernière, les eaux de la Néva s'élevèrent à une hauteur de dix pieds au-dessus de l'étiage ordinaire [1]. Une catastrophe du même genre, mais plus épouvan-

[1] Une des malheureuses victimes de cet affreux désastre fut la princesse Tarakanof, fille de l'impératrice Élisabeth et du comte

table encore, devait assombrir la fin de la vie de ce prince bon, sensible, compatissant, sur lequel elle ne pouvait manquer de produire l'impression la plus accablante.

Le 19 novembre 1824, un de ces ouragans dont nous avons parlé, soufflant de l'ouest et du sud-ouest avec une extrême violence, s'opposa à l'écoulement du fleuve, le repoussa dans son lit, et le fit remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg où il s'éleva à une hauteur de plus de quatre mètres au-dessus de son niveau habituel. Non-seulement la ville presque entière se trouva ainsi submergée, mais, dans plusieurs quartiers, l'eau envahit les maisons, inonda les rez-de-chaussée et arriva jusqu'au premier étage ; elle entraîna les chevaux et les voitures circulant dans les rues, enleva les ponts et arracha de terre une multitude de petites maisons en bois. Les campagnes des environs furent comme rasées ; à Kronstadt, un vaisseau de ligne désarmé fut lancé par-dessus les habitations jusque sur le marché ; rien ne résista au choc impétueux de ces flots déchaînés. Dès huit heures du matin, le canon d'alarme s'était fait entendre ; l'eau monta de minute en minute jusqu'à quatre heures du soir. L'empereur, revenu depuis peu d'un voyage de plusieurs milliers de verstes qu'il avait poussé jusque dans le steppe des Kirghises, se vit tout à coup comme assiégé dans son palais. Il courut vers le balcon qui donne au nord sur la Néva ; là, bientôt entouré de toute sa famille, comme lui émue jusqu'aux larmes, il eut la douleur de voir le fleuve, remontant vers sa source, traîner à ses pieds des cabanes, quel-

Alexis Rasoumofski, depuis dix ans renfermée dans la forteresse, après avoir été enlevée de Rome par Alexis Orlof.

quefois encore remplies de leurs habitants qui appelaient du secours, des croix dérobées à un cimetière, des amas de bois de construction et de chauffage, des débris de toute nature amoncelés, des chevaux et d'autres animaux domestiques s'épuisant à lutter contre le torrent, des barques sombrant sous le poids des malheureux qui s'y étaient réfugiés et qui cherchaient vainement un port d'abordage où ils pussent se mettre à l'abri et sécher leurs corps transis de froid. A la vue d'une telle désolation, le monarque, au désespoir, se tordit les mains et leva les bras vers le ciel pour invoquer son assistance. En attendant, lui-même s'offrit comme instrument. Après avoir mandé près de lui des hommes résolus en qui il mettait sa confiance, tous accourus déjà au Palais d'Hiver, après leur avoir donné ses ordres pour que de prompts secours fussent portés dans toutes les directions, il se jeta dans une chaloupe, visita les lieux les plus maltraités et n'hésita pas à exposer sa vie à mille dangers pour diminuer le nombre des victimes. Sa présence ranima les courages abattus; il stimula le zèle des uns, adressa aux autres des paroles de consolation parties du cœur, pourvut aux besoins les plus pressants et promit de ne pas s'en tenir là. En effet, il s'imposa immédiatement des sacrifices pécuniaires considérables, et son exemple, il faut le dire à l'honneur des Russes de toutes les classes, fut noblement imité [1]. Bien des pertes furent réparées,

[1] Les souscriptions s'élevèrent à plus de 4,000,000 de francs. L'empereur souscrivit pour un million, et les membres de la famille impériale pour 234,000 roubles en assignation; le comte Orlof, le prince Kourakine, le comte Stroganof et d'autres grands seigneurs, donnèrent chacun 100,000 roubles (à peu près autant

bien des misères soulagées; mais le rapport officiel même porte le nombre des morts à 450, et peut-être ne risquerait-on pas beaucoup de se tromper en le doublant ou le triplant : car une foule d'infirmes et de malades, surpris à l'improviste, furent hors d'état de se sauver, et d'innocents enfants qui dormaient tranquillement dans leur berceau passèrent, sans laisser de traces, dans un monde meilleur. Dans le seul port des galères et dans les fabriques, plus de 500 ouvriers succombèrent. Les provisions pour l'hiver étaient d'ailleurs détruites, des valeurs de plusieurs millions, en sucre, chanvre, coton, laine, sel, etc., totalement anéanties, et un grand nombre d'habitations mises hors de service. Des milliers d'infortunés, sans toit, sans moyen de réchauffer leurs membres glacés (car un froid de 10 degrés R. survint aussitôt), erraient dans les rues jonchées de débris. Les maisons les plus solidement construites restèrent imprégnées d'une humidité saline et couvertes de cristallisations attestant que ce n'était pas le fleuve, mais la mer, qui les avait ainsi visitées dans un jour néfaste; les fondations étaient en partie ébranlées, et si l'eau s'était soutenue quelque temps à la même hauteur, beaucoup d'édifices se seraient infailliblement écroulés. Pour comble de disgrâce, on ne pouvait se dissimuler que ce fléau, tant de fois déjà déchaîné contre Pétersbourg, menaçait l'avenir autant qu'il venait de contrister le présent; c'était et c'est encore comme un ange exterminateur planant au-dessus d'une population heureusement distraite de ce danger par l'appât du lucre ou des honneurs, et

de francs). Le haut commerce s'imposa aussi pour de fortes sommes.

qui ne s'en livre pas moins à toutes les dissipations d'une vie essentiellement matérielle [1].

Nous l'avons dit, la multitude vit dans cette catastrophe un jugement de Dieu. C'est un effet de sa colère, disaient entre eux les Russes des basses classes, car le peuple *orthodoxe* [2] a laissé sans secours ses coreligionnaires mourant pour leur foi. Quant au tsar, le spectacle douloureux dont il venait d'être témoin le saisit fortement et lui laissa un souvenir ineffaçable. Il ajouta encore à ce dégoût de la vie, à cette sombre mélancolie depuis longtemps empreinte sur toute sa personne [3], et qui avait sa source non-seulement dans le désillusionnement, mais encore dans les soucis dont il ne cessait d'être obsédé.

Avant de parler du second malheur dont Alexandre fut atteint, nous dirons un mot de ses soucis qui tenaient à la politique. D'abord l'Europe était agitée : le sort de la Grèce, objet d'une sympathie universelle, n'était pas

[1] Encore en 1825, pendant le séjour de l'auteur à Saint-Pétersbourg, le même danger se présenta. Le 6 novembre, le canon de l'amirauté, avertissement sinistre, jeta l'alarme parmi les habitants. Des décharges multipliées annoncèrent que la crue des eaux continuait et faisait craindre un désastre. Comme à l'ordinaire, les vents du sud-ouest poussaient les flots du golfe dans la Néva et l'empêchaient de s'y décharger. Heureusement, on en fut quitte pour la peur; les vents s'apaisèrent, et au bout de peu de jours le danger était encore une fois oublié.

[2] C'est la qualification consacrée : nous nous abstiendrons à l'avenir de le rappeler par des italiques.

[3] Voir dans les Notes et Éclaircissements, à la fin de ce volume (note 1re), quelques détails sur le caractère et le genre de vie d'Alexandre, reposant sur le témoignage d'un auteur qui a pu observer ce monarque dans les dernières années de son existence.

le seul grief des peuples contre les rois. Ils étaient entrés dans une ère nouvelle; le besoin des garanties avait frappé toutes les imaginations, et la théorie du droit divin était à jamais ébranlée parmi les vieilles nations de l'Europe. Au plus fort de la lutte contre l'oppression étrangère, les rois avaient d'ailleurs reconnu les droits de leurs sujets, et leur avaient fait des promesses qu'ils se hâtèrent trop d'oublier après la victoire. Mais les peuples ne manquèrent pas comme eux de mémoire : ils ne voulurent plus s'accommoder de l'ancien ordre de choses; et cet ordre étant néanmoins maintenu par la force, un malaise affreux se fit partout sentir. Des sociétés secrètes se formèrent dans la plupart des pays, et, dans quelques-uns, la démagogie se donna libre carrière : elle s'empara surtout de la jeunesse, toujours prompte à s'échauffer au contact d'une idée généreuse; elle mina sourdement les bases du vieux régime restauré, et bientôt le sol trembla sous tous les trônes, des révolutions éclatèrent à Naples, dans le Piémont, en Espagne et en Portugal. Les rois s'étaient donné leur parole de ne point tolérer cette révolte contre ce qu'ils appelaient leurs droits, de la combattre en commun et de se garantir mutuellement leur position respective. La Sainte-Alliance n'avait plus d'autre signification : aussi était-elle partout en exécration. Alexandre, nous n'avons pas besoin de le rappeler, était l'auteur de ce pacte, et quoiqu'il n'eût pas prévu la portée que l'Autriche sut habilement lui donner, il ne pouvait songer à déserter une cause dont il était la base. De là, un mouvement continuel, et des interventions que la politique ordinaire n'aurait sans doute point conseillées.

Et tandis que le dehors le préoccupait si vivement,

était-il du moins exempt de toute crainte au dedans de ses États ? Loin de là, la Pologne inspirait de vives alarmes, et le repos même de l'empire moscovite, malgré ses habitudes d'immobilité, pouvait être compromis d'un moment à l'autre.

Les paroles libérales d'Alexandre avaient été avidement recueillies, mais elles restèrent sans effet, comme il était facile de le prévoir pour quiconque se rendait compte de la situation des deux pays réunis sous le même sceptre, et de l'impression qu'aurait produite sur l'un la sincérité du régime constitutionnel existant dans l'autre. La diète de Varsovie devint orageuse, au point qu'en 1820 il fallut la suspendre ; et quoique Alexandre en ouvrît une nouvelle en mai 1824, les Polonais ne voyaient plus là qu'un simulacre des formes représentatives [1]. Dans l'intervalle, des sociétés secrètes, menaçantes pour la domination russe, avaient été découvertes : on en avait arrêté les principaux membres vers 1823 [2], et le calme semblait alors rétabli. Il régnait en effet à la surface, car le régime militaire et la

[1] Après l'arrêté de Tsarsko-Sélo, du 13 février 1825, ce n'était plus autre chose effectivement.

[2] Lukasinsky, Dobrogoyski, Machnicki, etc. Malgré ces arrestations, la Société patriotique ne fut pas dissoute ; elle continua son activité, ayant dans son conseil supérieur des hommes tels que le comte Stanislas Soltyk, sénateur-castellan, le prince Antoine Iablonowski et le lieutenant-colonel Krzyzanowski. De l'aveu même de la commission d'enquête nommée par le gouvernement russe, le but que se proposait la société était d'*unir tous les Polonais par le lien de la nationalité*, et ce but, au fond, peut-on le taxer de criminel chez une nation qui avait tenu une grande place dans l'histoire? Au reste, la conspiration russo-polonaise nous forcera de revenir sur cette matière et de la mettre dans tout son jour.

dictature politique comprimaient toute espèce d'opposition; mais une agitation souterraine tenait le pays en émoi. On se sentait sur un volcan, et l'éruption ne pouvait être prévenue que par des moyens dont la seule idée troublait le repos d'un monarque plein de mansuétude et personnellement contraire à toute tyrannie.

D'un autre côté, la Russie elle-même n'était pas tout à fait tranquille. Vers 1824, des mutineries de paysans eurent lieu dans plusieurs gouvernements, et notamment dans celui de Novgorod, où les mécontents eurent la hardiesse d'arrêter la voiture de l'impératrice mère, Marie Fœdorovna, afin de lui remettre une supplique par laquelle ils demandaient un soulagement au fardeau écrasant, disaient-ils, dont ils étaient accablés. Leur contenance à la fois ferme et respectueuse, le désespoir qui se peignait sur leurs traits, imposèrent à la princesse. Elle leur fit une réponse empreinte d'une extrême douceur, et les invita à s'adresser au monarque lui-même qui la suivait à quelques journées d'intervalle. A l'approche de l'empereur, ces pauvres cultivateurs, toujours humbles, mais puisant dans le sentiment aigu de leurs besoins une fermeté inaccoutumée, se jetèrent à genoux en travers de la route, et, lui barrant le passage, le forcèrent ainsi à écouter leurs plaintes. Cette audace déplut au tsar : il répondit sèchement qu'il réfléchirait à ce qu'il venait d'entendre, et rendit le papier qu'on lui avait présenté. Surpris, déconcertés de ce froid accueil de la part d'un souverain qu'ils idolâtraient et qui, pensaient-ils, n'aurait qu'à connaître leurs griefs pour leur rendre justice, ces hommes du peuple n'écoutèrent plus que la voix de la

passion ; le mécontentement se propagea au point qu'on se vit obligé d'employer la force pour l'apaiser. Des troupes furent envoyées à Novgorod, secrètement et sans qu'on permît aux journaux d'en informer leurs lecteurs. Les colonies militaires ne furent sans doute pas étrangères à ces événements. On connaît la nature particulière de ces établissements. Le comte Araktchéïef, comme on sait, en avait donné la première idée à l'empereur, dans le but d'assurer, après le grand déploiement de forces nécessité par l'invasion française et ses conséquences, un avenir honorable à la vieillesse du soldat, sans pensions onéreuses pour l'État. La première application de cette idée avait été faite, vers 1819, dans le même gouvernement de Novgorod. Outre le but direct que nous venons d'indiquer, cette institution nouvelle était d'une grande portée politique : ainsi qu'on l'a dit quelque part, le gouvernement russe, visant à l'émancipation du peuple, se préparait d'avance à modérer l'effervescence d'une liberté aveugle, par le frein de la discipline militaire. Cependant les espérances qu'on avait fondées sur ces colonies ne se réalisèrent point; le général Araktchéïef lui-même déclara s'être trompé dans son attente à leur égard, au point qu'il n'était plus d'avis de les maintenir; d'ailleurs, sans avoir l'approbation des militaires eux-mêmes, elles étaient odieuses à la classe agricole, généralement pacifique dans ses tendances, enchaînée à la routine et qui, en se soumettant à un genre de vie nouveau, n'avait cédé qu'à la force, à la crainte que le pouvoir inspire instinctivement en Russie. Les colonies militaires entretenaient donc le mécontentement, et elles pouvaient devenir un foyer menaçant, témoin

l'année 1832 où elles furent le théâtre d'une catastrophe terrible.

Ce n'est pas tout. Il existait en Russie d'autres foyers de mécontentement : Alexandre les eût connus depuis longtemps s'il n'avait eu l'habitude de laisser s'amasser sur son bureau les suppliques sans même les décacheter. Mais il en fut instruit pendant son dernier voyage en Pologne [1], ou immédiatement après son retour. C'est alors qu'il reçut la première révélation au sujet de la conspiration qui depuis des années, chose incroyable dans un pays où la police est si active, se tramait contre lui et l'ordre de choses existant en Russie, conspiration dont le régicide devait être un des moyens. Peut-être aussi avait-il déjà pris connaissance de la note rédigée, à ce qu'il paraît, par un ancien membre de l'*Union du bien public*, et dont il est fait mention dans les actes du grand procès dont nous aurons plus tard à nous occuper [2].

[1] Il resta à Varsovie tant que dura la troisième diète, ouverte le 13 mai et close le 13 juin 1825.

[2] *Rapport de la commission d'enquête*, p. 25, note 1re. — Cette première révélation dont il est parlé ci-dessus, fut faite à l'empereur Alexandre par un sous-officier au 3e régiment des lanciers du Boug, nommé Sherwood et d'origine anglaise. Il a reçu en récompense la noblesse héréditaire, avec le surnom de *Vernii*, le Fidèle. Le sénat fut chargé de lui composer des armoiries. Mais il était aisé de prévoir que ce jeune militaire ne jouirait pas longtemps du prix de sa dénonciation, bien qu'elle fût incontestablement pour lui un devoir. En effet, il mourut dès l'année 1828, au début de la première campagne de Turquie. Cette révélation portait, d'après le rapport, p. 5, « que dans quelques régiments de la 1re et de la 2e armée il se trouvait des individus qui tramaient le renversement de l'ordre établi dans l'État, et qu'ils appartenaient à une société secrète, qui augmentait graduellement

Ainsi les jours du monarque étaient dès lors comptés; le poignard était levé sur lui; les rôles étaient distribués, le moment de frapper fixé. Il le savait, et ce fut pour lui le sujet d'un extrême accablement. Car, comme nous l'avons dit, la tyrannie n'était pas un instrument à son usage : l'homme bon ne sait pas, pour combattre les méchants, se servir contre eux de leurs propres armes; plutôt que de recourir à la violence ou de traîner, dans la crainte et à l'abri des baïonnettes, une vie misérable, il se résigne au rôle de victime.

Ces détails expliquent déjà en grande partie la tristesse à laquelle Alexandre était livré dans les dernières années de son règne, et dont sa noble figure portait distinctement l'empreinte. Mais achevons de déchirer le voile qui couvre habituellement les secrets de la vie intime, en racontant maintenant le second malheur dont l'infortuné monarque, riche de tant de trésors d'affection et si digne d'être aimé, fut frappé à peu près à la même époque.

Ici, il nous faut faire quelques pas en arrière. Il s'agit de jeter un coup d'œil sur la vie domestique du tsar, et nous allons la prendre à sa source, en remontant jusqu'au mariage d'Alexandre avec cette pieuse Élisabeth dont il nous tarde de contempler les vertus. Son nom, dans la suite de ce récit et jusqu'à la

le nombre de ses membres. » En nommant l'un d'eux, Sherwood sollicitait la permission de se rendre à Koursk pour s'aboucher avec lui et quelques autres qu'il croyait ses complices, espérant y recueillir des notions plus circonstanciées. Il communiqua, en effet, au gouvernement, dans le courant du *mois de septembre*, les nouveaux renseignements qu'il avait obtenus, et c'est peut-être par suite qu'on ôta, mais sans faire de bruit, au colonel Schveikofski le commandement de son régiment.

mort de son époux, ne pourra pas être séparé du sien. A sa dernière heure, elle fut réellement pour lui, ce qu'elle eût voulu être toujours, un ange de consolation.

Pendant le siècle dernier, l'Allemagne, aujourd'hui si fière de ses vertus domestiques, trafiquait des affections de famille comme du sang de ses enfants; elle vendait en quelque sorte ses princesses aux grands-ducs de Russie. On sait comment la jeune princesse Sophie d'Anhalt-Zerbst, depuis Catherine II, fut amenée par sa mère à Saint-Pétersbourg [1], de là conduite à Moscou où venait de se rendre l'impératrice Élisabeth Pétrovna, et enfin mariée au grand-duc Pierre Fœdorovitch, malgré l'aversion qu'il lui inspira dès la première entrevue. Lorsqu'elle-même ensuite voulut marier pour la première fois son fils Paul, elle fit venir sans façon à sa cour les trois princesses de Darmstadt parmi lesquelles elle avait résolu de choisir la future grande-duchesse. Elle en agit de même lorsque, s'occupant de trouver une épouse pour l'aîné de ses petits-fils, elle eut arrêté ses vues sur les princesses de Bade, petites-filles de ce sage Charles-Frédéric, d'abord margrave, puis électeur, et à la fin grand-duc d'un pays, dont, pendant un règne de soixante et treize ans, il décupla l'étendue. Le père de ces trois princesses était

[1] Pierre le Grand avait, au contraire, envoyé en Allemagne son fils, le malheureux tsarévitch, et le mariage d'Alexis avec la princesse de Wolfenbüttel avait eu lieu (1711) dans la ville de Torgau. Il réussit mal, comme on sait : la tsarevne mourut à l'âge de 21 ans, après avoir déclaré qu'elle n'avait aucun désir de vivre plus longtemps. Voir les Mémoires de Weber sur la Russie, original allemand, t. Ier, p. 121.

le prince héréditaire Charles-Louis [1]. Elles étaient toutes destinées à de brillantes carrières : l'une devint impératrice de Russie, l'autre reine de Suède, la troisième reine de Bavière. En 1793, leur mère, acceptant l'invitation de Catherine, confia les deux aînées à la comtesse Chouvalof pour être menées sous sa garde à Saint-Pétersbourg, comme elle-même y avait été conduite autrefois par sa mère [2]. Ce fut la seconde, Louise-Marie-Auguste, qui obtint la préférence. Née le 23 janvier 1779, elle était alors âgée de moins de quinze ans; mais Alexandre n'en avait pas plus de seize. Obligée de changer préalablement de religion, la princesse Louise reçut, en même temps que le saint chrême, ce nom d'Élisabeth Alexéïevna qu'elle sut faire révérer universellement.

L'union du jeune couple ravissant de beauté fut célébrée le 9 octobre 1793. Il semblait impossible que le bonheur ne la couronnât pas, car en apparence c'était la mieux assortie qu'on eût jamais vue dans ces hautes régions de la société. La nouvelle grande-du-

[1] Ce prince ne régna point. Il périt dans un voyage en Suède, par un accident arrivé à sa voiture, à Arboga, le 15 décembre 1801. A sa place, son fils Charles-Louis-Frédéric, l'auteur de la constitution badoise, succéda, en 1811, au grand-duc Charles-Frédéric et régna jusqu'en 1818.

[2] Elle était une des trois princesses de Darmstadt dont nous venons de parler. Lorsqu'il s'agit de marier le grand-duc Constantin, on trouva encore une princesse allemande toute prête à tenter la fortune : cette fois ce fut la princesse de Saxe-Cobourg qui amena ses trois filles. Telle était l'attraction magnétique d'une puissante couronne, qu'elle l'emportait sur l'amour de la patrie, l'attachement à la foi religieuse, et même sur les justes appréhensions que l'état des choses en Russie pouvait naturellement faire naître dans un cœur maternel.

chesse n'était pas seulement belle de figure, d'une taille noble et bien prise, de mœurs élégantes et pures, elle avait de l'esprit, des talents, des goûts dignes de son rang, et par-dessus tout un caractère plein de douceur, de modestie et de dévouement [1]. Elle possédait le secret de se faire aimer de tous : aussi personne n'a joui d'une estime plus complète et plus méritée. D'une inépuisable charité, elle cachait ses bienfaits avec autant de soin que d'autres princesses en ont mis quelquefois pour empêcher qu'ils ne fussent ignorés; simple dans ses goûts, ennemie de l'ostentation, elle recherchait la retraite et l'embellissait par l'étude, la culture des arts, et la pratique de toutes les vertus. Que lui manquait-il donc pour faire le bonheur d'un prince aussi distingué que l'était son époux? Un peu de cette mobilité d'esprit qui le caractérisait lui-même, un peu de ce clinquant, de cette frivolité brillante qu'on prise par-dessus tout en Russie, pays où l'apparence usurpe si souvent la place de la réalité. D'ailleurs, Catherine avait nui au jeune couple par un excès de précautions maternelles; le grand-duc était encore trop jeune quand elle le maria, et, afin d'appliquer jusqu'au bout son système d'éducation, l'impératrice, qui s'était pressée de l'enchaîner par ce lien, n'en respecta

[1] « Douée d'une figure ravissante, dit le comte de Lagarde, qui avait vu Élisabeth au congrès de Vienne, ses yeux réfléchissaient la pureté de son âme. Elle avait les plus beaux cheveux cendrés, qu'elle laissait habituellement flotter sur ses épaules. Sa taille était élégante, souple et flexible, et sa démarche, même sous le masque, la trahissait à l'instant. *Incessu patuit Dea...* A un caractère charmant elle joignait un esprit vif et cultivé, l'amour des beaux-arts, et une générosité sans bornes. » *Souvenirs du congrès de Vienne*, t. Ier, p. 285.

pas complétement, dit-on, l'inviolable et mystérieuse liberté. Enfin, les deux filles nées dans les premières années de ce mariage moururent l'une et l'autre en bas âge, et par là fut rompue, presque aussitôt que formée, la communauté, plus durable que celle de la première effervescence des sentiments, qu'établit entre les époux la paternité. L'inconstance et le besoin d'aimer entraînèrent Alexandre, né avec des passions vives, vers d'autres femmes, et, comme l'a dit M. de Chateaubriand, « de ses faiblesses variables sortit un attachement qui dura près de onze années [1]. » Le secret prêta un nouveau charme à ce lien, auquel trois enfants durent une frêle et passagère existence. Délaissée pour une rivale qui, infiniment au-dessous d'elle sous tous les autres rapports, ne l'égalait que par la beauté, Élisabeth écouta trop peut-être les suggestions de sa fierté blessée : elle ne rechercha pas assez les occasions de rapprochement, elle finit par s'isoler au point d'éviter même les rencontres ; elle céda à sa douleur, et, pour lui donner le change, se plongea de plus en plus dans l'étude et dans les pratiques d'une bienfaisance intarissable.

Toutefois, d'une vertu austère contre laquelle jamais même le plus léger soupçon ne s'est élevé, et constante dans ses sentiments, Élisabeth ne cessa pas d'aimer son époux. « Tandis qu'elle étouffait ses plaintes et affectait un air calme et serein, dit l'auteur des *Mémoires historiques* déjà cités, combien de fois ne fut-elle pas surprise, baignée de larmes, contemplant le portrait de cet Alexandre, si aimable et si peu

[1] *Congrès de Vérone*, t. Ier, p. 207.

fidèle! » Lorsque les événements qui suivirent l'invasion de 1812 l'eurent éloigné de la Russie où elle-même venait de montrer une dignité courageuse, une fermeté incapable de se laisser abattre par les malheurs, et qui rassurait tout autour d'elle, elle ne voulut point qu'une distance de sept cents lieues la séparât de l'empereur et que les nouvelles de ses triomphes missent tant de jours à lui parvenir. Elle courut à son pays natal, toujours présent à sa mémoire, quoiqu'on le lui eût fait échanger, dès sa première adolescence, contre ces plages hyperboréennes si froides et si dénuées d'aspects pittoresques. Pendant un séjour de quelques mois à Baden, les grâces de sa personne, sa simplicité bienveillante, ses paroles à la fois spirituelles et pleines de sentiment, la douce mélancolie de son regard, conquirent tous les cœurs. Elle eût pu être heureuse dans ce beau pays où régnait son frère et où la vie est douce à tout le monde. Mais son devoir la rappelait loin de là.

A son retour au pompeux château de Tsarsko-Sélo [1], séjour favori d'Alexandre, où il aimait à se promener seul, sous les ombrages touffus de son magnifique parc, elle retrouva, hélas! les mêmes peines; les jours de la solitude revinrent, solitude d'autant plus profonde qu'Élisabeth se sentait moins de sympathie que de respect pour son auguste belle-mère, et que même plus tard le mariage du grand-duc Nicolas avec une fille du roi de Prusse et de cette reine Louise, qu'elle avait aimée, ne lui donna pas une amie, comme on eût

[1] Exactement Tsarskoïé-Sélo (village du tsar). On peut en voir la description détaillée dans notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 305 et suiv.

pu s'y attendre. Une autre princesse, pleine d'esprit, de grâce et d'enjouement, Hélène Pavlovna, arriva trop tard à la cour de Pétersbourg pour laisser une empreinte profonde dans une existence où néanmoins elle jeta encore quelques clartés bienfaisantes. La charité y ajouta les siennes. Peu de temps après la fin de la guerre, l'impératrice avait fondé et placé sous son patronage spécial l'Institut patriotique destiné à donner un asile et l'éducation à de jeunes filles d'officiers pauvres que le sort des armes avait rendues orphelines ; elle continua de puiser les consolations dont son pauvre cœur avait besoin, dans une sollicitude maternelle pour les malheureux et dans notre religion de paix et d'amour qui a des baumes salutaires pour toute espèce de plaies.

Des trois enfants qu'Alexandre avait eus en dehors du mariage, un seul, une jeune fille, belle comme sa mère et pleine d'espérances, lui était restée. Elle faisait les délices de son père. Mais la santé de Sophie N*** était délicate et frêle : pour la conserver, il était urgent de la soustraire au climat meurtrier de la Russie, et Alexandre, pressé par les médecins, dut consentir à cette séparation si cruelle pour sa tendresse. A ce moment, les coupables liens entre lui et la mère de cette enfant étaient déjà rompus : épouse infidèle, elle n'avait pas montré plus de constance comme amante, et il ne restait plus à l'empereur du bonheur éphémère dont il avait joui près d'elle, que des souvenirs sans doute mêlés de remords, et cette tête chérie, sur laquelle toutes ses affections étaient concentrées. En son absence, pour remplir le vide auquel, comme par un châtiment du ciel, il cherchait vainement à échapper,

il essaya de prendre part aux jouissances de la vie privée. Plus d'une fois alors, on vit l'autocrate s'asseoir au foyer domestique de quelques mères de famille, pleines de charmes et de vertus, la plupart allemandes; là, il exigeait qu'on le traitât comme un hôte, comme un ami, et non en souverain; il s'abandonnait à de familières causeries et se plaisait à contempler l'ordre, la propreté, l'intelligence que plusieurs de ces maîtresses de maison faisaient présider à leur ménage, produisant avec des moyens simples ou même bornés des résultats qu'il n'obtenait pas, disait-il, avec une légion de serviteurs, et en dépensant des sommes immenses. Il trouva quelque soulagement à sa peine dans ces innocentes relations; mais elles ne furent pas non plus sans mélange d'amertume. Il finit par s'apercevoir que des hommes estimables, habitués des maisons alors honorées des visites impériales, craignant d'être importuns ou ne se souciant pas de passer pour courtisans, s'abstenaient de les fréquenter, et qu'au contraire des parasites flatteurs du pouvoir, des ambitieux, des solliciteurs s'y introduisaient; alors, se sentant là aussi sous le poids de la grandeur dont il eût tant aimé à se débarrasser, il renonça au bonheur d'être homme avec les hommes, se renferma dans son palais, et céda de plus en plus au penchant qui, depuis l'incendie de Moscou et les chances incertaines de la campagne de 1813, l'attirait vers la vie religieuse [1].

Cependant la jeune fille d'Alexandre revint de Paris à Saint-Pétersbourg, mais toujours malade, attaquée de la poitrine, menacée de consomption. Contre l'avis

[1] Nous dirons quelques mots de cette disposition d'Alexandre, dans la note 2 des Notes et Éclaircissements.

des médecins, on lui avait fait faire ce long voyage, aboutissant à un climat meurtrier. Elle avait dix-sept ans, et les timides feux d'un premier amour s'allumaient dans son cœur. Un jeune Russe, petit-fils d'un vieillard respectable dont toute la vie avait été consacrée au service de l'État, avait reçu sa foi, du consentement de l'empereur. Tout était prêt pour leur union; mais lorsque le magnifique trousseau commandé à Paris arriva, la fiancée n'existait plus [1]. Un jour qu'Alexandre assistait à la revue de sa garde, un de ses aides de camp s'approcha de lui avec un respect plus grave que de coutume, et lui parla sans témoins. Au premier mot, le monarque fut saisi; son beau visage se couvrit d'une extrême pâleur. Cependant il eut le courage de ne pas interrompre l'exercice, et ne laissa échapper que ce cri d'un cœur accablé: « Je reçois la punition de tous mes égarements! » Son infortunée fille venait de rendre le dernier soupir.

Les paroles proférées par Alexandre en cette occasion étaient significatives, et permettent de juger de l'état de son âme. Il faisait un retour salutaire sur lui-même: le coup qui le frappait était pour lui un jugement de Dieu. Il vit toute l'étendue de ses torts vis-à-vis d'une épouse vertueuse, et comprit que le repentir, accompagné de réparation, aurait seul le pouvoir de rendre l'expiation complète. La religion l'y poussait plus encore que la noblesse native de son âme; la reconnaissance acheva de le déterminer. Car il ne fut pas seul à pleurer l'objet de ses plus tendres affections :

[1] Madame de Choiseul-Gouffier, *Mémoires historiques sur Alexandre*, p. 358; Chateaubriand, *Congrès de Vérone*, t. Ier, p. 207.

Élisabeth aussi avait des larmes pour la fille de sa rivale, et personne ne compatit plus qu'elle à la douleur du malheureux père. Bientôt, comme tout son peuple, comme l'Europe entière, il ne vit plus en elle qu'un ange de bonté et de résignation : il la rechercha, devint assidu près d'elle, s'efforça de faire oublier le passé par des attentions de tous les moments, par des soins délicats, redoublant tous les jours de déférence et de respect. Il se plut dans sa société, et le bonheur qui semblait alors la rattacher à la vie exerça sur lui-même son charme puissant.

Mais les chagrins avaient lentement miné la santé d'Élisabeth, et à son insu, à l'insu même de son médecin, homme très-habile et très-respectable d'ailleurs [1], une affection de poitrine avait pris les caractères alarmants d'une maladie chronique. On la voyait dépérir journellement; et reconnaissant que les secrets de leur art ne pouvaient rien contre les progrès du mal, les médecins déclarèrent enfin qu'il ne fallait pas laisser l'impératrice exposée aux rigueurs d'un climat aussi âpre que celui de Saint-Pétersbourg, mais la rendre peut-être à l'air vivifiant de son pays natal. Cependant, comme Élisabeth refusait avec fermeté de faire ce voyage, répondant à toutes les instances que la femme de l'empereur de Russie ne devait mourir qu'en Russie, on pensa qu'elle courrait moins de danger dans les provinces méridionales de l'empire. D'abord on proposa la Crimée; mais Alexandre donna la préférence à Taganrog, petite ville située sous la latitude de 47° 12′ 13″ (long. de l'île de Fer, 56° 35′ 57″), sur la mer d'A-

[1] Voir, dans les Notes et Éclaircissements, la note 3.

sof, en face de la ville de ce nom et de l'embouchure du Don, à 456 lieues (1,826 verstes) de la résidence habituelle. L'événement a prouvé que ce séjour n'était pas plus favorable que celui des autres localités russes. Le climat ne se détermine pas uniquement par le degré de latitude. A Taganrog, des vents violents règnent souvent dans le port, et ceux de nord-est, arrivant par-dessus des plaines glacées où rien ne les arrête, refroidissent l'air outre mesure; de plus, ces vents, mettant le port à sec jusqu'à une distance très-considérable, donnent lieu à des exhalaisons malfaisantes qui se dégagent de son sol limoneux; l'automne est pluvieux, exposé aux brouillards; et dans cette année surtout (1825 à 1826), on devait ressentir toutes les rigueurs d'un hiver septentrional.

Néanmoins, ce lieu fut choisi comme offrant le plus de garanties [1]; le départ d'Élisabeth fut résolu, et Alexandre annonça qu'il serait du voyage. Alarmé par le rapport des médecins sur une existence qui lui devenait d'autant plus chère qu'il la voyait plus compromise, il voulut présider lui-même à tous les arrangements à prendre dans une contrée lointaine, peu visitée jusqu'alors, dénuée de ressources et animée seulement par un mauvais port sans profondeur suffisante [2], bien

[1] Voir, sur Taganrog, la note 4 des Notes et Éclaircissements.

[2] On a dit plaisamment que ce port pourrait servir de champ de bataille à une armée *de terre* très-nombreuse ; en effet, la mer arrive rarement jusqu'à la ville même, et lorsque les vents du nord-est soufflent pendant quelque temps, elle se retire même jusqu'à la distance de 20 verstes (20 kilomètres). Il faut faire charrier les marchandises sur des *télèghes*, à la distance de 5 ou 6 verstes de la plage, puis les charger sur des barques tirant peu d'eau, au moyen desquelles elles arrivent sur les navires, qu'il

qu'il soit, après Odessa, le plus important de ces parages méridionaux, à cause de sa situation voisine des bouches du Don. Un voyage de 1,800 verstes, après tous ceux que le monarque avait déjà faits depuis le commencement de l'année, était cependant une fatigue bien grande pour lui, dans un temps où il n'était pas encore tout à fait guéri de son érésipèle. Mais l'empereur avait l'habitude de s'étourdir par des courses continuelles; quelques milliers de verstes n'étaient rien pour lui, et d'ailleurs, dans ce moment, il y allait de son repos : le devoir qu'il voulait remplir devait alléger sa conscience. Il devança de quelques jours l'impératrice, qui, partie le 15 septembre 1825, accompagnée du prince Pierre Volkonski, arriva à sa destination au bout de vingt jours de voyage. L'empereur la reçut au premier relais en avant de Taganrog, fit son entrée avec elle (5 octobre), l'installa dans le grand bâtiment situé au-dessus de la plage qu'on a appelé le château, où il lui avait fait préparer ses appartements et où il prit lui-même le sien, et veilla à ce qu'elle ne manquât de rien de ce qui pouvait lui procurer du soulagement ou lui ménager quelque plaisir. Touchée de ces attentions, l'impératrice reprit goût à la vie; sa santé sembla se raffermir; elle sortit souvent, pour jouir d'un climat alors vraiment doux, se repaître du grand spectacle de la mer, entourée là d'une nature assez riante, et recevoir les témoignages d'amour que lui prodiguait une population ivre de joie d'avoir près d'elle ce couple auguste que des espaces si considérables séparaient d'elle ordinairement. Jamais elle n'avait été aussi heureuse,

faut encore quelquefois alléger, faute d'une profondeur suffisante. Voir la note 15 des Notes et Éclaircissements.

écrivait-elle à sa famille, au petit nombre de ses intimes; elle bénissait la maladie qui lui rendait son époux et l'enchaînait à ses côtés. Hélas! ce bonheur ne devait pas durer longtemps!

Nous sommes à la veille d'une catastrophe; mais avant d'en commencer le récit, basé sur les renseignements les plus dignes de foi, retournons un instant à Saint-Pétersbourg, afin d'assister au départ d'Alexandre et de noter quelques circonstances propres à jeter une vive lumière sur l'état de l'âme du monarque. Elles achèveront de nous initier aux mystères de cette existence qu'une imagination ardente et une excessive sensibilité, privées de l'appui d'un caractère énergique, rendaient le jouet de toutes les impressions [1].

Comme tous les esprits enthousiastes, Alexandre était sincèrement religieux, car la religion n'est autre chose au fond que l'enthousiasme de l'idéal; et quoique

[1] Nous espérons que ce récit aura quelque intérêt pour le lecteur, ne fût-ce que comme tableau de mœurs, et, de ce dernier point de vue, nous ne craignons pas de nous étendre un peu plus que ne semblerait l'exiger l'événement même, envisagé seulement comme fait historique. Les détails qu'on lira sont en partie empruntés à une brochure publiée à Saint-Pétersbourg, en 1827, en russe et en allemand, et intitulée : *Les derniers jours de l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire.* Cette brochure peut être considérée comme quasi officielle, car elle a dû subir la censure de plusieurs autorités. L'auteur anonyme, M. OErtel, ayant soumis, au métropolitain même de Saint-Pétersbourg, la partie de son livre qui le concernait, lui et son Église, le prélat, dit-on, commença par lui indiquer les corrections à faire; puis, changeant de résolution, lui mit la plume à la main pour écrire sous sa dictée. Rien n'est donc plus authentique que ce récit, d'ailleurs vérifié par nous d'après d'autres témoignages recueillis sur les lieux mêmes.

élevé, sous la direction d'une aïeule philosophe, par un instituteur esprit fort, il n'était pas tout à fait exempt de la superstition si commune chez les Russes, même des hautes classes, où le vernis extérieur de la civilisation couvre fréquemment, sans les étouffer, des préjugés vulgaires et les sentiments instinctifs de l'homme inculte. D'ailleurs, en dépit des lumières, le malheur rend superstitieux, et nous avons vu que la Providence ne l'avait pas épargné au monarque dont la grandeur semblait à tous un objet d'envie. De noirs pressentiments le préoccupaient; aussi, tout, dans ce voyage et dans les circonstances qui s'y rapportaient, devint un pronostic fatal, un signe avant-coureur de la mort.

Les relations d'Alexandre avec madame de Krudener, ses fréquentes lectures de la Bible, ses méditations solitaires ne l'avaient pas ébranlé dans son attachement à la foi de son peuple. Chrétien orthodoxe, il se plaçait personnellement au-dessus des distinctions confessionnelles, le fond de la doctrine ecclésiastique étant le même chez les catholiques, les grecs et les protestants, avec lesquels, par cette raison, il lui était facile de se sentir en communion; mais comme chef de l'Église gréco-russe, dans laquelle d'ailleurs il avait été élevé, il se faisait un devoir d'en suivre les pratiques et de donner à ses sujets l'exemple d'une soumission filiale aux lois de leur mère commune. Il s'était donc habitué à prendre pour point de départ de chacun de ses voyages la cathédrale de Notre-Dame de Kasan, ouverte et bénie sous son règne. Cette fois, le départ devait avoir lieu le 13 septembre, c'est-à-dire le 1[er], d'après le calendrier julien, toujours en vigueur chez les Russes comme chez tous les chrétiens d'Orient non soumis au

pape [1]. Or, le 30 août, toujours selon le vieux style, l'Église russe célèbre la fête de saint Alexandre Nevski, en commémoration de la translation des reliques de ce grand prince, de Vladimir sur les bords de la Néva, ce jour-là, tout le clergé se rend en procession, de Notre-Dame de Kasan, au monastère de premier ordre (*lavra* ou laure), jadis construit par Pierre le Grand à l'endroit où il avait fait débarquer ces reliques destinées à sanctifier un sol longtemps en possession d'un peuple hérétique, voisin de la Russie. Suivant l'usage, la famille impériale va assister à la sainte liturgie dans la cathédrale du couvent. Alexandre s'y rendit, et, avant de quitter le saint lieu, il prévint le métropolitain, chef du diocèse et archimandrite de la sainte laure, qu'il y reviendrait le surlendemain, jour de son départ. C'était déjà une nouvelle inattendue, puisque, comme nous l'avons dit, l'empereur, en partant pour un voyage, avait l'habitude de faire sa prière à Notre-Dame de Kasan; mais Alexandre étonna de plus en plus le premier pasteur de son peuple, en le priant de célébrer à son intention, et dès quatre heures du matin, personnellement et avec la confrérie tout entière, un *Te Deum*, dit le rapport officiel, mais, suivant les bruits populaires, un service des morts; ajoutant, et ceci est répété dans le rapport, qu'il était inutile que personne connût son

[1] Lorsque la Russie fit, à la fin du siècle dernier, l'acquisition de la Courlande, la population protestante de ce duché fut obligée de faire un pas rétrograde en renonçant au calendrier grégorien, que la loi religieuse de l'empire n'admet point; et qui sait si la Pologne ne finira pas par être réduite à la même nécessité, l'introduction de notre calendrier étant, de longtemps encore, chose presque impossible à entreprendre dans l'empire russe ?

projet, ni le fait même de cette visite quand elle aurait eu lieu. En effet, Alexandre songeait à la mort, et c'est comme asile de la mort qu'il avait choisi Saint-Alexandre Nevski. L'enceinte de ce couvent, objet d'une grande vénération, est un lieu de sépulture pour les familles riches ou illustres; plusieurs membres de la famille régnante même, qui n'ont point porté la couronne, y sont inhumés, notamment les deux filles d'Alexandre et d'Élisabeth, et près d'eux repose même une tsarine, la femme de l'imbécile Joann Alexéïevitch; bien plus, Catherine II, refusant la sépulture impériale à son malheureux époux Pierre III, l'avait aussi fait enterrer dans les caveaux de Saint-Alexandre Nevski, où son fils Paul ne voulut pas le laisser. Peut-être Alexandre songeait-il à toutes ces victimes, peut-être aussi à ses enfants; et quoique cette autre fleur moissonnée avant l'âge, Sophie N***, eût été confiée à la terre à quelque distance de là [1], c'était peut-être à son intention, comme à la leur, que le monarque venait prier dans l'asile de la mort, avant de s'éloigner pour longtemps de ces cendres chéries.

Mais peut-être aussi ne songeait-il qu'à lui, à sa propre délivrance; peut-être venait-il faire à Dieu le sacrifice d'une vie menacée du poignard des conspirateurs, et que d'ailleurs il sentait lui échapper.

Quoi qu'il en soit, au jour indiqué, le vénérable Séraphim [2] l'attendit dès l'aube, à la tête des moines de la confrérie, tous portant leurs ornements comme en un jour de grande solennité. C'étaient des ornements de deuil, s'il faut en croire la voix publique; d'après le

[1] Voir la note 5 des Notes et Éclaircissements.
[2] Mort, âgé de quatre-vingts ans, le 2 février 1843.

rapport, au contraire, ils étaient seulement sans éclat quoique riches (cramoisi sur or); car, y est-il dit, malgré une visite si auguste, le métropolitain n'avait pas jugé convenable de choisir les vêtements les plus pompeux le jour où ses religieux et lui se préparaient à prendre congé, comme des enfants de leur bon père, du monarque prêt à partir pour une absence, fût-elle même, comme on le pensait, de courte durée.

A cette époque de l'année, les nuits boréales ont déjà perdu cette remarquable transparence qui, pendant les mois de juin et de juillet, en fait comme des jours sans soleil. Pétersbourg était encore enveloppé dans l'obscurité, lorsque l'autocrate parcourut la large et magnifique rue qui de la place de l'Amirauté s'étend jusqu'au monastère de Saint-Alexandre Nevski, dont elle porte le nom, formant d'abord une perspective d'une demi-lieue de long, puis se détournant à gauche pour rejoindre la Néva, et aboutir à la sainte laure. Quand il parut à la porte de l'enceinte sacrée, l'aurore commençait à peine à colorer le ciel de ses premiers feux. Il était seul dans sa calèche, attelée de trois chevaux de front (*troïka*); pas un domestique ne l'accompagnait. Vêtu d'une simple capote d'uniforme, sans épée, la casquette militaire dite *fouraschka* sur la tête, il était enveloppé dans son manteau. Il mit aussitôt pied à terre, baisa la croix, gage de salut pour le chrétien, que le métropolitain lui présentait, et reçut la bénédiction du vieillard. La confrérie l'entoura, entonna le cantique : *Dieu, sauve ton peuple!* et le chef du clergé conduisit l'empereur par la cour, vers le portail de la cathédrale. Les portes extérieures furent soigneusement refermées. Le cortége franchit le parvis de ce beau temple, entra sous la

voûte simple mais élégante qui le surmonte, et s'avança vers le pompeux mausolée du saint guerrier, construit, comme on sait, en argent massif et ciselé [1]. Devant ce monument est placé, en forme de prie-Dieu, une espèce de reliquaire renfermant quelques restes de la dépouille mortelle du héros, et objet des plus fervents hommages de la part des fidèles. S'arrêtant près de ces reliques, le prélat récita la prière pour les voyageurs. Une messe fut dite, et au moment de la lecture de l'Évangile, s'avançant vers les portes ouvertes de l'iconostase [2], Alexandre s'agenouilla devant l'autel et pria le métropolitain de poser sur sa tête le volume sacré, enrichi d'ornements précieux. On pouvait voir alors l'un des plus puissants souverains de la terre, humblement prosterné devant le Roi des rois, aux pieds d'un de ses serviteurs chargé de proclamer sa parole. Après l'office terminé, Alexandre se releva, baisa la croix vivifiante [3], et Séraphim le bénit avec une image du Christ destinée à l'accompagner dans son voyage. Alexandre pressa ses lèvres sur ce talisman du chrétien, et pria ensuite le protodiacre de le faire porter à sa calèche. Puis, après avoir achevé ses dévotions devant les reliques du saint guerrier, il s'avança vers le portail et prit congé de l'assistance. La confrérie, en faisant cortége au monarque, chanta de nouveau : *Dieu, sauve ton peuple!*

Arrivés dans la cour, Séraphim hasarda l'invitation

[1] Du poids d'environ 36 quintaux ou 1,800 kilogrammes.

[2] Cloison dorée et ornée d'images qui cache l'autel aux fidèles, tant que les portes saintes restent fermées.

[3] *La croix qui donne la vie*, terme consacré dans l'Église russe.

que S. M. daignât venir se reposer dans sa *cellule* [1]. « Bien, répondit Alexandre, mais seulement pour quelques minutes, car déjà je suis en retard d'une demi-heure. » Tout le cortége se dirigea donc vers l'appartement du premier pasteur. On entra d'abord dans le salon d'où le vieillard introduisit Alexandre dans une pièce attenante, dont il referma la porte sur eux. On causa quelque temps debout, puis l'empereur s'assit et engagea le métropolitain à imiter son exemple. Celui-ci, cherchant à trouver un sujet de conversation qui intéressât son hôte : « Je sais, dit-il, que V. M. a eu des bontés toutes particulières pour les *schimnik.* » On appelle ainsi des moines qui, même au milieu de leur couvent, vivent dans la solitude la plus profonde, toujours renfermés dans leur cellule, prenant à la lettre toutes les austérités prescrites à leur ordre, et passant eur vie dans la prière et dans de durs exercices de pénitence. Ces pieux ascètes sont vénérés comme des saints, et les plus célèbres monastères tiennent à honneur d'en compter au moins un parmi leurs habitants.

n grand renom de sainteté s'attachait surtout à Photius, archimandrite de l'antique et riche couvent de Saint-George, situé sur une langue de terre qui avance dans le lac Ilmen, à deux verstes de Novgorod. C'était à lui sans doute que le métropolitain faisait allusion, car Alexandre, ayant eu naguère de pieuses conférences avec ce saint personnage, avait chargé Séraphim, peu de temps auparavant, de lui faire parvenir de sa part une image du Christ en mosaïque, avec cette inscription : *Za pravaslavia* (pour orthodoxie) [2]. « Nous aussi,

[1] Terme consacré et qu'il ne faut pas prendre ici à la lettre.
[2] Nous reparlerons de Photius et des magnificences du couvent

ajouta-t-il, nous possédons depuis quelque temps un *schimnik* dans les murs de cette sainte laure. Ne serait-ce pas le bon plaisir de V. M. de le faire appeler? — Soit! répondit Alexandre, qu'on le fasse venir. » Au bout de quelques minutes on vit paraître un vieillard plein de dignité, à la figure grave et amaigrie. L'empereur le reçut avec bonté, s'entretint un instant avec lui, et lui demanda sa bénédiction. Puis il se leva pour partir. Mais le cénobite, avec une émotion qui se peignait dans ses traits, lui dit : « Seigneur, fais-moi la grâce d'honorer aussi d'une visite ma pauvre cellule. » Alexandre apprenant de Séraphim qu'elle était sur son chemin, à l'entrée de la cour où sa calèche de voyage l'attendait déjà, consentit à la visiter en passant.

Mais quel aspect lugubre se présente à lui sur le seuil de cette étroite demeure! Un drap noir couvrait le plancher, et une tenture semblable s'élevait tout autour jusqu'à la moitié de la hauteur des cloisons; un crucifix colossal occupait une grande partie de la paroi de gauche; des bancs de bois peints en noir régnaient à l'entour, et toute la scène n'était éclairée que par la faible lueur d'une lampe qui brûlait nuit et jour devant les images des saints. Lorsque le monarque eut franchi le seuil, l'ermite se prosterna devant le cruci-

de Saint-George dans la notice sur le comte Araktchéïef, qui fait partie des Notes et Éclaircissements de ce volume. Ce fut Photius qui, usant de son influence sur l'empereur, obtint que Gossner, apôtre d'un quiétisme catholique, fût éloigné, prépara la suppression des sociétés bibliques en Russie, rendit suspects leurs promoteurs, surtout Alexandre Tourghénief (dont il sera question plus loin), et jusqu'au prince Alexandre Galitsyne, ministre de l'instruction publique, mort en 1844, mais alors un des hommes les plus haut placés et les plus estimés de la Russie.

fix, et se tournant vers l'auguste visiteur : « Seigneur, prions ! » s'écria-t-il. Après une prière silencieuse, il prit la croix pour le bénir. L'empereur et le métropolitain s'assirent alors sur un des bancs, et le vieux cénobite reçut l'ordre de prendre place en face d'eux. D'abord il refusa, mais ensuite il s'assit en restant à une distance respectueuse. « Est-ce là tout son avoir, demanda Alexandre à demi-voix au métropolitain ? Je ne vois pas de lit ; où peut-il coucher ? — Il couche sur ce même plancher, devant ce même crucifix, où il vient de prier. » Ces paroles furent entendues du saint homme. « — Non, seigneur, dit-il, il n'en est pas ainsi ; j'ai mon lit comme tout autre ; approche, je te le ferai voir ! » Il introduisit l'empereur dans un réduit attenant, caché par l'une des cloisons de la cellule. Là était placé sur une table un cercueil noir à moitié ouvert et renfermant un linceul ; il était entouré de cierges et de tout l'attirail ordinaire de la mort. « Le voici, mon lit, s'écria le *schimnik*, et non pas seulement le mien, notre lit à tous tant que nous sommes. Tous, seigneur, nous nous y coucherons pour le long et dernier sommeil ! » L'empereur garda le silence, plongé dans de graves réflexions, et lorsqu'il se fut éloigné du cercueil, le moine lui fit une courte allocution. « Seigneur, lui dit-il, je suis un vieillard, et j'ai vu les choses de ce monde : écoute donc mes paroles. Avant la grande peste de Moscou [1], les mœurs étaient plus pures, le peuple plus pieux ; depuis la peste, la corruption des mœurs nous envahit. L'année 1812 amena un temps de pénitence et d'amendement ; mais après la guerre terminée, le

[1] 1771.

mal parvint à un plus haut degré encore. Tu es notre seigneur et maître, la garde des mœurs est confiée à tes soins; tu es un fils de l'Église dépositaire de la vraie foi, il t'est ordonné de l'aimer et de la préserver de toute atteinte. Tel est l'ordre de Dieu, du Roi des rois! » Ce n'étaient là que des lieux communs, applicables à toute situation quelconque, et qui n'apprenaient rien de nouveau au souverain, à moins qu'ils ne cachassent la prétention de l'instruire de ses devoirs, de lui en reprocher l'oubli, peut-être de le censurer au sujet de l'œuvre biblique dont Alexandre s'était fait le zélé promoteur. Peut-être aussi a-t-on supprimé, à l'impression, une partie de la harangue, quoiqu'on puisse douter qu'un de ces moines ignorants, sans élévation dans la pensée, sans aucune portée d'esprit, et d'ailleurs rampants devant le pouvoir plus encore que les hommes des autres classes, ait pu faire entendre des avertissements d'une énergie saisissante. Mais l'imagination du monarque était frappée : le moment avait quelque chose de solennel, et les paroles du *schimnik* ne manquèrent pas leur effet sur lui. « J'ai entendu, dit-il à son guide, bien des discours longs et arrangés avec art, mais rien ne m'a jamais plu autant que la courte allocution de ce vieillard. » Et se tournant vers lui : « Quel dommage, ajouta-t-il, que je n'aie pas fait plus tôt ta connaissance! Mais je reviendrai. » Il quitta la cellule après avoir reçu la bénédiction du vieux moine. De là jusqu'à sa voiture, la confrérie formait deux lignes : en passant au milieu, Alexandre leur recommanda à tous de prier pour lui. Après avoir reçu une dernière fois la bénédiction du chef du clergé, il monta en voiture. Élevant au ciel ses yeux noyés de larmes: « Priez

pour moi et pour mon épouse, » leur cria-t-il encore. Les chevaux l'entraînèrent; mais restant tête nue jusqu'à ce qu'il eût franchi le seuil de l'enceinte, il se retourna plusieurs fois en saluant, s'inclina vers la cathédrale et fit à différentes reprises le signe de la croix. Bientôt la laure de Saint-Alexandre eut disparu; mais ceux qui croient aux présages ne manquèrent pas de noter qu'un couvent du même saint fut le pemier sanctuaire vers lequel l'empereur guida son épouse, lors de leur arrivée à Taganrog, et que ce fut là que les populations du Sud-Est devaient voir exposée, bientôt après, la dépouille mortelle de celui dont elles avaient salué avec enthousiasme l'heureuse arrivée.

Ce fut encore un moment plein d'émotion que celui où il franchit la barrière. Il allait s'éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours, de sa capitale chérie. Elle était éclairée des premiers rayons d'un soleil d'automne. Alexandre fit faire halte au cocher, se leva, et, debout dans la voiture, promena ses regards sur la ville encore silencieuse, dont les flèches dorées, celle surtout de la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, étincelaient des feux de l'astre du jour. C'était un spectacle imposant; mais les yeux du monarque s'attachaient particulièrement au clocher de ce vieux sanctuaire placé au milieu de la forteresse, où reposaient tous ses ancêtres depuis Pierre le Grand qui l'avait construit [1]. A la fin, son regard retomba sur la ville et en embrassa d'un coup d'œil toute l'immense

[1] Déjà en quittant le château de Kamennoï-Ostrof, l'officier général assis à ses côtés dans la voiture, assure qu'il ne détournait pas le regard de ce Saint-Denis des monarques russes, et que ce regard était morne, abattu.

étendue, comme pour lui adresser un dernier adieu dont son expression mélancolique attestait la tristesse.

Au château de Tsarsko-Sélo, situé sur la route de Moscou, la séparation d'avec la famille impériale, d'avec une mère profondément vénérée de tous ses fils, ne fut pas moins douloureuse. Cependant Alexandre, abrégeant ces cruels moments, se remit en route. Il emmenait une suite nombreuse; mais ses principaux compagnons de voyage étaient le prince Pierre Volkonski, un de ses amis d'enfance [1] et son aide de camp général, le baron de Diebitsch, militaire distingué que

[1] L'empereur Alexandre, naturellement aimant et un peu enthousiaste, a eu tant d'*amis* dans sa vie, assez courte cependant, que nous n'oserions nous servir sérieusement de ce titre à l'égard de personne. Nous sommes ici, d'ailleurs, sur le terrain de la Russie, et non sur celui de la Prusse, par exemple. Le roi Frédéric-Guillaume III, homme sûr, invariable dans ses sentiments et ferme dans ses principes, possédait un véritable ami dans la personne du général de Kœckeritz, son premier aide de camp; et rien n'est plus touchant, d'une délicatesse plus suave, que la manière dont le monarque célébra le jubilé de cinquante ans de service du digne serviteur. On en trouve le récit dans l'intéressant ouvrage récemment publié par M. l'évêque Eylert, *Charakterzüge aus dem Leben des Kœnigs Friedrich Wilhelm's III*, t. Ier, p. 114 et suiv.; et, en tête de ce récit, on peut lire une lettre dans laquelle le roi, au moment de son avénement au trône, avait expliqué à son ami quel genre de services il attendait de lui dorénavant. Ce livre est rempli de traits qui réjouissent le cœur : on se sent en contact avec les gens les plus honnêtes que la terre ait portés, et rien n'est plus bienfaisant que ce sentiment. Il trouve un nouvel aliment dans le testament du roi, dans les lettres de la reine Louise, dans la réponse faite à Frédéric le Grand par le général Ziethen, sur sa foi religieuse, etc., etc. Beaucoup de rescrits de cabinet du roi de Prusse ont toujours fait sur nous la même impression. Mais, nous le répétons, en Russie nous sommes placés sur un autre terrain.

lui avait cédé le roi de Prusse et qui était à la fois l'un de ses aides de camp généraux et le chef de l'état-major général de l'armée, enfin le médecin attaché à sa personne depuis près de trente ans, sir James Wylie, chirurgien en chef de l'état-major général.

Le voyage fut heureux, et malgré des haltes fréquentes, il ne dura que douze jours; on faisait donc 150 kilomètres par jour, vitesse qui prouve à quel point le corps d'Alexandre était endurci à cette sorte de fatigue. En somme, il était bien constitué et encore robuste; seulement des érésipèles répétés nécessitaient quelques précautions. Mais un mal intérieur rongeait l'auguste voyageur; les idées de mort ne le quittaient point, et la comète qu'on voyait au ciel pendant la nuit contribuait à les lui rappeler. « As-tu vu l'étoile errante? » demanda-t-il, un soir, à Ilya (Élie), son fidèle cocher. « — Oui, seigneur. — Mais sais-tu aussi que cela présage malheur et chagrin? » L'instant d'après il ajouta : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Nous avons dit que pendant les dix jours dont son arrivée à Taganrog précéda celle d'Élisabeth, il fut constamment occupé à lui préparer une demeure sans luxe, mais appropriée à son état, tranquille, commode, inaccessible au moindre souffle de l'air; qu'ensuite il lui consacra tous ses moments, soit dans ses appartements ou à table avec elle, soit dans des promenades à pied, à cheval ou en voiture. Rien n'était plus encourageant que les rapports des médecins; la santé de l'impératrice s'améliorait visiblement. Aussi put-il bientôt lui dérober quelques jours pour les vouer aux soins de son empire. Il parcourut les côtes de la mer d'Asof, jusqu'au Don, visita, en remontant le fleuve, les villes

de Rostof et Nakhitchévân, dont la dernière est presque exclusivement habitée par des Arméniens, se rendit de là à Novo-Tcherkask, chef-lieu du territoire des Cosaques du Don; fit une tournée dans les *stanitzas* ou villages de ces guerriers cultivateurs, et se dirigea ensuite, par le Vieux-Tcherkask, vers la forteresse d'Asof, célèbre dans l'histoire, mais peu importante aujourd'hui et servant tout au plus à protéger un port encombré de sables. Puis, la beauté de la saison se prolongeant au delà de son terme ordinaire, il se décida, sur les instances du comte Michel Vorontsof, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, dont dépendait la presqu'île de Crimée [1], à faire dans cette contrée, mal famée chez les anciens, mais précieuse pour les Russes, ses possesseurs actuels, tant à raison du doux climat de sa côte méridionale qu'à cause de son voisinage de Constantinople, une excursion qu'on avait déjà crue renvoyée à l'année suivante. D'après le plan minutieusement arrêté d'avance, elle devait durer dix-sept jours.

[1] On sait que, nommé en 1845 prince et commandant supérieur de l'armée et des provinces du Caucase, avec des pouvoirs extraordinaires, augmentés encore en août 1846, ce personnage éminent a rendu et rend encore journellement les plus grands services à l'empire. Élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur russe, imbu de la civilisation à un plus haut degré que la plupart de ses compatriotes des hautes familles, le prince Vorontsof se distingue par une intégrité et un esprit de suite peu communs dans son pays, et qui lui ont valu de la part de l'empereur Nicolas une confiance illimitée, de même que l'aménité de son caractère et sa bienveillance naturelle lui ont attiré l'estime universelle. Nous connaissons peu de Russes de cette trempe : aussi saisirons-nous plus tard une occasion de ramener sur le prince Vorontsof l'attention de nos lecteurs.

Nous accompagnerons le monarque dans cette excursion, même au risque de lasser la patience de quelques lecteurs pressés de connaître la suite des événements. Peut-être les détails où nous entrons souvent nons feront-ils taxer de minutie; mais qu'on veuille bien ne pas oublier qu'il s'agit ici d'un pays encore peu étudié, et que ce sont précisément des études sérieuses sur la Russie que nous avons voulu entreprendre. Nous ne laisserons donc échapper aucune occasion de jeter plus de lumière sur tout l'ensemble de ce vaste empire, et la Crimée en est une des parties les plus pittoresques, les plus curieuses, les plus fécondes en observations variées.

Parti de Taganrog le 1er novembre, on traversa les colonies mennonites et allemandes établies dans le steppe le long de la Molotchna, et l'on arriva, sans pouvoir éviter tout à fait les exhalaisons malfaisantes de la mer Putride, le 5 au soleil couchant, à Simféropol, vaste village entrecoupé de jardins, mais dont les Russes ont fait le siége du gouvernement appelé du nom classique de Tauride. On y compte, dit-on, 2,273 maisons, et plus de 11,000 habitants, dont une centaine seulement sont des Russes. Les Tatars y forment la majorité (7,904); mais on y trouve aussi en grand nombre des Bohémiens, des Juifs Karaïtes et des Grecs. Le gouverneur, M. Naryschkine, avait été informé seulement huit jours auparavant du projet de son maître, en recevant l'ordre de faire tenir prêts aux stations indiquées sur l'itinéraire tracé d'avance, les chevaux nécessaires pour neuf chaises de poste et un *britchka*. Au grand regret de la population du chef-lieu, Alexandre n'y passa qu'une nuit : dès le lendemain, il

partit vers cette belle côte méridionale, abritée contre les vents du nord, et si bien exposée aux rayons du soleil qu'elle rappelle le ciel de l'Italie et de la Grèce, et se pare d'un grand luxe de vergers et de vignobles. De Simféropol, on n'y arrive en droite ligne qu'à travers les montagnes, par des routes à peine frayées. Ces montagnes, comme on sait, sont dominées par le Tchatyr-Dagh, haut d'environ 1,650 mètres, et où le voyageur voit à ses pieds toute la presqu'île en un admirable panorama. Pour atteindre Ioursouf, terre du comte Vorontsof, l'empereur fit 35 verstes à cheval, tandis que les voitures et les bagages avaient ordre de l'attendre au village de Baïdar où il arriverait dans quelques jours. Cette course fatigante et semée de difficultés, le genre de nourriture que prit selon les lieux l'auguste voyageur, le plaisir qu'il trouva à goûter souvent les excellents fruits que le pays produit en abondance, tout cela combiné lui causa un dérangement d'estomac qui devint le principe d'un mal plus grave. Le lendemain, cheminant vers la pointe méridionale de la presqu'île, on arriva à Aloupka, sur le bord de la mer. C'est un village tatar situé au pied de l'Aï-Pétri, peut-être l'ancien Kriumétopon, et qui s'élève à une hauteur de plus de 1,300 mètres. Ce qui fait la renommée d'Aloupka, c'est, plus encore que son site [1], le somptueux château du prince Vorontsof, bâti dans le style

[1] Voici cependant ce que dit, par rapport à ce site, M. de Castelnau, dans son *Histoire de la Nouvelle-Russie*, t. III, p. 222 : « L'abondance des ruisseaux, quelques cascades, donneraient à Aloupka des rapports avec la Suisse; mais sa température, le voisinage de la mer, ses productions, sa fertilité lui assignent la première place entre tous les sites de la Crimée. »

gothique et qui a déjà coûté des millions sans être encore achevé. M. le duc de Raguse [1] compare cette splendide demeure aux plus beaux châteaux d'Angleterre; mais d'autres voyageurs [2] ne sont pas du même avis et critiquent surtout le choix de l'emplacement. Quoi qu'il en soit, Alexandre, curieux de connaître cette merveille des contrées cimmériennes et tauriques, s'y était laissé conduire par son possesseur, homme à mœurs élégantes et d'une société agréable. De là, une bonne route longe la mer dans la direction du nord-est jusqu'à Alouschta; et c'est en la parcourant qu'on admire ce délicieux jardin, comparable à la corniche de Gênes, et peut-être le seul point de l'empire de Russie où le climat soit doux et le ciel habituellement serein. Les hautes montagnes de la presqu'île le défendent, comme nous l'avons dit, contre les vents glacés du nord; et les accidents du terrain, joints aux découpures des rochers, y jettent beaucoup de variété, malgré l'imposante monotonie de la mer qui en baigne la lisière. D'Aloupka à Ialta, les belles campagnes se succèdent; et des villages heureusement situés sont peuplés de Tatars oisifs qui semblent inséparables de leur longue pipe. C'est d'abord Myskhor, propriété des Naryschkine, puis Khouréis, établissement fondé par le prince Galitsyne; plus loin, Livadia qui appartient au comte Potocki, et, en se rapprochant davantage de la mer, Orianda, vaste domaine remarquable par son site, mais où l'art n'a pas beaucoup fait encore pour seconder la nature. L'empereur qui venait d'acquérir ce domaine, à titre d'échange, du comte Kouchelef-Bezbo-

[1] Dans le tome Ier de son *Voyage*.
[2] Par exemple, Kohl.

rodko [1], voulut le visiter; puis, si près de Ialta, petit port connu des anciens et où l'on arrive à travers un vallon d'une grande beauté, il s'y rendit et poussa son exploration jusqu'à Nikita, où, non loin d'un couvent grec, se trouve un jardin impérial célèbre comme établissement horticole. On y cultive, dit-on, des raisins de quatre cents sortes différentes. De là, l'empereur revint au château d'Aloupka par le même chemin. Voulant rendre visite à la princesse Galitsyne, il alla seul dans sa petite colonie, où régnait en ce moment-là une fièvre malfaisante, endémique dans la presqu'île. Il marcha beaucoup, mangea volontiers des fruits savoureux qu'on lui offrait, et passa la nuit chez un Tatar indigène, sans doute émerveillé de pouvoir exercer, à l'égard du grand empereur du Nord, l'hospitalité si justement vantée des hommes d'Orient. Chrétiens, musulmans ou juifs, Alexandre voulut tout voir de près. Tout ce voyage le charmait par sa nouveauté, dont nos lecteurs d'Occident partagent peut-être avec lui l'impression. Il fit encore d'autres promenades à pied aux environs de la terre du comte Vorontsof. Puis, il continua sa route. Mais la chaussée, si belle de Nikita à Aloupka, ne se prolonge pas au delà. Le monarque eut à franchir une haute montagne pour arriver aux propriétés des Mordvinof (nom qui lui rappelait de chers mais douloureux souvenirs), et fit 40 verstes ou kilomètres, montant un cheval dont il n'avait pas

[1] Nicolas le fit voir plus tard à son épouse, et comme il lui plut, il le lui offrit en cadeau. L'impératrice, dont la santé ne résiste plus aux hivers de Saint-Pétersbourg, devait passer à Orianda celui de cette année (1846 à 1847). Ce projet n'a pas été réalisé.

lieu d'être satisfait. Enfin il retrouva sa voiture à Baïdar, grand village situé au milieu d'une vallée presque circulaire, renommée pour ses beautés pittoresques, et habitée par des musulmans nonchalants, mais pleins de bonhomie et toujours hospitaliers. De là, on se dirigea sur Sévastopol, le Toulon de la mer Noire. Cependant Alexandre n'y arriva pas sans remonter auparavant plusieurs fois à cheval. D'abord il voulut voir Balaklava, dont le port étroit a reçu de la nature des formes singulières, et où un ancien fort génois a laissé des ruines d'un aspect très-remarquable. Puis il se sentit attiré par le couvent grec de Saint-George, fameux par ses grottes et près du beau site duquel s'élevait, dit-on, jadis l'antique temple de Diane, dont Iphigénie fut pendant quelque temps la prêtresse involontaire. Captivé par tout ce qu'il voyait, Alexandre s'oubliait; il s'exposa, sans s'être suffisamment couvert, à la fraîcheur du soir si pernicieuse dans ces contrées affligées de fièvres endémiques. Rendu enfin à Sévastopol, le même jour (8 novembre), entre huit et neuf heures du soir, il alla aussitôt, suivant sa coutume, à l'église principale, à la lueur des torches, et passa aussi en revue les équipages de la flotte, avant de se donner le repos dont, après une telle journée, il devait avoir un pressant besoin.

Le 9 novembre, entièrement consacré à l'armée navale, fut encore pour le monarque un jour de grande fatigue. Après avoir vu lancer à la mer un navire nouvellement construit, il accepta un déjeuner à son bord; puis, il se rendit à l'hôpital militaire, distant de 3 verstes de la ville. Quelques heures se passèrent en outre à donner audience aux personnages de marque qui

avaient réclamé cette faveur, et, pour se reposer à la fin un instant, il se promena à pied du côté de la mer. Une chaloupe reçut ordre de le transporter vers un vaisseau de ligne. Après l'avoir visité, il demanda à être débarqué de l'autre côté du liman [1], sur la plage opposée à la ville. Là, il y avait à inspecter d'abord l'hôpital maritime, puis les casernes. Vint ensuite un tir à boulets rouges que l'empereur avait commandé à la batterie Alexandre. Il fallut encore faire quelques verstes de chemin, et l'on rentra fort tard. L'empereur dîna avec tous les officiers généraux qui, le vice-amiral Greig en tête, entouraient sa personne dans cette importante place de guerre; et, comme si tout cela n'avait été rien pour lui, il travailla encore très-avant dans la nuit avec le baron de Diebitsch.

Le lendemain, nouvelles courses et nouvelles fatigues. D'abord, on eut à voir la forteresse construite sur une hauteur au nord-ouest, et destinée à défendre l'entrée de ce magnifique port qui, précédé d'une rade profonde, forme une des plus belles localités maritimes connues. Mais, trop éloignée de la mer, cette forteresse ne couvre réellement ni le port ni la ville, et manque ainsi son effet, du moins au jugement du maréchal duc de Raguse [2]. Il est vrai que les travaux de fortification n'étaient pas achevés lorsqu'il les décrivit. Aux forts Alexandre et Constantin, entièrement terminés depuis plusieurs années, est venu se joindre le grand fort Nicolas, plus spécialement destiné à protéger le port et les bassins, et où trois rangées de

[1] Ou estuaire, espèce de golfe ou large embouchure d'un fleuve.

[2] *Voyage*, t. Ier, p. 279.

bastions placés les uns au-dessus des autres, doivent recevoir 260 canons; ce qui, avec les pièces des autres forts, constituera un ensemble de plus de 550 bouches à feu.

Enfin, on quitta la côte dans la direction de Simféropol, Baktchi-Saraï, l'ancienne résidence des kans de la Crimée, déjà visitée autrefois par Alexandre, et dont il avait gardé le plus agréable souvenir, n'ayant pu rester en dehors de son itinéraire. Malgré les jardins qui lui donnent son nom (Palais des Jardins) et ses fontaines jaillissantes chantées par Pouschkine, cette ville, aujourd'hui sale et déchue, ne fit plus la même impression favorable sur le monarque. Il passa la nuit du 10 au 11 novembre dans le palais des anciens souverains tatars dont le sabre s'est jadis plus d'une fois ébréché sur les murs de Moscou. Ce sérail en miniature est aujourd'hui parfaitement restauré, et à ses pieds rampe, le long d'une montagne crayeuse et dépouillée, la longue rue qui forme presque tout Baktchi-Saraï. Le lendemain matin, il se rendit à Djoufout-Kaleh, situé à peu de distance de la ville sur une hauteur isolée et aride, mais remarquable comme siége d'une colonie de Juifs Karaïtes [1], dont Alexandre inspecta plusieurs synagogues. En revenant, il s'arrêta de même à un couvent grec. On rentra au palais des Ghiraï vers l'heure du dîner. Alexandre admit à sa table, où il se montra d'une aimable gaieté, le mufti de ces musulmans méridionaux [2] encore tout étonnés

[1] Le livre de M. OErtel, sans doute par la faute du typographe, dit assez plaisamment « une colonie de Caraïbes. »

[2] Pour les autres, il en réside un à Oufa, dans le gouvernement d'Orenbourg.

d'obéir à un padichah giaour, et huit *mourzas* ou princes tatars. Puis, il voulut voir l'intérieur de quelques mosquées, et, pour assister à une cérémonie religieuse du même culte, il se laissa conduire chez un indigène, habitant de la ville. Avant de se coucher, Alexandre fit appeler son médecin ; il lui exprima ses craintes au sujet de la santé de l'impératrice Élisabeth : car elle venait d'être informée du décès de son beau-frère, le roi Maximilien de Bavière [1], et cette nouvelle, disait-il, devait lui avoir causé une émotion trop forte peut-être pour son état. Il regrettait vivement d'être loin d'elle dans un pareil moment.

En finissant cet entretien, et comme par hasard, il avoua à sir James Wylie qu'il avait l'estomac dérangé et que son sommeil avait été agité plusieurs nuits de suite. « Mais avec tout cela, se hâta-t-il d'ajouter en souriant, je n'ai besoin ni de vous ni de votre cuisine latine; je saurai bien me traiter moi-même. D'ailleurs, ma confiance est en Dieu et en ma bonne constitution. » Le médecin anglais avait toute liberté avec Alexandre : il était attaché à sa personne depuis grand nombre d'années, et, peu de temps auparavant, il l'avait préservé, dit-on, d'une amputation, quand ses confrères, craignant que l'érésipèle à la jambe qu'ils ne réussissaient pas à faire disparaître ne se convertît en gangrène, étaient d'avis de recourir à ce moyen extrême. Sir James s'y était opposé, déclarant qu'il répondait sur sa tête de la vie du monarque. Mais, malgré le cas que faisait de lui son maître, il était rarement écouté quand il conseillait l'emploi de quelque

[1] Mort le 13 octobre 1825.

remède ou seulement d'un préservatif; cette fois encore, ce fut en vain qu'il représenta la nécessité d'aller au-devant d'une maladie par de promptes médications. « Je n'ai pas confiance en vos potions; ma vie est dans la main de Dieu; rien ne peut me soustraire aux effets de sa volonté. Ainsi, ne me parlez plus de traitement!» Telle fut la réponse d'Alexandre aux avertissements salutaires qu'on lui donnait.

Cependant, le malaise ne diminua point, l'enjouement ordinaire de l'auguste voyageur disparut; il parla peu, sommeilla beaucoup dans sa voiture, et ne reprenait ses sens que pour rester plongé des heures entières dans des réflexions sans doute pénibles, à en juger par l'expression de ses traits.

Malgré cet état d'indisposition, l'empereur n'en continua pas moins à tirer de son voyage tout le parti possible. Arrivé, le 12, à Kozlof ou Eupatorie (*Ievpatoria*), autre port de la côte occidentale de la Crimée, il visita les églises, plusieurs mosquées, la synagogue, les casernes et la quarantaine; il s'entretint longtemps sur la jetée avec le patron d'un navire turc, reçut d'une députation des habitants une supplique dans laquelle on lui demandait le rétablissement de l'ancienne franchise de commerce qui, depuis six ans, était extrêmement restreinte, la faveur du gouvernement s'étant portée sur Théodosie (*Fœodocia*), l'ancienne Caffa, cet entrepôt des Génois misérablement déchu de sa prospérité d'autrefois.

On s'arrêta encore à Pérékop, ville située sur l'isthme qui joint la presqu'île au continent. Quoique agité par la fièvre, Alexandre en visita l'hôpital. Mais à partir de là, on pressa le retour. On gagna le Dniéper, et, en le

remontant, on se dirigea sur Znamenka, traversant à la hâte le steppe des Nogaïs, qui forme la partie continentale du gouvernement de Tauride. A Orekhof, on rentra dans celui d'Iékatérinoslaf, dont on suivit la lisière méridionale jusqu'à Marioupol, et la mer d'Asof reparut alors aux yeux des voyageurs. De là à Taganrog, on n'avait plus à parcourir qu'une faible étendue du pays des Cosaques du Don. Il était temps, car dans cette même ville de Marioupol, où une nombreuse colonie grecque s'occupe de la culture du ver à soie, Alexandre se sentit un frisson, symptôme ou avant-coureur d'une fièvre intermittente. Il en fit part à Wylie; mais la hâte du voyage ne permit point d'attaquer tout de suite sérieusement le mal.

Enfin, le 17 novembre, exactement au jour fixé, on fut de retour à Taganrog. Le prince Volkonski, aux soins duquel Alexandre avait confié son épouse, vint au-devant de son maître et ami. « Comment se porte Votre Majesté? » lui demanda-t-il. — « Assez bien, répondit Alexandre; cependant moi aussi j'ai attrapé une petite fièvre en Crimée; et, en dépit de son climat tant vanté, je suis plus que jamais convaincu d'avoir eu raison de choisir Taganrog pour le séjour de l'impératrice. » Le prince, qui avait été élevé avec l'empereur et qui pouvait en user familièrement avec lui, le conjura d'avoir soin de sa précieuse santé et de ne plus la traiter sans façon, comme il avait pu se le permettre à vingt ans.

Mais déjà Alexandre avait couru à l'appartement d'Élisabeth, et il resta toute la soirée avec elle. Il y dîna encore le lendemain, après avoir travaillé avec ses conseillers. Cependant le soir, sentant le retour de

la fièvre, il fit prier la princesse de venir passer quelques heures chez lui. Elle le quitta fort tard, à dix heures, non sans inquiétude, car la maladie était dès lors caractérisée : on avait reconnu une fièvre intermittente accompagnée de perturbation dans les organes digestifs et de sécrétions bilieuses. En dépit de son fatalisme et de sa répugnance à suivre les conseils de l'art, on avait obtenu du malade qu'il prît enfin quelques médicaments. La veille, en écrivant encore de sa main à l'impératrice mère pour lui mander son retour de Crimée, il ne lui avait pas laissé ignorer qu'il ne se sentait pas bien ; mais il avait ajouté qu'il se ménageait et que son état n'avait rien d'alarmant. Le 18, il donna lui-même le mot d'ordre, *Taganrog*, comme Louis XVIII, à la veille de sa mort, avait donné les deux mots *Saint-Denis* et *Givet*. Pour Alexandre, aussi bien que pour le roi de France, ce mot d'ordre fut le dernier.

A partir du 19 novembre, jour néfaste (car c'était l'anniversaire de la terrible inondation de l'année précédente), la maladie fit constamment des progrès. On aurait dû se hâter d'appeler de Crimée, où Alexandre l'avait prise (ses souvenirs à cet égard étaient positifs), quelque praticien habile, habitué à lutter contre la fièvre endémique dans cette péninsule ; malheureusement, on y songea trop tard. Timide à l'excès, le premier médecin de l'empereur n'osa pas lui parler d'autorité. Peut-être aussi commit-il quelques erreurs ; peut-être, au lieu d'agir sur les nerfs, de les calmer ou d'amener un paroxysme décisif, qui, chez un homme si fortement constitué, n'offrait pas un danger bien grand, attacha-t-il trop d'importance à des relaxatifs qui brisèrent les

forces du malade. On a fait d'autres critiques; mais que sont les conjectures de la science humaine en présence du mystère impénétrable de la mort, pour que nous osions les répéter?

Sans se croire encore en danger, l'empereur permit, le 21, que le prince Volkonski informât l'impératrice mère de l'état de son fils; deux jours après, il trouva bon que le général Diebitsch remplît le même devoir à l'égard du grand-duc Constantin, qui résidait en Pologne.

Une crise favorable sembla être survenue le 21; mais ses promesses furent trompeuses. Jusqu'alors le malade avait pu se lever: au bout de quelques jours, une extrême faiblesse l'enchaîna sur le divan qui, placé au fond de son cabinet de travail, devint son lit de mort. Une vaste salle d'entrée séparait l'appartement de l'impératrice de celui de son époux. Élisabeth ne quitta presque plus ce dernier; le soir surtout, elle était près de lui, lui prodiguant tous ces petits soins dont les femmes ont le secret, et qu'une tendresse sans bornes, une sollicitude vive et ingénieuse suggérait à celle qui sera toujours regardée comme l'honneur de son sexe. En voyant le danger approcher de la tête chérie de son époux, elle ne songea plus à elle, à sa propre maladie; qu'importait sa vie, bien qu'éclairée par un tardif rayon de bonheur, en comparaison de celle qu'il s'agissait de sauver! Elle veille à son chevet; c'est tout au plus si elle consent, dans quelques instants passagers de calme, à céder, sans le quitter, au besoin de la nature. Elle retrouve pour quelques jours toutes ses forces: l'inquiétude roidit son courage qui, par un effort surhumain, ne l'abandonne pas jusqu'au

5.

moment où tout est fini, et fait l'admiration des témoins consternés de cette scène de douleur.

Du 22 au 26, les accès de fièvre augmentèrent; le malade eut plusieurs évanouissements ; baigné de sueur, il restait silencieux, et souvent on le vit plongé dans un anéantissement complet. Quelques jours auparavant, le lieutenant général comte de Witt était arrivé à Taganrog des cantonnements de la Petite-Russie [1]; on n'avait pu cacher à l'empereur les mauvaises nouvelles dont il était porteur. Le lecteur n'a sans doute pas oublié la révélation de Sherwood : un complot se tramait contre les jours du monarque, il le savait depuis longtemps, et il en tenait même déjà quelques fils, comme le prouve la conversation suivante qu'il eut, depuis son arrivée à Taganrog, avec le général-major d'artillerie Arnoldi [2]. « Connais-tu le colonel Pestel? » lui demanda-t-il un jour. « — Sans doute, sire, c'est mon beau-frère, et nous avons servi ensemble. — C'est un garnement qui cache des desseins criminels, j'ai l'œil sur lui! » Les nouvelles apportées par le descendant du grand pensionnaire de Hollande ravivèrent ses souvenirs, et de ce moment Alexandre

[1] « Le comte de Witt était instruit de l'existence et du but d'une association conspiratrice, *par un agent qui avait feint de s'y affilier.* » (*Rapport de la commission d'enquête*, p. 5.) Ce comte de Witt, commandant supérieur des régiments de cavalerie colonisés dans la Petite-Russie, était fils de ce descendant du grand pensionnaire de Hollande, auquel la possession de la belle Grecque Sophie (plus tard comtesse de Potocka), et le trafic qu'il en fit, ont donné de la célébrité. Nous en dirons un mot plus loin.

[2] Nous la tenons de la bouche même du général, brave soldat dont la jambe de bois attestait les services.

prit la vie en dégoût. Lorsque son médecin lui parla d'apposer des sangsues : « Mon ami, » lui répondit-il, « c'est de mes nerfs qu'il faut vous occuper, ils sont dans un désordre épouvantable. — Hélas ! » repartit Wylie, « chez les rois cela se voit plus fréquemment que chez le commun des hommes. — Oui, » reprit vivement Alexandre, « chez moi en particulier il y a bien des raisons pour cela, et dans le moment actuel plus que dans tout autre [1]. » L'état de son âme se trahit encore dans d'autres occasions. Le 26 novembre, dans une exaltation d'esprit déjà voisine du délire, il s'écria, en fixant un regard terrible sur son médecin : « Mon ami, quelle action, quelle épouvantable action ! » C'est M. Wylie lui-même qui dépose de ce fait; d'autres témoins ont gardé le souvenir d'exclamations à peu près semblables : « Ah ! les monstres, les ingrats, » aurait dit l'empereur suivant eux, « je ne voulais que leur bonheur ! » En effet, ses intentions avaient toujours été bienveillantes et généreuses; si néanmoins ses derniers moments furent empoisonnés, s'il ne lui fut point donné de rendre paisiblement son âme à Dieu, oubliant le vain bruit de ce monde et fixant sa pensée sur les mystères de l'éternité, on ne peut s'empêcher d'exécrer les noirs projets de ces hommes avides de se faire les instruments du crime sous prétexte d'amour

[1] Nous empruntons ces paroles, ainsi que beaucoup d'autres faits de ce récit, au Rapport sur la maladie d'Alexandre, rédigé en langue latine par sir James Wylie, et que le docteur Stoffregen signa avec lui. On peut en voir la traduction allemande dans la Gazette d'Augsbourg, de juillet 1826, nos 198 et 199. Une critique de ce rapport a été insérée dans le no 316, 12 novembre 1826, du même journal. M. Wylie l'a depuis reproduit en anglais.

de la patrie : comme si le mal n'engendrait pas fatalement le mal, comme si une bonne cause ne répugnait pas invinciblement à l'emploi de moyens criminels!

Il n'y avait plus à en douter, la maladie d'Alexandre était une fièvre typhoïde que les hommes de l'art ont ensuite caractérisée comme bilieuse, inflammatoire et continue. Pressé d'accepter leurs conseils, il continua de se montrer récalcitrant, et ce manque de docilité, accompagné d'une impatience qui s'exhala parfois avec dureté, empêcha le médecin anglais de conserver tout son sang-froid. Il désespéra de la vie du malade, et, après de nouveaux refus, il en fit l'aveu, dès la journée du 26, au prince Volkonski. Celui-ci, pensant que la religion parlerait avec plus d'autorité que le médecin, et vaincrait une répugnance dont les prières même d'Élisabeth n'avaient pu triompher, s'acquitta près d'elle d'un devoir douloureux en laissant tomber quelques mots sur la nécessité, pour Alexandre, de remplir à tout événement ses devoirs de chrétien. Ces mots frappèrent au cœur l'infortunée princesse; mais comme l'ami qui les avait prononcés lui fit entrevoir aussi dans cette mesure une dernière planche de salut, elle reprit sa fermeté et se déclara prête. Revenue près de l'empereur, elle lui prit la main et parla. — « Je suis donc bien malade? répondit Alexandre à sa douce insinuation.—Non pas, mon ami, répliqua sa compagne; mais vous avez repoussé tous les remèdes, essayez de celui-ci.—Volontiers, » dit l'empereur; et il fit appeler Wylie. Il le regarda fixement et lui dit : « On me parle de communion; en sommes-nous là réellement? — Oui, sire, dit le fidèle serviteur d'une voix que les larmes suffoquaient. Votre Majesté a rejeté mes conseils; dans

ce moment je ne lui parle pas comme médecin, mais comme honnête homme. C'est mon devoir de chrétien de vous dire qu'il n'y a plus un instant à perdre. » L'empereur lui prit les mains et les tint longtemps serrées entre les siennes; leur moiteur toujours croissante annonçait la présence de la fièvre : on jugea alors prudent de remettre la cérémonie au lendemain.

Mais le 27, de grand matin, l'état du malade empira au point qu'on se hâta d'avertir l'impératrice qui fit venir aussitôt son confesseur. Dès six heures, l'archiprêtre Féodotof entra dans le cabinet, tenant la croix à la main. Alexandre, se soulevant avec peine, dit à l'impératrice : « Je dois être seul! » Tout le monde sortit. Élisabeth put donner un libre cours à ses larmes qu'elle retenait en présence de son époux avec une admirable fermeté. On le pense bien, le secret de la confession est resté enseveli dans la mémoire du prêtre qui l'a recueillie; quelques détails accessoires seulement ont transpiré. À en croire des rapports dignes de foi, l'auguste pénitent aurait dit au prêtre : « Veuillez vous asseoir. Oubliez ici la Majesté, et usez-en avec moi simplement, comme avec un chrétien [1]. » L'entretien ne fut pas long. Lorsque le prêtre se disposa à célébrer

[1] Dans une circonstance beaucoup moins imposante, Frédéric-Guillaume III avait dit ces mots remarquables à son confesseur : « A l'église il n'y a pas de roi; quand nous sommes devant Dieu, il n'y a plus de distinction ni de mérite. » Il avait ajouté cette recommandation : « Plus vous mettrez d'austérité et de franchise à prêcher devant moi la parole de Dieu, sans acception de la personne, plus je l'aurai pour agréable. Le culte public et la part que nous y prenons, n'ont-ils pas pour but de corriger l'homme? C'est pour cela que, maître ou serviteur, il faut toujours lui dire la pure vérité, même quand elle est désagréable à entendre. »

l'eucharistie, Alexandre fit prier sa femme de revenir, et ce fut sous ses yeux qu'il reçut le saint viatique. Alors le confesseur se joignit à elle pour supplier le malade de se rendre aux conseils des hommes de l'art (le médecin d'état-major Alexandrovitch, établi à Taganrog, était venu seconder les docteurs Wylie et Stoffregen), et de souffrir qu'on lui apposât des sangsues. Toute résistance cessa. A partir de ce moment, l'empereur consentit à tout ce qu'on désirait de lui, et se tournant vers Élisabeth : « Jamais, dit-il, je n'ai goûté une satisfaction intérieure plus grande; je vous en remercie du fond de mon cœur. »

L'érésipèle dont il avait gardé les traces sur sa jambe était rentré. Cette circonstance le frappa, et il s'écria : « Je mourrai comme ma sœur [1]. » C'est sans doute de la grande-duchesse Catherine, reine de Wurtemberg, décédée en 1819, qu'il voulait parler; de cette princesse d'abord mariée au prince d'Oldenbourg, et qui, au temps de l'entrevue d'Erfurt, eût pu devenir impératrice des Français, sans l'opposition énergique de sa mère, moins éblouie qu'Alexandre de la supériorité de Napoléon.

Le malade passa la journée du 28 presque sans connaissance, sans parole et dans un état de léthargie ou de convulsions nerveuses continuelles. A peine s'il donnait quelques signes de vie; mais le pouls marquait cent vingt-cinq pulsations dans la minute. Cet état désespéré dura jusqu'au lendemain matin. Vers huit heures, il y eut une apparence d'amélioration. Des applications extérieures avaient rappelé le malade de sa léthargie habi-

[1] Lesur, *Annuaire de* 1825, p. 374.

tuelle. Il ouvrit les yeux, et chercha ceux de sa femme dont il prit les mains pour les baiser, pour les presser sur son cœur. Ayant aussi été salué d'un sourire, le prince Volkonski se jeta sur la main de son maître, qu'il approcha de ses lèvres; mais Alexandre lui fit un signe de reproche, car, de la part de cet ami, il n'avait jamais pu souffrir cette marque de respect, dont Ioann III Vassiliévitch avait jadis introduit l'usage pour ceux qu'il honorait de sa faveur. Déjà il lui avait fait promettre que, quoi qu'il arrivât, il ne quitterait pas l'impératrice avant de l'avoir rendue à leur commune famille. Rompant enfin le silence : « Quelle belle journée! » dit-il; et sentant autour de lui les bras de sa fidèle compagne, il lui adressa presque à haute voix ces mots : « Vous devez être bien fatiguée! » Elle ne s'en apercevait pas, surtout dans ce moment où Wylie, reprenant courage, se hâtait d'annoncer que tout n'était pas encore perdu. Transportée de joie à cette nouvelle, elle voulut sans retard la transmettre à Pétersbourg, où une mère attendait avec angoisse, car il s'agissait de la vie de son fils, des lettres qui, avant d'être rendues en ses mains, avaient à traverser un espace de plus de 450 lieues. Une dépêche du baron de Diebitsch venait de jeter Marie Fœdorovna dans une vive alarme, lorsqu'elle reçut les lignes consolantes tracées par la main d'Élisabeth. Celle-ci faisait luire à ses yeux l'étincelle d'espérance qui lui était apparue en voyant le malade plongé dans un tranquille sommeil. Ce repos long et bienfaisant était à ses yeux une crise favorable dans laquelle la bonne constitution d'Alexandre triompherait du désordre que des éléments étrangers avaient introduit dans son corps, et elle en profitait pour écrire assise à son

chevet et sans le perdre de vue un instant [1]. Hélas! elle se livrait à un espoir chimérique; cependant, arrivée à Saint-Pétersbourg le 8 décembre au matin, cette heureuse nouvelle que l'instant d'après devait démentir, se répandit en un clin d'œil dans toute la ville et changea en allégresse les douloureuses appréhensions d'une population affectionnée.

La nuit ramena un assoupissement profond, agité par des mouvements convulsifs, auxquels succédèrent, dans l'après-midi, quelques moments de calme. Mais la prostration des forces, de plus en plus effrayante, aboutit à l'agonie. Dans la nuit du 30, le prince Volkonski s'efforça d'éloigner l'impératrice : il s'était assuré pour elle d'une demeure dans la ville. A une première insinuation faite dans ce but, la pieuse épouse avait déjà répondu : « Je suis persuadée que vous savez compa-« tir à mon affliction. Vous n'ignorez pas que ce qui « m'attachait à mon époux n'était pas l'éclat de la cou-« ronne. Eh bien! je vous en supplie, ne me séparez

[1] Voici cette lettre touchante :

« Chère maman, je n'ai pas été en état de vous écrire par la poste d'hier; aujourd'hui, grâces en soient rendues mille et mille fois à l'Être suprême! il y a un mieux très-décidé dans l'état de l'empereur, de cet ange de bienveillance au milieu de ses maux. Pour qui, sur qui Dieu manifesterait-il son infinie miséricorde, si ce n'était sur lui? Mon Dieu, quels cruels moments j'ai passés! Et vous, chère maman, je me figure vos inquiétudes; vous recevez les bulletins, vous avez donc vu à quoi nous en étions réduits hier, cette nuit encore!... M. Wylie dit lui-même que l'état de notre malade est satisfaisant; il est faible à l'excès. Chère maman, je vous avoue que je n'ai pas la tête à moi, je ne puis vous en dire davantage; priez avec nous, priez avec cinquante millions d'hommes, que Dieu daigne achever la guérison de notre bien-aimé malade. »

« pas d'avec lui avant la dernière extrémité. » Elle réitéra ses prières, et le fidèle serviteur n'osa pas insister.

Les remèdes ne produisaient plus aucun effet; les fonctions vitales étaient arrêtées. Cependant encore dans la matinée du 1er décembre, le malade rouvrit les yeux, et, sans retrouver l'usage de la parole, il reconnut toutes les personnes que l'imminence d'un dénoûment réunissait autour de son lit.

Qu'on se figure les sentiments avec lesquels les plus fidèles serviteurs d'Alexandre, le prince Volkonski et le général Diebitsch, assistaient au cruel spectacle de la mort de leur maître chéri! Cette perte, irréparable pour eux, et dont les conséquences pour l'empire étaient incalculables, n'était cependant pas leur unique préoccupation. Diebitsch tenait les fils de la trame odieuse ourdie dans l'ombre. L'empereur était désormais hors des atteintes du poignard, mais il n'était pas la seule victime désignée. Il importait d'agir, d'agir avec vigueur et célérité. Dans l'impossibilité de prendre les ordres du maître, Diebitsch n'avait pas hésité à ordonner, sous sa responsabilité personnelle, toutes les mesures d'urgence qui pouvaient encore déjouer le complot [1]. Il en attendait les effets, et cette mort, dont il allait être témoin, pouvait, comme jadis celle d'un autre Alexandre, devenir le signal d'une conflagration terrible.

D'un signe presque imperceptible, Alexandre invita l'impératrice à venir plus près : il lui baisa encore une

[1] Voir le rescrit impérial du 26 (14) juillet 1826, où Nicolas reconnaît les services rendus par Diebitsch dans ce moment critique. *Gazette* (allemande) *de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 58.

fois la main, comme pour lui dire un éternel adieu. Puis, retombant dans sa léthargie, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir au milieu d'un râle douloureux. Il était dix heures cinquante minutes du matin. Élisabeth, suffoquée par les pleurs qu'elle retenait, lui ferma les yeux, lui banda avec son mouchoir le bas du visage, éleva sur lui la croix, gage de salut, et le bénit; elle l'embrassa une dernière fois, puis tournant les yeux vers une sainte image : « Seigneur, pardonne-moi mes péchés, dit-elle. Il a plu à ta Toute-Puissance de me l'enlever! » Quand elle fut rentrée dans son appartement, elle donna un libre cours à ses larmes. Un lien de trente-deux ans, toujours sérieux, toujours sacré pour elle, était dissous; un lien heureux, car Élisabeth avait oublié tous les intervalles de peines et de chagrins; une noble existence qui lui était plus chère que la sienne venait de s'éteindre prématurément, car l'époux que Dieu enlevait à Élisabeth au moment où il lui avait rendu toute sa tendresse, n'avait pas plus de quarante-huit ans. Les jours de la princesse avaient été rassérénés par un bonheur inespéré : elle s'y était abandonnée de toutes les forces de son cœur. Maintenant le charme était rompu, mais du moins la séparation ne lui laissait pas de souvenir amer : depuis des semaines, celui qu'elle chérissait lui avait prodigué les témoignages du plus sincère attachement. Elle pleura longtemps; pourtant elle était soutenue par la certitude qu'Alexandre lui appartenait et que rien n'aurait plus le pouvoir de les séparer quand elle l'aurait rejoint, réunion qui ne pouvait tarder d'avoir lieu. Une attraction irrésistible la ramena de moment en moment vers ce corps inanimé, sur lequel elle adressait à Dieu ses ferventes prières.

Il fallut, le lendemain, de nouvelles instances pour lui faire quitter cette maison de deuil; même de sa nouvelle habitation, elle ne manqua pas un jour d'y retourner, communiquant avec l'âme bienheureuse qui avait pris son essor, en présence de la dépouille mortelle qu'elle avait quittée.

Celle-ci n'était pas encore refroidie, lorsque l'auguste veuve écrivit à Marie Fœdorovna cette lettre devenue célèbre :

« Maman! notre ange est au ciel, et moi je végète
« encore sur la terre. Qui aurait pensé que moi, faible
« malade, je pourrais lui survivre? Maman, ne m'aban-
« donnez pas, car je suis absolument seule dans ce
« monde de douleurs... Notre cher défunt a repris son
« air de bienveillance : son sourire me prouve qu'il est
« heureux et qu'il voit des choses plus belles qu'ici-
« bas... Ma seule consolation, dans cette perte irrépa-
« rable, est que je ne lui survivrai pas. J'ai l'espérance
« de m'unir bientôt à lui. »

Son espérance ne fut pas trompée, cependant plus de cinq mois se passèrent avant que Dieu lui permît d'aller rejoindre « son ange au ciel. »

Quelques jours furent donnés aux pieux devoirs que l'affliction sincère de tous ceux qui avaient entouré le défunt les poussait à remplir près de son corps inanimé. Le troisième, on procéda à l'autopsie qui fit trouver dans la tête un demi-verre d'eau. Le corps fut embaumé, mais imparfaitement, faute de ressources dans ce lieu placé aux extrêmes limites de l'Europe, et déposé ensuite sur un lit de parade qu'on avait élevé

au milieu d'une chapelle ardente, dans la grande salle de la demeure impériale. Après y être resté exposé quelque temps à la vénération publique, on le transféra le 23, avec toute la pompe possible dans de telles circonstances, et sous la conduite de l'évêque d'Iékatérinoslaf, de Kherson et de Tauride, à l'église où il devait rester jusqu'à l'arrivée des ordres suprêmes concernant sa translation finale. Cette église était celle du couvent grec de Saint-Alexandre Nevski, dit aussi de Jérusalem, édifice peu apparent, situé à l'une des extrémités de la ville. Le régiment d'ataman [1] des Cosaques du Don avait reçu ordre de monter à cheval et d'accourir pour cette cérémonie avec son artillerie, conduit par l'ataman, le lieutenant général Ilovaïski en personne. Conjointement avec les Cosaques de la garde impériale qu'on avait envoyés de Pétersbourg à Taganrog, et une compagnie de la garnison intérieure qui stationnait habituellement dans la ville, il forma la haie et encadra le cortége. Un petit nombre de généraux suivaient le corbillard ou le devançaient en portant sur des coussins les insignes des ordres russes que le défunt avait portés, ou tenaient les coins du poêle. Mais une grande affluence de peuple animait la scène, et l'effusion d'une douleur sincère la rendait plus solennelle encore. Dans la petite église, s'élevait sur une estrade de douze marches tendue de noir et entourée de candélabres où brûlaient une grande quantité de cierges, un catafalque cramoisi, surmonté d'un baldaquin

[1] *Ataman* en russe est le même mot que *hetman* en polonais ou petit-russien ; c'est d'ailleurs le titre officiel du commandant en chef des guerriers du Don, dont un régiment porte le nom de régiment d'ataman.

que terminait la couronne impériale. On y déposa le cercueil, et l'évêque, entouré de son clergé russe et grec, célébra l'office des morts.

De là les restes de l'empereur partirent pour le long et lugubre voyage qu'ils avaient à faire jusqu'au caveau sépulcral où reposent les empereurs de Russie, dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, à la citadelle de Saint-Pétersbourg. Lorsqu'ils y furent descendus le 25 mars 1826, près de 4 mois s'étaient écoulés depuis le jour qui ravit Alexandre à l'amour de son peuple.

Cet amour éclata en sanglots tout le long de la route. A Taganrog, même des enfants du désert étaient venus associer leurs prières à celles d'un peuple chrétien en deuil. De là jusqu'à Moscou et à Saint-Pétersbourg, les populations coururent de toutes parts au-devant du cercueil, et, à son approche, se prosternèrent avec une espèce d'adoration. Chacun voulut baiser cette bière qui renfermait des cendres si précieuses, ou du moins la toucher et prier un instant auprès d'elle.

Dans la matinée même de la mort d'Alexandre, le 1er décembre, un courrier apporta à Taganrog de nouvelles révélations. Le capitaine Maïboroda avait parlé, et l'on apprit que le volcan sur lequel on marchait était tout près de faire éruption. L'horizon était sombre, chargé de nuages d'où la foudre menaçait de s'échapper; nul ne pouvait répondre de l'avenir.

Un cri lugubre, sans doute poussé par l'erreur en Russie même, ne tarda pas à retentir dans toute l'Europe : « *Alexandre est mort assassiné!* Ses qualités aimables, son cœur généreux, la noblesse de ses sentiments, n'ont pu le préserver du sort lamentable de tous ses prédécesseurs mâles jusqu'à Pierre II. » Nos lec-

teurs savent à quoi s'en tenir sur cette opinion longtemps accréditée et opiniâtrément soutenue [1] : Ioann Antonovitch, Pierre III Fœdorovitch, Paul Ier Pétrovitch, ont tous trois succombé à une mort violente; une fin non moins tragique semblait réservée au fils aîné de Paul; mais il est mort de maladie; la Providence, à laquelle le temps où nous vivons nous rapprend à croire, n'a pas permis que le crime s'accomplît, et qu'à la mémoire du mieux intentionné des princes s'attachât l'odieux souvenir du plus lâche attentat.

[1] C'est pour en faire justice que nous sommes entrés dans des détails, peut-être minutieux, mais dont l'exact enchaînement ne laissera plus aucun doute dans les esprits. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-on nié l'assassinat, si malheureusement il avait été consommé? Le procès criminel n'a-t-il pas prouvé qu'il eût pu l'être, et qu'il n'a tenu qu'à un fil que le glaive ne tombât sur la tête du monarque? En conséquence, on ne peut attacher aucune valeur, si ce n'est celle d'un bon mot, à cette observation du prince de Talleyrand : « Il serait bien temps que les empereurs de Russie changeassent de maladie. »

CHAPITRE TROISIÈME.

Interrègne. — Combat de générosité entre deux frères.

L'ordre de succession au trône était parfaitement réglé en Russie [1]. Michel Fœdorovitch Romanof qui, par l'élection libre des principaux membres du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie, avait été substitué, en 1613, aux princes de la famille de Rurik, éteinte dans la branche régnante, avait reçu la couronne à titre héréditaire, transmissible suivant la loi de primogéniture. Pierre le Grand, il est vrai, dans le but d'assurer l'accomplissement de ses desseins, avait bouleversé

[1] Voir notre *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 224 et suiv.

cet ordre par le fatal ukase du 16 (5) février 1722, qui abandonnait à chaque souverain le droit de désigner son successeur, avec la faculté de le choisir même en dehors de la famille impériale. Il avait ainsi fait à l'arbitraire une part exorbitante, et donné lieu aux désordres toujours renaissants qui marquèrent l'histoire politique de la Russie pendant tout le XVIII[e] siècle, où des révolutions de palais disposaient de la couronne, devenue le prix d'une intrigue heureuse ou d'une audacieuse violence. Cependant Paul I[er] avait sagement mis fin à cette horrible anarchie, peu digne d'une puissance que Catherine II venait de placer au rang des premières de l'Europe, après être arrivée elle-même au pouvoir à la faveur de cette anarchie. Par son acte de succession en date du 16 (5) avril 1797, Paul, toujours disposé à prendre le contre-pied des actes accomplis par sa mère, et à faire de sa conduite une critique détournée, avait rétabli le principe de l'hérédité par ordre de primogéniture, de telle sorte que les fils succéderaient les premiers jusqu'à parfaite extinction de la branche masculine, à défaut de laquelle seulement les femmes seraient appelées à la succession. Ce dernier cas arrivant, le trône devait appartenir à la princesse qui, au moment du décès du dernier empereur, se trouverait être sa plus proche parente, et à défaut d'héritiers directs issus d'elle, les autres princesses devaient suivre dans l'ordre de leur parenté. Ces dispositions d'une loi que l'empereur Nicolas, dans son manifeste d'avénement, a qualifiée de *pragmatique,* l'empereur Alexandre les avait confirmées dès l'année 1807; elles avaient été encore corroborées par l'acte du 1[er] avril (20 mars 1820), contenant cette disposition additionnelle, que les en-

fants nés d'un mariage reconnu et autorisé par l'empereur régnant et qui ne constituerait pas une mésalliance, jouiraient seuls des droits auxquels ils pourraient prétendre en vertu de la loi de succession rendue par Paul.

Rien n'était donc plus clair, plus complet, plus rationnel que la législation concernant la succession; elle était d'ailleurs en pleine vigueur, son application rigoureuse étant de droit en cas de décès du souverain régnant.

L'empereur Alexandre n'avait eu que deux filles, et, comme nous l'avons dit, elles lui avaient été enlevées dès leurs premières années; mais quand même il les aurait conservées, elles n'auraient pu prétendre à la couronne du vivant de leurs oncles, ses héritiers directs. En effet, Alexandre laissait trois frères, le grand-duc Constantin, né en 1779; le grand-duc Nicolas, né en 1796, et le grand-duc Michel, né en 1798. De ces trois frères, l'un, Nicolas, avait un fils, né en 1818 : il y avait donc quatre membres mâles dans la famille impériale, composée en outre de plusieurs princesses, dont deux mariées à l'étranger (l'une, femme de l'élève de Gœthe et aujourd'hui grande-duchesse régnante de Saxe-Weimar; l'autre, reine des Pays-Bas).

En vertu de la pragmatique de leur père Paul, la succession appartenait incontestablement au grand-duc Constantin, et il y avait lieu de s'étonner qu'aucun acte ne l'eût encore désigné comme héritier présomptif de la couronne. Jamais cette qualité n'avait été attribuée à personne sous le règne d'Alexandre, qui pourtant, à moins de la mort d'Élisabeth et d'un second mariage contracté par suite, ne pouvait guère espérer avoir des

enfants [1]. Le titre de *césarévitch* [2] que portait Constantin n'avait rien de commun avec les droits d'hérédité : l'empereur Paul, après l'avoir porté lui-même avant son avénement au trône, l'avait conféré, en 1799, à son second fils, en récompense de la part honorable qu'il avait prise à la campagne d'Italie. Sans doute, Constantin tenait son droit de sa naissance et n'avait pas besoin d'être publiquement reconnu en qualité de successeur éventuel; néanmoins la prudence aurait semblé exiger qu'il le fût; car dans un pays où nulle autre institution que le gouvernement absolu fondé sur une soumission qui tire son principe de la foi religieuse [3] n'a pris racine, il importe essentiellement d'écarter toute incertitude de la transmission du pouvoir, d'as-

[1] Sans doute la perspective d'un second mariage amené par la mort d'Élisabeth, puis celle d'en voir naître encore des héritiers directs, étaient dans les choses possibles; mais la désignation d'un successeur présomptif n'eût porté aucune atteinte à des droits auxquels la naissance subséquente d'enfants aurait donné ouverture. — Alexandre n'était cependant pas sans pressentir les conséquences que l'incertitude pourrait avoir, car il dit dans son manifeste du 28 (16) août 1823 : « Plus nos années s'accroissent, plus nous croyons devoir nous hâter de placer notre trône dans une position telle *qu'il ne puisse rester vacant même momentanément.* » Il devait le rester vingt-cinq jours ! En Pologne, le nouveau roi ne fut proclamé qu'au bout d'un mois (le 1er janvier 1826).

[2] *Césarévitch* et *tsarévitch* (non pas *czarovitz* ou orthographe semblable) sont des qualifications essentiellement différentes, ainsi que nous l'avons expliqué dans les Notes et Éclaircissements, en nous occupant du titre de *tsar* (note 1re du tome premier).

[3] « Le peuple russe sert son empereur et maître de par Dieu (*um Gottes Willen*), d'après un dogme de son antique croyance orthodoxe et chrétienne. » *Pentarchie européenne*, p. 87.

surer, de faciliter cette dernière par tous les moyens imaginables.

Quoi qu'il en soit, la multitude ne doutait pas qu'à la mort d'Alexandre la couronne impériale ne passât sur la tête de l'aîné de ses frères; on était d'avance résigné à cette éventualité qui inspirait plus de crainte que de satisfaction.

En effet, Constantin pouvait faire revivre le règne bizarre de l'empereur Paul. Seul de tous ses fils, il lui ressemblait tant au physique qu'au moral; les autres tenaient plus de leur mère, née princesse de Wurtemberg, femme non moins distinguée par sa beauté que par les qualités de son esprit. Constantin était encore plus laid que son père. Il avait cette même physionomie un peu kalmouque qui, dans la jeunesse du fils de Catherine, avait donné lieu à de si étranges commentaires. Son nez, presque sans liaison avec le front, le défigurait. Ses yeux bleus se cachaient sous d'épais sourcils, dont les longs poils blancs de chanvre étaient toujours en mouvement, et qui tranchaient sur le fond rouge de son visage hâlé. Quant à son caractère, « il est le digne fils de son père, écrivait Masson déjà vers la fin du siècle dernier [1] : mêmes bizarreries, mêmes emportements, même dureté, même turbulence. Il n'aura jamais autant d'instruction et autant d'esprit, mais il promet de l'égaler et même de le surpasser un jour dans l'art de faire mouvoir une douzaine de pauvres automates. » Dès son jeune âge, Constantin avait été le fléau de tout ce qui l'entourait. Doué d'une intelligence vive et d'une extrême pétulance, il s'était insi-

[1] *Mémoires secrets sur la Russie*, t. Ier, p. 274.

nué dans les bonnes grâces de son aïeule en l'amusant de ses espiègleries, et s'était fait gâter aussi par sa mère; mais il n'avait rien voulu apprendre si ce n'est l'exercice et les manœuvres [1]. Il oublia même la langue grecque dès qu'on prétendit la lui enseigner suivant les règles. Catherine, comme on sait, avait voulu qu'il apprît cette langue presque au berceau, et avait placé près de lui un officier thessalien chargé de lui en faire contracter l'habitude, dans laquelle l'entretint plus tard le général Kourouta, également Grec et son fidèle compagnon jusqu'à sa mort, arrivée en 1833. Catherine avait ses desseins; elle les avait déjà laissé entrevoir en donnant à ce second de ses petits-fils le nom de Constantin. Elle aimait à le faire peindre portant le *labarum* à la main, et son but était révélé par ce fameux poteau de Kherson où, par son ordre, on avait mis l'inscription : *Chemin de Constantinople.* L'aigle russe, comme l'aigle autrichienne, a deux têtes : la Sémiramis du Nord tenait à justifier ce symbole et à lui rendre son ancienne signification.

Ces rêves ambitieux ne durèrent qu'un temps, et ils paraissent avoir laissé peu de traces dans l'esprit du jeune grand-duc, sur lequel l'ambition avait en général peu de prise. Les grands projets lui convenaient médiocrement; il manquait d'application et n'aimait que les amusements vulgaires. Chez lui, le goût de la vie militaire dominait tout; il se passionna pour la discipline, et mit son plus grand plaisir à y façonner les

[1] On connaît la réponse grossière qu'il fit un jour à son précepteur ou menin. Celui ci l'excitant à la lecture : « Je ne veux pas lire, lui répondit-il, car je vois que vous lisez toujours et que vous n'en êtes que plus bête. »

soldats, constamment en butte à ses brutalités. Dans la surveillance qu'il exerçait sur leur tenue, il montrait une minutie extrême: l'absence d'un bouton, un fourniment mal verni, une moustache trop longue, excitaient sa colère; car rien n'échappait à son regard d'Argus qui, encore à Varsovie, faisait souvent le désespoir des généraux, quand, d'un geste impératif, il arrêtait la marche de tout un régiment défilant devant lui en parade, pour le motif le plus futile, l'irrégularité la plus imperceptible.

Du reste, à ces minces mérites d'un officier instructeur et d'un inspecteur aux revues, Constantin en joignait de plus réels. Il avait appris la guerre à l'école de Souvorof, et, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans lors de sa campagne d'Italie, il s'était fait remarquer en plusieurs circonstances. C'est alors, comme nous l'avons dit, qu'il avait reçu en récompense le titre de césarévitch, auquel, pour cette raison, il ne cessa d'attacher beaucoup de prix. A la bataille d'Austerlitz, investi du commandement de la réserve composée de dix bataillons et de dix-huit escadrons de la garde, il soutint un combat très-vif contre le corps de Bernadotte, chargea vigoureusement, et, entouré de forces supérieures, fit une noble résistance, dans laquelle le régiment des chevaliers-gardes et celui des gardes à cheval furent presque écrasés; enfin il opéra sa retraite en bon ordre. Néanmoins, le vieux feld-maréchal Kamenski ne se soucia pas de le compter parmi ses généraux lorsqu'il prit le commandement de l'armée russe envoyée au secours des Prussiens, en 1806; mais cet homme absolu, aussi intraitable que loyal et désintéressé, y voyait avec déplaisir l'empereur lui-même, et, fort de la confiance du

soldat, appuyé par l'opinion générale, il alla jusqu'à dire à ce dernier : « Si V. M. vient à l'armée, ses officiers de cour et des parades y viendront avec elle, et tout sera perdu [1]. » Lorsque Benningsen eut succédé à Kamenski, Constantin, pour servir sous ses ordres, dut imposer silence à des scrupules légitimes, car cet Hanovrien, d'ailleurs homme de tête et de résolution, était l'un des meurtriers de Paul. Sous lui, le grand-duc commanda encore la cavalerie de la garde dans cette campagne de Prusse. S'il n'acquit pas dans ces guerres la réputation d'un habile capitaine, gloire à laquelle aucun des quatre fils de Paul ne peut prétendre, au moins fit-il preuve de valeur et de capacité.

Fantasque, impétueux, emporté, brutal même, Constantin cachait néanmoins un noble cœur sous cette rude écorce; la sauvagerie des manières et la dureté du langage ne sont pas toujours des indices certains de l'insensibilité : l'humeur ou l'affectation sont fréquemment la source plus superficielle dont elles découlent [2]. Personne n'a conservé autant de respect que lui pour la mémoire de son malheureux père; à l'égard

[1] Voir les *Mémoires posthumes* de Stedingk, tome II, p. 255. Il s'agit ici du comte Michel Kamenski, père des généraux Serge et Nicolas. Sa fin (1809) fut tragique, de même que celle du second de ses fils, brillant capitaine et général en chef dès l'âge de trente-cinq ans. Souvorof avait dit de lui : « Kamenski connaît bien la tactique, mais la tactique me connaît encore mieux, moi. »

[2] L'acte de férocité imputé au césarévitch par M. de Custine (t. III, p. 212) est évidemment emprunté à un autre âge. Un tel acte ne serait plus possible de nos jours, même en Pologne, et Constantin, quelque insensible qu'on le suppose, n'en était certainement pas capable.

de sa mère, il se montra constamment plein de déférence et de soumission ; il adorait Alexandre, fut pour lui un frère dévoué et mit tout son bonheur à le seconder dans ses desseins, à ne jamais se séparer de lui. Aussi l'accompagna-t-il à l'entrevue du Niémen, dans la longue marche de Moscou jusqu'à Paris, au congrès de Vienne, à celui d'Aix-la-Chapelle, et dans le voyage de France qu'Alexandre fit, en octobre 1818, avec Frédéric-Guillaume III, pour assister aux revues de départ de leurs troupes lorsque l'évacuation de la France eut enfin été décidée. On sait que les deux monarques poussèrent ce voyage jusqu'à Paris, où ils voulaient aller offrir en personne à Louis XVIII leurs félicitations sur l'issue des négociations. Complétement effacé près de son frère, qui recevait quelquefois de l'urbanité française un accueil plein de démonstrations auxquelles l'esprit de parti n'était pas tout à fait étranger, Constantin s'oubliait lui-même ; comme aux fêtes du congrès de Vienne, il était heureux des succès de l'empereur. Là, plus d'une fois, on avait remarqué à quel point son maintien était respectueux quand il se trouvait placé aux côtés de l'autocrate. « Voyez, avait dit un jour le baron d'Ompteda au comte de Lagarde [1], voyez, derrière le fauteuil de l'empereur Alexandre, son frère, le grand-duc Constantin, la troisième personne de l'empire et probablement l'héritier présomptif du trône. Quelle attitude servile il prend auprès du tsar! quelle affectation il met à se proclamer son premier sujet! En vérité, on le croirait enthousiaste de soumission, comme un autre pourrait l'être de liberté. » L'événement l'a

[1] *Fêtes et souvenirs du congrès de Vienne*, t. Ier, p. 193.

prouvé depuis; Constantin, en se montrant sous ce jour au public, agissait par principes autant que par attachement pour son frère : il lui était resté des leçons de leur père, homme absolu et qui ne souffrait pas la contradiction, une vraie idolâtrie pour la majesté impériale. Il s'en était fait un système, une religion, et son esprit, un peu étroit, n'imaginait rien de plus salutaire à son pays, de plus propre à y cimenter l'ordre et la tranquillité. Aussi aimait-il à donner l'exemple de cette disposition, à la manifester en toute occasion. Chez les grands-ducs, que leur naissance peut appeler au trône, elle a, ce nous semble, plus d'avantages que d'inconvénients ; car sans cette haute idée de la royauté représentant la Divinité sur la terre, sans la conviction de sa sainteté, de son caractère providentiel, en un mot sans la base religieuse, où prendraient-ils le courage nécessaire pour se charger des destinées d'une nation de soixante millions d'âmes, en l'absence de tout point d'appui solide, de toute institution tutélaire partageant avec le souverain le poids de la responsabilité [1] ? Répandue dans la nation, cette disposition exerce, au contraire, une influence fâcheuse sur son développement. Sans doute, l'idolâtrie vaut encore mieux que le régime de la peur, mais elle perpétue les abus, elle entretient l'immobilité, elle fait de l'esclavage la condition invariable de tous.

Ce qui prouve encore la noblesse des sentiments de Constantin, malgré sa dureté apparente, c'est l'huma-

[1] « La responsabilité est la punition du souverain absolu. S'il est le mobile de toutes les volontés, il devient le foyer de toutes les douleurs. » Custine, t. Ier, p. 316. C'est toujours d'après l'édition in-18 que nous citons.

nité avec laquelle il traita les malades et blessés français de la campagne de 1812 tombés au pouvoir des Russes. Officiers et soldats furent l'objet de sa vive sollicitude : il alla les visiter dans les hôpitaux, leur prodigua des secours et des paroles de consolation, et en recueillit plusieurs dans les dépendances de son palais de Strelna, sur le golfe de Finlande.

Son adoration sincère pour son frère et son souverain, dont nous venons de parler, lui dicta les termes de la proclamation adressée par lui, vers la fin de 1815, à l'armée polonaise, lorsqu'il fut chargé du commandement militaire du petit royaume ressuscité, sous les auspices de la Russie, par le congrès de Vienne. « Dévouement sans bornes, disait-il, envers l'empereur, qui ne veut que le bien de votre patrie; amour pour son auguste personne; obéissance, discipline, concorde, voilà les moyens d'assurer la prospérité de votre pays, qui se trouve sous la puissante égide de l'empereur. C'est par là que vous arriverez à cette heureuse situation que d'autres peuvent vous promettre, mais que lui seul peut vous procurer; sa puissance et ses vertus vous en sont garants. »

Constantin n'avait officiellement d'autre titre en Pologne que celui de généralissime de l'armée; cependant le gouvernement civil resta aussi sous son influence; et quoique le général (depuis prince) Joseph Zaïonczek, vétéran de la guerre de l'indépendance, fût nominalement placé à la tête de ce gouvernement, avec le titre de *namiestnik* ou de lieutenant du roi, il n'osa pas lutter contre les volontés du grand-duc et lui abandonna la conduite des affaires purement politiques. Constantin eut alors le mérite de doter le nouveau

7.

royaume d'une excellente armée : il n'épargna rien pour y établir une tenue parfaite et la plus stricte discipline. Il revint alors avec une nouvelle passion aux premiers goûts de sa jeunesse, et sa manie des revues passa toute croyance. M. de Custine [1] rapporte de lui un mot qui le peint avec exactitude. « Je n'aime pas la guerre, aurait-il dit un jour, elle gâte les soldats, salit les habits et détruit la discipline. » On en conviendra, ce n'était pas là le langage d'un héros, et rien ne prouve mieux l'absence, chez lui, des qualités qui font le grand guerrier, le véritable capitaine, que cet attachement exclusif aux minuties de l'uniforme. Nous l'avons dit, quoique intelligent, capable dans une certaine limite, spirituel même dans l'occasion et quelquefois plein de verve dans une causerie familière, le césarévitch était un esprit étroit qui aimait qu'on lui traçât sa tâche et la remplissait alors avec une exactitude poussée jusqu'au pédantisme. Outre celle d'officier instructeur, il en accepta une qui faisait de lui le grand-maître de police de la Sainte-Alliance ; inquiet du mouvement des esprits, il exerça une surveillance sévère sur tous les étrangers arrivant en Pologne, étudiants ou autres, sur les opinions et les discours des Polonais eux-mêmes, et il couvrit le royaume de ses espions, dont il examinait minutieusement les rapports et vérifiait souvent par lui-même les renseignements. Rien n'était si petit qu'il ne le jugeât digne de son attention personnelle.

Alexandre aimait son frère comme il en était aimé, mais il était loin d'approuver sa conduite en toutes

[1] T. II, p. 146.

choses. Tantôt les liaisons intimes du prince (par exemple celle avec le général Bauer) excitaient son mécontentement; tantôt c'étaient ses brusqueries, ses emportements poussés quelquefois jusqu'à des injures graves qu'il adressait publiquement, dans les manœuvres, à des militaires d'un rang élevé ou appartenant aux meilleures familles. Quand il se laissait ainsi entraîner par la colère, le plus souvent Constantin s'en repentait aussitôt; mais le mal était fait : le prince avait beau offrir des réparations, on y répondait par une démission. Alexandre était donc toujours un peu en défiance de son frère, et peut-être le soin de le tenir en respect entrait-il pour beaucoup dans les attributions du commissaire impérial dont nous parlerons tout à l'heure.

Nous l'avons dit, Constantin n'était pas méchant, et néanmoins, comme son père, il faisait tout trembler autour de lui; personne n'approchait sans crainte de son habitation du Belvédère, joli pavillon qu'une Française, avec laquelle il a longtemps vécu dans une liaison intime, s'était fait bâtir aux portes de Varsovie, dans un site charmant, non loin de Lazienki (les Bains), résidence favorite du dernier roi de Pologne. Le généralissime en avait fait une véritable forteresse et s'y tenait enfermé pendant tout le temps qu'il ne consacrait pas aux revues, aux exercices, à la visite des casernes et des cantonnements.

Avec une humeur si farouche, Constantin était peu propre à inaugurer le régime nouveau consacré par la charte polonaise de 1815, à la proclamation de laquelle il avait présidé le 24 décembre, et qu'il avait juré de défendre soit en sa qualité de premier sénateur du royaume, soit comme nonce, lorsqu'il eut consenti à

changer ainsi momentanément de rôle, par suite du mandat que lui déférèrent en 1818, par des motifs d'intérêt local, les habitants du faubourg de Praga. Sous un tel régime, la dignité calme, la patience et le respect des lois sont des conditions essentielles; or, l'ombre même de la résistance échauffait la bile du proconsul russe : aussi fut-il le premier à pousser le gouvernement de son frère dans une voie extra-constitutionnelle. La presse périodique se vit entourée d'entraves; une censure sévère ne tarda pas à être introduite; défense fut faite aux jeunes gens de visiter les universités étrangères; celles de Varsovie et de Vilna furent soumises à une surveillance humiliante; on prohiba, sous les plus fortes peines, toute espèce d'associations, on se mit en quête de celles qui pouvaient exister secrètement, on ne craignit point de blesser en mille occasions le sentiment national, et l'on foula ouvertement aux pieds toutes ces promesses si libérales autrefois publiquement faites par l'empereur Alexandre. Déjà en dehors de toutes lois, l'autorité de Constantin devint de fait une véritable tyrannie, aggravée encore par l'appui que lui prêtait, sous les yeux mêmes du vice-roi, bien intentionné, mais retenu par le sentiment de son impuissance, l'inquisiteur Novociltsof, à la fois curateur de l'université de Vilna et commissaire supérieur spécial dans le royaume de Pologne [1]. Celui-ci ne rêvait que menées démagogiques. Chargé surtout de surveiller la jeunesse et d'im-

[1] Nicolas Novociltsof devint plus tard (1833) président du conseil de l'empire, fonctions éminentes en possession desquelles il est mort en 1838. Depuis 1833, il était aussi décoré du titre de comte.

primer à ses études une direction plus conforme aux vues méticuleuses de la Sainte-Alliance, il étendait son contrôle à tout : aussi était-il, plus encore que le grand-duc, l'objet d'une crainte générale.

La prospérité matérielle du royaume, les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, l'embellissement des villes, et en particulier de Varsovie qui changea presque de face, ne compensèrent pas les cruels mécomptes d'un peuple fier encore après sa défaite. La nation polonaise murmura souvent, et résista toutes les fois qu'il était possible de le faire sans tomber dans une révolte ouverte. Constantin la taxait d'ingratitude ; c'était à tort, car chez elle le sentiment national primait tout, et il ne voyait, lui, que ce bien-être extérieur qui était en partie son ouvrage et dont il n'était pas moins glorieux que de cette belle armée de 40,000 hommes, formée, disciplinée, aguerrie par lui, et qui défiait les meilleures troupes de l'Europe.

L'amour-propre et la conscience d'avoir en effet opéré quelque bien identifiaient le prince de plus en plus avec la Pologne : il la plaça bientôt plus haut dans ses affections que la Russie même, où il ne trouvait plus rien à admirer à l'égal de ce qu'il avait habituellement sous les yeux ; et difficilement il eût consenti à échanger le séjour de Varsovie contre celui de Saint-Pétersbourg, même du vivant d'un frère qu'il idolâtrait.

Tel était l'homme auquel, après la mort d'Alexandre, la couronne des tsars était dévolue, suivant toutes les probabilités. Certes, on ne pouvait dire qu'il fût populaire, et cependant il était encore le seul des grands-ducs dont le public s'occupât parfois. Moins âgé qu'A-

lexandre de dix-huit mois à peine, il avait été en évidence pendant tout son règne, tandis que les deux autres frères, plus jeunes, le premier de dix-sept, le second de dix-neuf ans, n'avaient guère eu l'occasion jusqu'alors de se faire remarquer. On ne l'aimait point, mais on était résigné à le subir, comme on accepte un mal impossible à détourner. Lors de l'indisposition d'Alexandre, en 1824, les habitants de Saint-Pétersbourg avaient vu accourir inopinément le césarévitch, et la frayeur anticipée à laquelle sa présence donna lieu pouvait faire juger de l'effet que produirait un jour son élévation au trône. Rien n'égale la jubilation dont toutes les classes saluèrent le rétablissement, hélas! trop passager, de leur monarque chéri.

Pendant la dernière maladie d'Alexandre, des nouvelles directes de sa santé furent adressées au grand-duc Constantin, à Varsovie, avec le même soin qu'à l'impératrice mère à Saint-Pétersbourg, et, avant cette princesse, il fut informé de la catastrophe qui jeta, d'une manière si inattendue, le deuil dans tout l'empire. Sans doute, ces communications pouvaient être faites au frère affectueux aussi bien qu'au futur héritier, et d'ailleurs les circonstances commandaient impérieusement de le tenir au courant des nouvelles : le repos de l'empire en dépendait. Quoi qu'il en soit, les courriers expédiés de Taganrog à Varsovie semblaient confirmer les prévisions fondées sur l'ordre de succession naturel.

Toutefois, une circonstance particulière, restrictive, non pas de ses droits personnels, mais de ceux de ses héritiers, s'il en avait eu, était arrivée à la connaissance du public. Elle a eu trop de part à la marche

des événements, pour que nous ne la rapportions pas ici avec un soin minutieux.

Comme Alexandre, Catherine avait marié Constantin avant l'âge. Dans l'année même de sa mort, le 26 février 1796, elle lui avait fait épouser la princesse Julienne de Saxe-Cobourg, sœur du roi actuel des Belges, Léopold I[er], elle-même âgée alors de moins de quinze ans. Julienne, depuis connue sous le nom d'Anne Fœdorovna, fit peu d'impression sur le grand-duc; leur mariage, resté infécond, ne fut point heureux, si bien que les deux époux se séparèrent volontairement au bout de quatre ans. La grande-duchesse revint en Allemagne, où une pension convenable lui permit de vivre selon son rang, et elle resta dans cette situation malgré les ouvertures qui lui furent faites après quelques années écoulées, ouvertures qu'elle ne crut pas devoir accueillir. Sauf son titre, elle devint ainsi complétement étrangère à la Russie. Quant à Constantin, il trouva un dédommagement à son veuvage dans des liens non consacrés par la loi et souvent peu dignes de lui. Mais ayant fait, vers 1820, la connaissance de Jeanne Grudzinska, fille d'un comte, propriétaire à Vistoslaf, dans le district de Bromberg, l'idée d'une union sérieuse lui revint, et amena à sa suite celle d'un divorce avec sa première femme. La jeune Polonaise, ornée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, avait exercé une attraction magique sur cet homme singulier qui, sous la rudesse de ses dehors, cachait une sensibilité réelle, susceptible d'une exaltation qui allait jusqu'au romanesque. Jeanne était une femme frêle et délicate; Constantin était l'image de la force, et sa personne, quand il s'oubliait, avait

quelque chose de sauvage. Mais les contrastes n'excluent point la sympathie, et le cœur de l'homme recèle de profonds mystères. La société de la belle Polonaise était devenue un besoin pour le césarévitch; il ne pouvait plus vivre sans elle, et bientôt son désir le plus ardent fut d'unir son sort au sien par un nœud indissoluble.

Cependant les lois de l'Église russe, généralement sévère à l'égard du divorce, admettent plus difficilement encore une union nouvelle contractée par des divorcés du vivant de leurs conjoints; le plus souvent la dissolution du mariage n'est accordée qu'à la condition d'une amende honorable infligée à l'un d'eux, réduit quelquefois à terminer ses jours dans un couvent. Mais en matière ecclésiastique, comme en toute autre, la volonté de l'autocrate ne rencontre pas d'obstacle : le saint synode n'y résiste pas plus que les autres grands corps de l'État. Aussi le premier mariage du prince fut-il mis à néant par un manifeste impérial du 1er avril 1820, et la faculté de convoler en de secondes noces lui fut-elle accordée. En conséquence, dès le 5 juin, le grand-duc épousa solennellement, mais de la main gauche, comme on dit, Jeanne Grudzinska, à laquelle, par un décret du 16 août suivant, l'empereur conféra, pour elle et sa descendance, le titre de princesse de Lowicz, d'après le nom d'une seigneurie située dans la Masovie qu'il donna à son frère en toute propriété et qui avait autrefois formé la dotation du maréchal Davoust. Mais à la date même du divorce (1er avril 1820), fut aussi rendu l'acte additionnel à la loi de succession déjà mentionné, et de plus, il y eut des conventions verbales auxquelles Constantin, mû

par la force de son amour, n'hésita pas à donner son assentiment. Le bonheur qu'il avait rêvé, il dut l'acheter, suivant toute apparence, au prix d'un trône ; et ce prix ne lui parut pas trop élevé. Il en fut récompensé par les douceurs, presque inattendues pour lui, de la vie de famille. L'harmonie la plus touchante présida constamment à cette union si honorable pour les deux époux et d'ailleurs flatteuse pour la Pologne, avec laquelle le généralissime s'identifiait ainsi de plus en plus. L'ascendant que la princesse, grâce à son caractère élevé et au charme de son commerce, ne cessa d'exercer sur son mari, eut souvent, en domptant la fougue de ce dernier, les résultats les plus salutaires, et lui-même, amant tendre, attentif, empressé, se montra sous un jour tout nouveau, plus propre à lui concilier des sympathies [1].

Évidemment, les enfants issus de ce mariage mor-

[1] La princesse de Lowicz est morte à Saint-Pétersbourg, le 29 novembre 1831, peu de mois après son époux. Elle a dû être bien aimable, bien séduisante et d'une raison bien haute, cette femme qui retourna si complétement un caractère entier, impérieux, farouche, tel que celui de Constantin. Il n'y avait rien qu'il ne fît avec joie pour complaire à sa jeune épouse. Sa santé était faible : il l'accompagna tous les ans à Carlsbad ou à Ems, et trouva toujours du charme dans sa société. Docile à ses avis, il apprit à s'observer, si bien que même le vieux roi de Saxe, Frédéric-Auguste, si formaliste et si réservé, avait du plaisir à le voir à sa cour. Constantin allait souvent à Dresde, et le digne vieillard le reçut chaque fois avec cordialité à sa table. Frédéric-Auguste était le descendant de ce roi de Pologne dont un poëte avait dit :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Lui-même avait, pendant quelque temps, porté, en outre de sa couronne royale, celle de grand-duc de Varsovie.

ganatique, s'il en était né, n'auraient point été grands-ducs de Russie par droit de naissance, pas plus que leur mère n'était grande-duchesse, et n'auraient point été aptes à succéder au trône après le décès de leur père. Il y avait donc probabilité qu'un jour la couronne pourrait échoir au grand-duc Nicolas, second frère d'Alexandre, mais seulement après Constantin, dont le droit personnel subsistait légalement dans toute sa force. Celui-ci seul pouvait être considéré comme l'héritier présomptif de la vaste monarchie dont il avait été jusqu'alors un si zélé serviteur.

Cependant des rumeurs contradictoires circulaient dans les cercles diplomatiques, et, au dehors de la Russie, débordaient même cette sphère pour se répandre dans le public. Un almanach publié en septembre ou octobre 1825, à Francfort-sur-l'Oder, sous le contrôle de la censure prussienne, leur prêta son organe, soit par indiscrétion, soit involontairement et presque au hasard. Il désigna le grand-duc Nicolas, époux de la princesse Charlotte de Prusse, comme l'héritier présomptif de l'empire. D'un autre côté, les personnes qui, à cette époque, avaient occasion d'approcher cette princesse, plus connue sous le nom d'Alexandra Fœdorovna et aujourd'hui impératrice, prétendaient qu'une certaine hauteur, même vis-à-vis de l'admirable Élisabeth, alors un peu abandonnée, laissait deviner qu'elle voyait le trône en perspective et se savait des droits au titre employé dans l'almanach; néanmoins la police prussienne fit alors supprimer cette qualification, à cause de la rumeur qu'une telle nouveauté avait occasionnée.

Le mystère planait sur tout cela; en Russie, il régnait

à cet égard une incertitude d'autant plus voisine de l'indifférence qu'aucun des trois grands-ducs n'était aimé [1]. Partout ailleurs en Europe, cette incertitude eût paru pénible, impossible à supporter longtemps; mais c'est le propre d'un gouvernement absolu d'engourdir les esprits et de donner prise sur eux au fatalisme. En gardant obstinément le silence, même sur les points qu'il importerait le plus à chacun de connaître, il déroute et décourage la curiosité, et si la

[1] Dans les plus hautes régions de la société, on n'ignorait probablement pas quelle pouvait être la volonté d'Alexandre relativement à son successeur. Du moins les paroles suivantes de Philarète, archevêque de Moscou, prononcées le 30 décembre 1825 à la cathédrale de l'Assomption, le donnent-elles à penser : « Sans « doute il nous était donné de le pressentir, ce secret que renfer- « mait un acte ajouté aux lois précédentes sur l'ordre de succes- « sion au trône; mais en le divulguant alors, n'aurions-nous pas « déchiré le cœur de tout sujet fidèle par un cruel et inévitable « partage d'affections et de dévouement? » (*Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 157.) Mais, à l'exception de ces régions privilégiées, on était partout dans l'incertitude. Une note de notre journal en fait foi pour nous. Après un séjour de plus d'une année, dans l'une des premières maisons de la Courlande, en rapport avec des hommes d'une haute distinction nobiliaire ou personnelle, nous y avons consigné, en date du 22 avril 1824, les lignes suivantes, que nous reproduisons sans aucune altération importante, malgré le démenti qu'elles ont reçu des événements : « Marie Fœdorovna, qui exerce une grande influence sur Alexan- « dre, son fils respectueux, n'aurait-elle pas encore renoncé à ses « prétentions au trône autrefois affichées? Songerait-elle à les « faire valoir après la mort du souverain actuel? Mais ses autres « fils en prendraient-ils leur parti? Hélas! on doit craindre « qu'entre ceux-ci la discorde n'agite un jour ses torches. Une « loi en vigueur ne reconnaît le droit de succession qu'aux prin- « ces nés dans la pourpre. Constantin, d'ailleurs haï, n'a pas eu « cet avantage comme Nicolas, et l'on assure que ce dernier saura « bien s'en prévaloir. »

confiance aveugle à laquelle il prétend lui est quelquefois accordée avec une espèce de soumission filiale, elle se transforme, après l'événement, quel qu'il soit, en une résignation, commode sans doute pour ceux qui tiennent le pouvoir, mais peu propice, comme nous l'avons dit, au développement d'une nationalité grande et généreuse.

Cette fois, le doute qui régnait dans les esprits, en favorisant les projets des fauteurs d'un criminel complot, aurait pu, grâce à ce silence inconcevable de l'autorité suprême, entraîner les conséquences les plus affreuses, faire couler des torrents de sang, amonceler les ruines; elle aurait pu livrer une population active et intelligente aux passions déchaînées d'une soldatesque égarée, ou d'une populace abrutie par la boisson, stimulée par la cupidité et par la haine invétérée des classes aisées qui, à Pétersbourg du moins, se composent en grande partie d'étrangers. Heureusement la Providence veilla sur l'empire : non-seulement elle le préserva de ces dernières extrémités, mais elle choisit elle-même, pour ainsi dire, le souverain qui lui convenait le mieux, dans les circonstances critiques où l'on se trouvait.

Toutefois, n'anticipons pas sur les événements. La nouvelle de la mort d'Alexandre n'était pas encore arrivée dans la capitale du Nord; la sécurité, à cette époque, n'y était troublée que par les bruits généralement répandus au sujet d'assassinats et autres forfaits sans nombre accomplis presque journellement, dans cette saison d'hiver où la nuit tombe avant quatre heures et dure jusque vers neuf heures du matin; forfaits dont la police ordinaire n'avait pu garantir la ville

alarmée, pas plus qu'une triple police politique n'avait éventé et déjoué une sourde trame ourdie depuis nombre d'années, et dont plusieurs milliers d'individus avaient connaissance [1].

Nous avons dit que le 29 novembre Élisabeth, voyant le lit de l'auguste malade subitement éclairé par une lueur d'espérance, avait fait part de sa joie à la famille impériale. Sa lettre, confirmée par une seconde du prince Volkonski, était arrivée le 8 décembre, devançant une autre d'un contenu désolant écrite le 28 par le docteur Wylie. Cette coïncidence contribua à faire naître une grande sécurité; une amélioration sensible, après une journée si mauvaise, semblait un gage certain de la volonté divine, qui ne devait pas enlever à une famille plongée dans l'angoisse son chef adoré, ni son monarque chéri à un peuple en alarme. Aussi la gratitude envers Dieu avait-elle réuni, le 9 au matin, toute la cour dans la chapelle du Palais d'Hiver; on adressait au Tout-Puissant des actions de grâces d'avoir sauvé le père de la patrie. Le sanctuaire retentissait encore d'hymnes de joie, lorsqu'une nouvelle de mort vint glacer les esprits. A sept heures, un courrier, porteur de la fatale dépêche, était arrivé, après avoir parcouru en huit jours l'espace de quatre cent soixante et quinze lieues. Cette dépêche avait été remise à Nicolas Pavlovitch, le seul des grands-ducs alors présent à Pétersbourg (Michel Pavlovitch était parti peu de jours auparavant pour Varsovie). S'avançant aussitôt vers le protopope, avec l'expression d'une affliction profonde, Nicolas l'invite à interrompre les chants, et

[1] Voir à ce sujet les Notes et Éclaircissements, note 6.

lui fait part de la nouvelle de deuil qu'il devra porter à l'infortunée mère du défunt, car le prince n'osait pas remplir lui-même cette cruelle mission. Le prêtre obéit : il prend à la main la croix, la voile d'un crêpe, et marche d'un pas grave vers l'impératrice. « Il faut que l'homme s'incline devant les décrets de Dieu ! » lui dit-il d'un accent douloureux. Marie a compris ; le désespoir succède à la joie dans son cœur, et elle tombe sans connaissance dans les bras des dames de sa suite.

Quelques moments furent accordés à la nature, et des regrets amers se firent jour. Cependant des soins impérieux réclamèrent presque aussitôt le calme et le sang-froid : car il n'est guère permis aux hommes placés au plus haut de l'échelle sociale, de s'abandonner à l'entraînement du cœur et de pleurer comme de simples mortels, alors même que la douleur la plus légitime les oppresse. Il fallut pourvoir au salut de l'empire ; il n'y avait pas un instant à perdre, le danger pouvait naître d'une minute de retard. Depuis huit jours déjà la monarchie était sans chef !

Une courte délibération eut lieu entre le grand-duc et sa mère. Que s'y passa-t-il ? Comment cette dernière, objet du plus profond respect pour tous ses enfants, ne fit-elle pas prévaloir une décision depuis longtemps arrêtée entre elle et Alexandre ? C'est un secret qu'il n'est donné à personne de dévoiler. Mais, après cet entretien, Nicolas se rendit au sénat afin de prêter le serment de fidélité à son frère l'empereur Constantin, « comme à l'héritier légitime du trône de Russie par droit de primogéniture, » et pour ordonner que tout l'empire suivît son exemple.

Cependant une difficulté grave se présenta. Le conseil de l'empire, convoqué, regarda comme son premier devoir de prendre connaissance d'un paquet scellé du sceau impérial, commis à sa garde. Sur ce précieux dépôt était écrit de la propre main d'Alexandre : « *Garder au conseil de l'empire jusqu'à ce que j'en ordonne autrement; mais, dans le cas où je viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraordinaire avant de procéder à tout autre acte.* » Le président du conseil, prince Pierre Vassiliévitch Lapoukhine, rompit le cachet et trouva sous le pli un manifeste de l'empereur Alexandre signé de sa main, daté de Tsarsko-Sélo le 28 (16) août 1823, et accompagné de deux autres pièces plus anciennes d'environ dix-huit mois. La première de ces pièces était une lettre de Constantin à l'empereur Alexandre, datée de Pétersbourg, le 26 (14) janvier 1822. Nous la reproduisons textuellement, en soulignant quelques mots plus particulièrement de nature à fixer l'attention.

« Sire,

« Encouragé par toutes les preuves des dispositions
« infiniment bienveillantes de V. M. I. à mon égard,
« j'ose y recourir encore une fois et déposer à vos
« pieds, sire, une très-humble prière.

« Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les talents,
« ni la force nécessaire pour être jamais élevé à la di-
« gnité souveraine à laquelle je *pourrais* avoir droit
« par ma naissance, je supplie V. M. I. de transférer ce
« droit à celui à qui il appartient après moi, et d'as-
« surer ainsi pour toujours la stabilité de l'empire.

« Quant à moi, j'ajouterai par cette *renonciation* une « nouvelle garantie et une nouvelle force à *l'engage-* « *ment que j'ai spontanément et solennellement contracté* « *à l'occasion de mon divorce avec ma première épouse.* « Toutes les circonstances de *ma situation actuelle* me « portent de plus en plus à cette mesure, qui prouvera « à l'empire et au monde entier la sincérité de mes « sentiments.

« Daignez, sire, agréer avec bonté ma prière; dai- « gnez contribuer à ce que notre auguste mère veuille « y *adhérer,* et *sanctionnez*-la de votre assentiment im- « périal. Dans la sphère de la vie privée, je m'effor- « cerai toujours de servir d'exemple à vos fidèles su- « jets, à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère « patrie.

« Je suis avec un profond respect, sire, etc., etc. »

La seconde pièce était une lettre d'Alexandre en réponse à celle de Constantin, une acceptation pure et simple de sa renonciation. Elle portait la date de Saint-Pétersbourg, le 14 (2) février 1822. Nous y reviendrons plus loin.

La troisième était un acte public rendu en considération de ces deux lettres. Voici la substance de ce manifeste dont nous avons déjà fait connaître la date :
« 1° L'acte spontané par lequel notre frère puîné, le « césarévitch et grand-duc Constantin, renonce à ses « droits sur le trône de toutes les Russies, *est et de-* « *meure fixe et invariable.* Ledit *acte de renonciation* « sera, pour que la notoriété en soit assurée, conservé « à la grande cathédrale de l'Assomption à Moscou, et « dans les trois hautes administrations de notre em-

« pire, au saint synode, au conseil de l'empire, et au « sénat dirigeant. 2° En conséquence de ces dispositions, et conformément à la stricte teneur de l'acte « sur la succession au trône, est reconnu pour notre « héritier, notre second frère, *le grand-duc Nicolas.* » La conclusion de cette pièce, quoique sans intérêt relativement à la question politique, mérite cependant encore d'être reproduite. « Quant à nous, écrivait « Alexandre, nous prions tous nos fidèles sujets qu'avec « ce même sentiment d'amour qui nous faisait considérer comme notre premier bien sur la terre le soin que « nous avions de leur constante prospérité, ils adressent de ferventes prières à N. S. Jésus-Christ, afin « qu'il daigne, dans sa miséricorde infinie, recevoir « notre âme en son royaume éternel [1]. »

Ces documents étaient décisifs. Depuis le moment où l'empereur Alexandre avait rendu le dernier soupir, le trône appartenait de droit au grand-duc Nicolas. Ce prince l'ignorait-il? N'avait-il reçu aucune ouverture au sujet du contenu de ce dépôt confié à la fois au conseil de l'empire, aux deux autres autorités centrales supérieures et à la cathédrale du sacre à Moscou? Son manifeste d'avénement, dès les premières lignes, pourrait le donner à penser; mais pour peu qu'on y réfléchisse, la chose ne paraît pas croyable. Nous n'attachons aucune importance à ce qui a été dit relativement à son mariage avec la princesse Charlotte de Prusse, dont le père, a-t-on observé, ne l'aurait pas accordée à un grand-duc de Russie qui n'eût pas eu la perspec-

[1] Voir les textes dans leur ensemble, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 150.

tive d'être un jour appelé à monter sur le trône. Au moment du mariage en question (1er juillet 1817), Constantin n'était pas encore divorcé, et les relations intimes dans lesquelles il vivait à cette époque [1] ne permettaient guère de penser au second mariage qu'il contracta trois ans plus tard; néanmoins, comme ce prince n'avait pas d'enfants du premier lit, Nicolas était dès lors placé à peu de distance du trône, et cette considération, si on l'a fait entrer en ligne de compte, avait dès lors un fondement solide. Mais, tout en écartant cette supposition, il est évident que le successeur présomptif au trône devait être préparé d'avance à cette tâche auguste; qu'Alexandre n'a pu pousser l'incurie jusqu'à laisser ignorer à son jeune frère cette éventualité, et que, quand même il faudrait lui imputer cette faute, de même qu'il a laissé l'empire jusqu'à sa mort dans une incertitude cruelle, l'impératrice mère, instruite de tout, a dû soulever pour Nicolas un coin du voile qui couvrait ces mystères, sinon le déchirer entièrement.

Nicolas agissait donc en connaissance de cause quand il proclama son frère Constantin empereur de toutes les Russies; et, nous en sommes convaincu, le conseil de l'empire, après avoir lu le contenu du dépôt, n'avait rien à lui apprendre. Ce qui est certain, c'est que ce grand corps de l'État remplit exactement le devoir qui lui était imposé. On assure qu'il invita le jeune prince à se rendre dans son sein; mais celui-ci répondit que n'étant pas membre de l'assemblée il

[1] Voir l'article *Constantin Pavlovitch*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, notice due à l'épouse du général Rautenstrauch, née princesse Giedroyc.

n'avait nulle qualité pour y paraître; que toutefois, dans le cas où le conseil aurait une communication importante à lui faire, il s'empresserait de le recevoir au Palais d'Hiver, qu'il habitait depuis quelques jours. Le conseil se transporta donc chez le prince, lui fit part des pièces constatant la volonté du défunt souverain, le proclama empereur et se disposa à lui prêter hommage, selon ces paroles du manifeste : « Nous « conservons la douce espérance qu'au jour où il « plaira au Roi des rois de nous rappeler, suivant la « loi commune des mortels, de notre règne temporaire « dans l'éternité, les hautes administrations de l'em- « pire, auxquelles notre présente et irrévocable vo- « lonté, ainsi que nos présentes dispositions légales, « ne manqueront pas d'être communiquées en temps « opportun et selon nos ordres, *s'empresseront de prêter « leur serment de fidélité à l'empereur héréditaire que « nous venons de désigner,* etc. » Le conseil, disons-nous, agissait suivant son devoir; mais Nicolas ne permit point que les choses allassent plus loin. « Je ne suis point empereur, dit-il, et ne veux point le devenir aux dépens de mon frère aîné. Si, maintenant sa renonciation, le grand-duc Constantin persiste à vouloir faire le sacrifice de ses droits, alors, mais alors seulement, j'exercerai le mien en acceptant la couronne. » Le conseil, ordinairement si timide, ne se tint cependant pas pour battu. Il trouva dans cette occasion solennelle un courage de résistance qui n'est guère de mise en Russie. Il fit toutes les objections que lui suggérait le danger de la patrie, l'imminence d'une crise dont il était impossible de prévoir l'issue. Dans un état autocratique, pouvait-il représenter avec raison, tout

interrègne est une révolution. Le peuple, habitué à ne penser, sentir, vouloir que par le souverain, reste interdit, alarmé, aussitôt que ce souverain vient à lui manquer. En suspens sur son sort, il s'avise de faire ce qu'on lui défend dans les temps ordinaires, à savoir, de se mêler de politique, de s'occuper lui-même de ses intérêts. Au lieu d'obéir, il délibère : or, où peuvent mener ces délibérations? On ne saurait le prévoir, et ce serait une faute que de les tolérer. Il s'agit d'un dogme, et pour le dogme le moindre doute peut devenir mortel. Point de questions de personnes surtout, point de choix même purement mental. Or, s'il y a plus d'un candidat, on se demande naturellement : *Lequel l'emportera?* et de cette question à cette autre : *Lequel vaut le mieux?* il n'y a pas loin. Mais ce serait là le bouleversement de toutes les lois existantes.

Ces arguments, si on les a fait valoir, il était impossible d'en contester la justesse. Néanmoins, le grand-duc resta inébranlable. Il fit remarquer que, n'ayant pas été promulguée sous le règne précédent, la renonciation n'avait pas obtenu force de loi; que Constantin était dès lors empereur, et qu'il pourrait ne pas lui convenir maintenant de donner cette sanction à un acte nul sans elle; qu'il fallait donc attendre sa décision et agir provisoirement comme si le dépôt n'avait point été fait. En conséquence, il insista pour qu'à son exemple le conseil prêtât serment au plus proche héritier, et n'écouta plus aucunes remontrances. Les scrupules de ses interlocuteurs subsistaient cependant : Nicolas leur ferma la bouche; et l'on assure que pour se tirer d'embarras ils lui firent à la fin la réponse suivante : « Vous êtes notre empereur, nous

vous devons une obéissance absolue. Si donc vous nous ordonnez de reconnaître comme notre souverain légitime le grand-duc Constantin, il ne nous reste qu'à nous conformer à ce commandement. »

Étrange raisonnement! triste et humiliant effet de l'obéissance passive, toujours prête à fléchir sous la volonté absolue du monarque, même au mépris d'une loi fondamentale rendue pour limlter sa puissance! L'exemple du conseil de l'empire décida le sénat : sans égard pour le dépôt dont il était, lui aussi, gardien, il reconnut et proclama empereur l'aîné des frères d'Alexandre, et le saint synode n'était pas non plus d'humeur à faire de l'opposition.

Telle étant la conduite des corps les plus considérables de l'empire, faut-il s'étonner de l'indifférence presque stupide avec laquelle on se pressa d'obéir dans les rangs inférieurs? Le serment fut exigé immédiatement au nom de Constantin, quoiqu'à ce moment le public fût à peine instruit de la mort de l'empereur Alexandre; on procéda avec tant de hâte, qu'on se dispensa même d'annoncer cette mort, de faire en tous lieux les communications d'usage. Encore dans la matinée du 9, on réunit les régiments de la garde sur la place du Palais d'Hiver, et des escouades entourant les drapeaux furent introduites dans la chapelle où la cérémonie du serment et de la remise de ces mêmes drapeaux, au nom du nouveau souverain, eut lieu. En sortant de leurs casernes sous la conduite de leurs chefs, plusieurs régiments s'imaginaient que ce serait à leur empereur Alexandre qu'ils jureraient encore une fois fidélité, n'importe par quel motif, dont leurs supérieurs seuls étaient juges. C'était une nouveauté

sans doute, mais ils étaient, eux, accoutumés à obéir. Pourtant on assure qu'il y eut de l'hésitation dans plusieurs bataillons, lorsqu'à la place du nom d'Alexandre on entendit celui de Constantin; dans d'autres, lorsqu'il fut ordonné aux soldats de jurer fidélité à leur nouveau maître : « Et quel est-il, ce maître? » crièrent aussitôt quelques sous-officiers. On nomma le césarévitch, plus connu du soldat, plus aimé que ses frères, malgré son humeur farouche; et alors la troupe, satisfaite, obéit comme d'habitude. « Gloire à Dieu! » se disait-on dans les rangs, en faisant dévotement le signe de la croix.

Il est certain qu'à cette époque, Nicolas n'était pas populaire; dans l'armée, une sévérité minutieuse par rapport à la tenue des soldats, de fréquentes inspections des casernes et des corps de garde, à des heures nocturnes où toute visite était une surprise, lui avaient aliéné bien des esprits. Quelques personnes ont prétendu que cette disposition de l'armée à l'égard du jeune prince n'était pas restée sans influence sur sa détermination; il ignorait, disent-elles, si Constantin ne s'était pas repenti d'avoir fait le sacrifice d'une des premières couronnes de la terre, et il savait qu'en cas de conflit ce ne serait pas à lui qu'on donnerait la préférence; d'un autre côté, son inexpérience, comparée à la maturité de son frère, lui laissait, dans ce cas, peu de chance de succès. D'autres assurent qu'étant informé, ce qui n'est pas douteux, du complot dont Alexandre avait manqué de devenir la première victime, Nicolas n'osa pas soutenir son droit, au risque de trouver, dans ce moment critique, un ennemi de plus à combattre dans la personne de son

propre frère. Ces diverses suppositions sont cependant démenties par le caractère que le prince a depuis déployé, et nous n'avons aucun motif de révoquer en doute l'explication qu'il a donnée lui-même de sa conduite. « Nous n'eûmes, est-il dit dans son manifeste « d'avénement [1], ni le désir ni le droit de considérer « comme irrévocable cette renonciation qui n'avait « point été publiée lorsqu'elle eut lieu, et *qui n'avait « point été convertie en loi.* Nous voulions ainsi mani- « fester notre respect pour *la première loi fondamentale* « de notre patrie, sur l'ordre invariable de la succes- « sion au trône. » Et plus loin : « Nous cherchions « uniquement à garantir de la moindre atteinte la loi « qui règle l'ordre de la succession au trône, à placer « dans tout son jour la loyauté de nos intentions, et à « préserver notre chère patrie, même *d'un moment d'in- « certitude* sur la personne de son légitime souverain. « Cette détermination prise dans la pureté de notre « conscience, devant le Dieu qui lit au fond des « cœurs, fut bénie par S. M. l'impératrice Marie, notre « mère bien-aimée. »

Ce langage magnanime, admirable inauguration d'un règne nouveau, était sincère, nous ne pouvons en douter. Il forme un noble contraste avec celui des membres du conseil de l'empire. En invoquant l'autorité de la loi, il dément d'avance les expressions hyperboliques inspirées par les souvenirs du despotisme oriental à Constantin, dans une lettre à son frère, dont nous reparlerons. « La loi suprême de cet empire, y « est-il dit, loi sacrée que la stabilité de l'ordre de

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, nº 150.

« choses existant y rend un bienfait du ciel, *c'est la* « *volonté du souverain* que nous accorde la Providence. « En exécutant cette volonté, V. M. I. a exécuté celle « du Roi des rois qui inspire si évidemment, dans les « affaires d'une aussi haute importance, les monar- « ques de la terre [1]. » Oui, Nicolas était le souverain légitime et par conséquent choisi par la Providence; mais il l'était, non en vertu de la volonté d'Alexandre, non en vertu d'un testament fait par lui, — le temps n'était plus où les souverains de la Russie avaient la faculté de désigner leur successeur par leur testament, — il l'était en vertu de la loi de succession rendue par l'empereur Paul, loi fondamentale de l'empire, et, selon l'expression de Nicolas, la première de toutes. Si Constantin avait incontestablement le premier droit, il s'en était dessaisi lui-même « pour toujours » en signant son acte de renonciation, et de ce moment le droit de Nicolas se trouvait substitué au sien. Alexandre n'y pouvait rien, à moins de changer encore une fois la loi et de tout remettre en question; la loi subsistant, il ne lui appartenait pas d'intervenir, sinon pour publier la renonciation et proclamer successeur son second frère. Tels étaient les principes, et c'est la gloire de Nicolas d'avoir compris qu'il y en avait, même dans une monarchie absolue où la volonté du souverain fait et défait la loi. Ces principes, il pouvait, à la rigueur, ne pas les respecter, et c'est là ce

[1] La même déférence pour l'arbitraire, la même absence de principes de légalité se remarquent dans la réponse faite par le césarévitch, le 20 décembre, au premier rapport qui lui avait été adressé par le ministre de la justice. Voir Lesur, *Annuaire pour* 1825, App., p. 75.



qui, dans le fait, rend malheureusement illusoire cette sainte idée de « l'autorité de la loi, » souvent invoquée depuis, et dans la sincérité de son cœur, par Nicolas, ainsi que la suite de ce récit le fera voir. Quant à Alexandre, il n'avait évidemment pas voulu défaire la loi de succession, puisqu'il l'invoque, au contraire; elle était donc en vigueur, elle était la source du droit à l'instant de sa mort.

Au point de vue de la politique, la conduite de Nicolas était peut-être une faute; en prolongeant la crise, en nécessitant une régence, elle pouvait ouvrir, comme nous l'avons dit, l'abîme des révolutions sous les marches du trône. Mais s'il en avait tenu une autre, une page rayonnante de grandeur et de majesté, sa plus belle page peut-être, manquerait à l'histoire de Russie; l'humanité n'aurait pas eu l'édifiant spectacle de la plus haute loyauté, pratiquée sur un théâtre où l'empire du droit n'a jamais été solidement établi; de la modération des désirs, là où il y allait de la domination la plus vaste et la plus absolue; d'une exquise délicatesse de sentiments, chez des fils de Paul Ier, il est vrai, frères aussi d'Alexandre, mais auxquels l'opinion prêtait beaucoup de rudesse et tous les défauts des habitudes soldatesques. On verra que si l'initiative des nobles procédés appartient à Nicolas, ceux de Constantin y répondirent dignement : il y eut entre les deux frères un vrai combat de générosité; l'un et l'autre eurent cette abnégation rare de refuser le pouvoir suprême qui leur était spontanément offert, le cadet par respect pour le droit, l'aîné pour rester fidèle à sa parole; et ce dernier poussa l'abnégation jusqu'à se montrer heureux de ce qu'il avait fait, jusqu'à venir

affermir de ses mains, sur la tête de son frère, la couronne qu'il aurait pu porter et devant laquelle on le verra s'incliner profondément, comme un simple sujet, fier de donner l'exemple de la soumission. C'est ce dernier trait, c'est la grandeur d'âme qui porta Constantin à achever son ouvrage, à faire en sorte que rien n'y manquât, qui marque ces événements d'un sceau tout particulier et qui leur vaudra l'admiration de la postérité; car, au fond, la renonciation une fois signée, il était tout simple qu'elle fût maintenue. Agir suivant les lois de l'honneur, c'est remplir son devoir, rien de plus; or, un devoir rempli n'a rien en soi qui nous place en dehors des catégories ordinaires.

Mais cette renonciation elle-même, comment l'expliquer? Comment admettre que l'héritier naturel du trône s'y soit déterminé librement, ou, comme le dit le manifeste d'Alexandre, en *ne suivant que son impulsion spontanée?*

Avant tout, il faut reconnaître que ces mots ne doivent pas être pris dans leur sens littéral, car ils seraient en contradiction avec d'autres passages du même manifeste ou des pièces annexées. Si, dans sa lettre du 26 janvier 1822, le grand-duc Constantin dit de lui avec une humilité outrée : « Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les talents, ni la force nécessaires pour être jamais élevé à la dignité souveraine, » évidemment ce n'est pas là de sa part un motif sincère, et certes ce n'est pas à cela que l'empereur répond en écrivant : « Je n'ai trouvé dans cette lettre rien qui pût me surprendre. Elle m'a donné une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'État, et de votre sollicitude pour son inaltérable repos. » Il serait même

permis de s'étonner qu'il n'ait pas relevé l'extrême modestie des expressions de son frère, qu'il n'ait pas évité avec plus de soin de donner à penser que *l'inaltérable repos* de l'empire pouvait en effet être compromis par cette absence du génie, des talents et des forces nécessaires, dans la personne du grand-duc. Enfin, sur de pareils considérants se serait-il pressé, en *priant le Tout-Puissant de bénir les conséquences d'intentions aussi pures*, de déclarer *inébranlables* les résolutions manifestées? Non, une lecture attentive des documents nous laisse cette impression que la raison d'État exigeait la renonciation de Constantin, qu'elle était regardée comme une nécessité politique; Alexandre et sa mère étaient pleinement d'accord sur ce point. En donnant ainsi, pour nous servir encore des paroles du manifeste, « une nouvelle force à l'acte additionnel (de 1820) sur la succession au trône, acte volontaire et solennellement reconnu de sa part, en autant qu'il pouvait le concerner, » le césarévitch fit un *sacrifice*, libre, il est vrai, car il ne lui était pas imposé de force, mais nécessaire, il faut le croire, « à l'affermissement des statuts héréditaires de la maison impériale et à la tranquillité inébranlable de l'empire de toutes les Russies. » Ces paroles sont formelles, et d'ailleurs confirmées par le langage du grand-duc lui-même. Tout s'était fait d'un commun accord entre les deux frères, sous les auspices d'une mère vénérée, dont l'intervention, sollicitée par l'un des fils, constatée par l'autre comme un fait d'une haute gravité, rappelle ces mœurs patriarcales, si touchantes, où rien n'avait droit à un respect plus profond que l'autorité paternelle.

Maintenant, d'où venait une telle nécessité, et jusqu'à quel point était-elle fondée sur la loi de succession? Sans doute le caractère fantasque de l'héritier naturel du trône y avait la plus grande part : on ne voulait pas exposer la Russie à une répétition du règne de Paul; mais ce fut le mariage morganatique contracté avec la princesse de Lowicz qui fournit le prétexte dont on avait besoin. Depuis près de deux ans, ce mariage était un fait accompli; Constantin « avait volontairement et solennellement reconnu » la disposition de l'acte de 1820 en vertu duquel ses enfants, s'il en avait eu de cette union, étaient exclus du trône. Légalement, c'était tout ce qu'on pouvait exiger de lui; l'État n'avait besoin d'aucune autre garantie. Cependant on est allé plus loin. En consentant au divorce et à un nouveau mariage de Constantin, le saint synode y avait-il attaché des conditions? On ne peut le croire, car en Russie la religion même parle un langage timide en présence du souverain; mais il est certain que cette union présentait des difficultés auxquelles l'empereur devait chercher à parer.

La princesse de Lowicz était restée catholique, et la femme du tsar ne peut professer que la *vraie foi orthodoxe*. Même placée à côté du trône, en supposant qu'elle eût accepté une telle position, l'épouse de Constantin aurait heurté, sous ce rapport, les préjugés du peuple et porté atteinte à une espèce d'article de foi. De plus, ou elle se serait entièrement effacée à la cour, ou, destinée à y paraître, elle n'aurait eu le pas qu'après les grandes-duchesses : cette infériorité n'eût-elle pas blessé l'orgueil de son époux, éveillé les susceptibilités de son affection, et avait-elle chance d'être

longtemps supportée par lui? Et néanmoins, d'un autre côté, quoique secondaire, cette situation l'aurait encore placée, elle Polonaise et sujette, au-dessus de toutes les femmes russes, au-dessus de la plus illustre des princesses issues du sang royal soit de Rurik, soit de Ghédimine. L'orgueil moscovite n'en eût-il pas souffert? Se serait-il abstenu, par égard pour les vertus d'une si noble femme, d'invoquer contre elle les souvenirs de Marine Mniszek et de la domination odieuse des Lièkhs? Il est vrai que la Russie avait eu une fois déjà (1680) une tsarine de la même nation, la première femme de Fœdor Alexéïevitch; mais Agathe Séménovna Grudszecki avait sans doute changé de religion, et, à cette époque, l'épouse du tsar, habituellement choisie parmi les filles nobles du pays, avait peu d'influence sur les affaires. Jeanne Grudzinska était une femme de cœur, d'une haute intelligence, attachée à sa patrie autant qu'à sa religion : il était à craindre qu'elle ne fît concéder à la Pologne de nouveaux avantages, quand déjà on trouvait en Russie que le royaume vassal en avait beaucoup trop : en effet, il était en possession de droits dont ses dominateurs étaient privés. Autre embarras. Inhabile par défaut de naissance à s'asseoir sur le trône de Rurik et de Vladimir Monomaque, la princesse n'était point, par ce motif, exclue du trône des Piasts. Sa noblesse valait celle de tant de reines de sa nation, et n'avait-on pas souvent vu monter sur ce trône électif de simples gentilshommes? Aussi, élevé à cette hauteur, le roi ne cessait pas d'être *primus inter pares*. Sans doute les deux couronnes avaient été déclarées inséparables sur la tête des princes de la maison de Holstein-Romanof;

mais le souverain, sans violer les lois de sa première patrie, pouvait juger convenable d'user de la latitude que lui laissaient celles du royaume vassal pour lui donner une reine, soit par tendresse conjugale, soit en considération de la popularité dont une telle mesure l'y aurait environné.

Selon toute apparence, Alexandre et sa mère firent valoir ces considérations, évidemment fort graves, pour obtenir de Constantin plus encore que ce qui résultait naturellement de l'acte additionnel. Motif vrai ou simple prétexte, elles le déterminèrent à offrir, en échange de la permission de se remarier, le sacrifice du trône. Au reste, peut-être Constantin lui-même était-il peu tenté d'y monter : si, de sa personne, il rappelait à tous son père Paul, sans doute lui aussi n'avait pas oublié quelle catastrophe sanglante mit fin aux jours de ce monarque, à l'image duquel on le disait fait. Il était d'ailleurs dominé par l'amour, et, comme tous les heureux, sans souci de l'avenir. De plus, fort attaché à la Pologne, il la regardait comme une seconde patrie, surtout depuis son dernier mariage. Il se détachait insensiblement de la première, et y renonçait sans peine, pourvu que l'autre lui restât.

Constantin fit donc tout ce qu'on exigeait de lui, et il le fit de bonne grâce. Il y eut d'abord, à la suite de ces délibérations de famille, un arrangement verbal; puis Constantin souscrivit un acte ostensible, et enfin, une fois sa promesse donnée, il y resta fidèle. Voilà tout le secret de sa conduite.

L'arrangement verbal nous est révélé dans le texte même de la demande adressée par lui à l'empereur. « Quant à moi, y est-il dit expressément, j'ajouterai

par cette renonciation une nouvelle garantie et une nouvelle force à l'*engagement* que j'ai spontanément et solennellement contracté *à l'occasion de mon divorce* d'avec ma première épouse. » Ce passage peut servir à l'intelligence d'un autre [1], où le grand-duc écrivait : « Je considère comme une obligation de céder mon droit à la succession, *conformément aux dispositions de l'acte de l'empire sur l'ordre de succession dans la famille impériale.* » Cet acte évidemment ne lui imposait pas l'obligation dont il parle, et le mot *conformément* ne se rapporte qu'à la cession faite au second frère, et qui, en vertu de l'acte, n'eût pas pu être opérée en faveur du troisième. L'obligation avait donc une tout autre source, et cette source était la convention verbale dont nous parlons.

Constantin en subit volontairement les conséquences. Il rédigea et signa librement sa demande qu'il lui fût permis d'abdiquer, acte ostensible nécessaire pour convertir en mesure officielle un simple arrangement de famille. Cette demande porte en elle tous les caractères de la spontanéité; on n'y découvrirait pas la plus légère trace de contrainte. Non-seulement il fonde sa renonciation, avec une modestie que nous avons déjà fait ressortir, sur des motifs que personne n'avait le droit de lui prêter; mais il en indique encore un autre, plus puissant peut-être, quoiqu'il ne fût pas de nature à être allégué ouvertement dans un papier d'État de cette importance; nous voulons parler du bonheur domestique, qui développait le goût de la

[1] Dans la lettre de Constantin à sa mère (voir plus loin). Une singulière confusion règne dans tous les écrits émanés de ce prince.

vie privée dans l'esprit du prince, d'ailleurs incapable de supporter la gêne des cours, ni de surmonter par la patience les embarras toujours renaissants de l'administration civile et politique. « Toutes les circonstances de *ma situation actuelle*, dit-il après avoir fait part à l'empereur de sa renonciation, me portent de plus en plus à cette mesure, qui prouvera à l'Europe et au monde entier la sincérité de mes sentiments. » Ces derniers mots sont difficiles à comprendre, si on ne les explique dans ce sens : « La force de mon amour. » En effet, c'est avant tout à lui, au charme invincible qu'exerçait sur tout son être la princesse de Lowicz, qu'il avait fait le sacrifice de l'une des plus brillantes couronnes du monde; et, loin de regretter plus tard ce sacrifice, on assure qu'il était résolu à en faire un autre, dès qu'il aurait accompli ses quarante ans de *service*, en se retirant alors dans la vie privée et fixant sa demeure à Francfort-sur-le-Mein [1].

Au reste, le champ des conjectures est sans limites, et les intentions intimes ne sont connues que de Dieu, qui, selon une parole biblique, sonde les reins et les cœurs. Revenons-en aux faits, à la conduite pleine de délicatesse de Nicolas, et à l'hommage prêté, à son

[1] Nous n'ajoutons point foi aux autres motifs qu'on a donnés de la renonciation de Constantin; voici cependant un propos qu'on lui a prêté. La reine douairière de Saxe lui ayant demandé, dans une conversation confidentielle, comment il avait pu renoncer à un trône si puissant : « C'est qu'en Russie, aurait-il répondu, il faut avoir le cou fort, et moi j'y suis un peu chatouilleux. » M. de Custine raisonne dans le même sens quand il dit : « Le fait est que Constantin n'a refusé le trône que par faiblesse : il craignait d'être empoisonné; c'est en quoi consistait sa philosophie. » (T. II, p. 42.)

exemple, par tout l'empire au césarévitch, sous le nom de Constantin Ier.

Rien ne manqua à l'inauguration du nouveau règne, rien, sinon un acte de la volonté du nouveau souverain. Tout l'empire lui jura fidélité [1]. Le président du conseil de l'empire et celui du sénat, en même temps ministre de la justice, lui transmirent les procès-verbaux relatifs à sa proclamation et au serment prêté par ces corps; son nom fut placé en tête de tous les documents officiels, jugements, brevets, passe-ports, etc. Quoiqu'il ne se fît rien d'important, l'activité régnait dans les bureaux des ministres, et plus encore, on le pense bien, dans les hôtels des ambassades ou légations. Dans la capitale régnait le calme le plus profond, le silence le plus absolu : on ne faisait aucune communication au public; les journaux restaient muets; on n'y lisait rien au sujet du pays, sinon des expressions de regrets sur la mort d'Alexandre, et des bulletins sur la santé de l'impératrice mère, ébranlée par la secousse que la perte subite d'un fils chéri n'avait pu manquer de produire en elle, ou sur l'état de l'impératrice Élisabeth, dont les forces, par un miracle du ciel, se soutenaient encore après cette dernière épreuve.

Afin de donner une idée nette de la disposition des esprits à Saint-Pétersbourg durant l'interrègne, qu'on nous permette d'intercaler ici quelques pages d'un

[1] L'ukase du sénat porte que les autorités devaient faire prêter serment « à tous les fidèles sujets mâles de l'empereur, quels que soient leur rang et leur état, à l'exception des paysans de la couronne et des domaines seigneuriaux, ainsi que des serfs. » Tous les hommes libres allèrent donc prêter leur serment dans leurs

journal de voyage, écrites par nous sur les lieux mêmes, le 11 décembre, deux jours après la proclamation de Constantin I[er].

« La tristesse est générale ici; partout les accents du regret et de la douleur se font entendre; riches et pauvres pleurent en Alexandre le plus aimable des souverains, et se rappellent avec attendrissement tant de beaux traits de sa vie. Tous les journaux de Saint-Pétersbourg, où les nouvelles de l'intérieur tiennent ordinairement si peu de place, sont pleins d'épanchements douloureux, un peu emphatiques peut-être, mais sincères, sur le triste événement dont chacun est préoccupé. *L'Abeille du Nord* surtout, le plus populaire des journaux russes, en parle avec un touchant intérêt. Plusieurs professeurs, dans des discours éloquents cette fois, ont rendu hommage à la mémoire de ce monarque chéri, et les sanglots à peine contenus de l'auditoire ont prouvé qu'il ne s'agissait plus là de déclamations officielles, mais que la sympathie publique répondait à leurs propres impressions. Aujourd'hui même, dimanche, toutes les églises de cette ville, nationales ou étrangères, ont rappelé des idées de mort et de deuil; elles étaient assiégées comme dans un malheur public. Dans la chaire évangélique, les prédicateurs ne tarissaient point sur les vertus privées et publiques du défunt, et leur émotion évidemment sin-

églises respectives. L'Église est, en Russie, un instrument politique de même qu'un moyen de publicité. Aussi, notons-le ici par anticipation, le manifeste d'avénement de Nicolas et les pièces dont il était accompagné furent-ils lus en public dans toutes les églises.

cère s'est communiquée à toute l'assistance. « Il a plu « au Seigneur, disaient-ils, de nous enlever le meilleur « des hommes, un père chéri, un souverain adoré; la « Russie a perdu son bienfaiteur et son orgueil. » Assistant moi-même au service divin à l'église principale luthérienne de Saint-Pierre, j'ai été témoin de l'affliction universelle, j'ai entendu les sanglots et j'ai vu couler les larmes de toute une communauté; une foule innombrable était pressée dans cette église. — J'en sortis pour faire quelques visites, et je trouvai plusieurs personnes malades depuis deux jours, c'est-à-dire depuis l'arrivée de la fatale nouvelle. La goutte avait fait invasion chez l'une, une autre souffrait de maux de tête affreux, toutes étaient cruellement abattues. Un morne silence régnait dans les rues, d'ailleurs enveloppées d'un épais brouillard : on voyait bien qu'il était question d'une calamité publique, et la nature semblait avoir voulu se mettre à l'unisson de la tristesse générale.

« Mais à côté de cette émotion profonde, de cette douleur sincère, déjà l'ambition et l'intérêt s'agitent. Tous ne pleurent pas la mort d'Alexandre par des motifs désintéressés. Que de services perdus! que d'espérances trompées! que de combinaisons avortées! On attendait avec impatience l'anniversaire du couronnement de l'empereur; le 24 mars prochain, il aurait accompli vingt-cinq ans de règne. On préparait une fête brillante, que devait signaler un avancement général impatiemment attendu, surtout de ceux qui, appartenant à la neuvième ou à la dixième classe du *tchinn*, ne peuvent plus, en vertu de l'ukase du 6 (18) août 1809, recevoir de l'avancement par pure an-

cienneté, mais seulement par la volonté du souverain, ou après avoir subi un examen [1]. Quelle bonne fortune pour tant de médiocrités, incapables de se pousser elles-mêmes, et auxquelles, à défaut de mérite, il faut de ces occasions extraordinaires pour enlever des titres, des décorations, des augmentations de salaire, qui sait? des terres à bail gratuit (*arendes*) ou même données en toute propriété! Et la munificence impériale leur fait défaut! D'autres avaient réellement bien servi le prince et méritaient une récompense depuis longtemps promise; mais leurs droits n'étaient connus que du monarque, et cette connaissance est descendue au tombeau avec lui. Le nouveau souverain n'aura-t-il pas à pourvoir ses amis à lui? Les princes vont au plus pressé et ont la mémoire courte. Qu'importe le passé, quand la situation présente amène des embarras en foule et fait sentir le besoin d'agents dévoués

« Au grand étonnement du public, et malgré sa propre renonciation formelle, Constantin Pavlovitch a été proclamé empereur de toutes les Russies. Cependant on ne connaît pas encore sa volonté. Un courrier a été expédié à Varsovie [2] pour l'informer que le serment de fidélité lui avait été prêté par tous les fonctionnaires et employés, par l'armée, par le peuple même, réuni à cet effet dans les églises où l'on reçoit,

[1] Ce dernier, au reste, est une formalité tout à fait illusoire. On a mille exemples de professeurs d'université vendant aux candidats les cahiers d'après lesquels ils devaient les examiner. Quant à l'avancement général lui-même, il fut différé par la mort d'Alexandre, mais il eut lieu plus tard à l'occasion du couronnement de Nicolas.

[2] C'était peut-être mieux qu'un simple courrier.

sur une copie de la formule du serment, la signature de quiconque sait écrire, tandis que la foule fait acte d'adhésion en levant la main. Néanmoins, on présume trop bien de la loyauté du césarévitch pour ne pas *craindre* qu'il ne s'en tienne à sa résolution prise, et que tout ne soit bientôt à recommencer. On regarde donc l'état présent comme purement provisoire. L'empire a été huit jours sans chef, et le chef qu'il a maintenant, on ne sait s'il est le vrai, celui à qui on appartiendra en définitive. Toutefois les affaires ne restent pas en suspens : une régence est établie, et partout règne une tranquillité parfaite. Peut-être l'attitude de la nation serait-elle moins calme, son rôle moins passif, si le deuil public n'absorbait toutes les pensées. Chose remarquable dans de pareilles conjonctures! pas le moindre désordre ne s'est encore produit, pas la plus légère infraction aux lois n'a obligé les magistrats à sévir [1]; le peuple, comme un troupeau sans volonté, attend qu'on décide de son sort; il ne s'en mêle pas

[1] On nous a communiqué à cet égard des particularités curieuses. De mémoire d'homme on a toujours déposé, aux *sièges* de police de Saint-Pétersbourg, de vingt à trente individus par jour, arrêtés par les *boutotchniks* (sentinelles de police) ou par les patrouilles de nuit, soit comme voleurs, soit comme vagabonds, ou dans un état complet d'ivresse. Dans les trois jours qui suivirent l'arrivée de la nouvelle de la mort d'Alexandre, pas un ne fut déposé; et cependant les *kabaks* ou débits d'eau-de-vie n'étaient restés fermés que le premier de ces trois jours. Or on connaît le malheureux penchant des *mougiks* russes, et en général des hommes du peuple, pour cette boisson. Tandis qu'en moyenne il se consommait alors journellement trois mille *védros* ou seaux d'eau-de-vie dans les kabaks de la capitale, deux cents seaux ont suffi aux demandes pendant chacun de ces trois jours. On nous a assuré que le 26, dès la première annonce de la ré-

lui-même : on dirait que ce n'est pas son affaire à lui. Aussi ne se presse-t-on pas de lui faire aucune communication : n'est-on pas allé jusqu'à lui cacher la maladie de son souverain? Ne dis mot, et obéis au commandement quand il se sera fait entendre! voilà ce que le silence dédaigneux du pouvoir à son égard semble signifier. Le peuple obéit effectivement et reste bouche close, vaquant comme à l'ordinaire à ses occupations. Où sont donc, c'est le cas de le demander, ces carbonari, ces révolutionnaires dont on a fait tant de bruit depuis quatre ans, et dont on se donnait l'air d'avoir si grand'peur ? Que ne se montrent-ils dans ce moment critique? Jamais occasion plus favorable pourra-t-elle se présenter [1] ?

« Constantin est empereur; tout se fait en son nom qui figure sur tous les actes officiels, jugements, brevets, passe-ports, etc.; on a déjà son portrait gravé ou lithographié avec l'inscription : « Constantin Ier, empe-« reur de toutes les Russies [2]. » C'est le conseil de l'empire qui s'est constitué en régence, en attendant l'arrivée du prince. Tout le monde, les grands exceptés, semble désirer que ce dernier accepte; cependant on n'ose s'y fier, on doute plus qu'on n'espère. Incontestablement, de la part du césarévitch, ce serait manquer à l'honneur que de rétracter sa parole; mais

volte, le grand maître de la police fit répandre dans les canaux qui coupent la capitale en tous sens toute l'eau-de-vie des cabarets.

[1] Hélas ! ils ne se sont pas fait faute d'en profiter !

[2] L'auteur en conserve un parmi ses souvenirs de voyage. Il lui a été donné en échange d'un autre, en style populaire, qu'il avait pu acheter à Moscou, encore au temps du couronnement de Nicolas.

aussi quelle tentation! plus d'un sans doute y succomberait. Pourquoi son frère, sa mère et les corps de l'État l'y exposent-ils, quand ils connaissent les arrangements arrêtés entre lui et l'empereur Alexandre, quand, même avant la mort de ce dernier, ces arrangements ne leur étaient pas inconnus? Il est difficile de s'expliquer leur conduite; mais on doit regarder comme répréhensible celle du conseil de l'empire et du sénat dirigeant, gardien naturel des lois. Les pièces renfermées dans l'acte de dernière volonté déposé en quadruple expédition en quatre endroits différents par ordre de l'empereur Alexandre, n'étaient pas légalisées, dit-on, et n'avaient pas été promulguées; mais, en recevant le dépôt, les trois grands corps de l'État n'ont-ils pas contracté l'obligation d'obéir à cette espèce de testament, qui d'ailleurs ne dérogeait en aucune façon à la loi fondamentale? Le conseil de l'empire aurait dû passer par-dessus toutes les difficultés, persister dans sa première déclaration et proclamer empereur le grand-duc Nicolas, même malgré lui, à moins qu'il ne renonçât à son tour, ce qui eût donné ouverture aux droits de son fils, le grand-duc Alexandre Nikolaïévitch, et, après lui, à ceux du grand-duc Michel, le plus jeune des fils de Paul Ier. Que sera-ce si Constantin accepte maintenant la couronne en disant : « Je n'en voulais pas, j'y avais expressément « renoncé et je n'y songeais plus; mais on me pro-« clame à mon insu, on me prête hommage, la nation « me demande : eh bien! sa volonté sera ma loi? » Sans doute, le grand-duc Nicolas, quoiqu'il ne soit peut-être pas, comme le grand-duc Michel, un admirateur absolu de son frère aîné, a cependant trop bonne

idée de ce dernier pour craindre un instant qu'il puisse être induit à manquer à sa parole ; mais connaît-il tous les replis du cœur humain ? D'ailleurs, en tout état de cause, peut-il croire qu'un serment auquel on astreint tout un peuple soit une bagatelle sans conséquence ? Tout au moins n'est-ce pas la pusillanimité qui le fait agir ainsi, car ces princes russes sont courageux et ardents ; mais qui sait cependant s'il n'appréhendait pas les dispositions de l'armée qu'on dit peu favorables à son égard, ou même celles du peuple dont il n'est certainement pas aimé ? Alors il aurait fait ce raisonnement : Si Constantin, fidèle à sa promesse, la confirme librement et publiquement, personne, de ce moment, n'aura plus d'objection à faire ; je serai l'héritier légitime, et ma conduite loyale neutralisera le mauvais vouloir du plus grand nombre. Ou bien s'agirait-il pour lui de rendre hommage au principe de légitimité dont Alexandre, le fondateur et l'âme de la Sainte-Alliance, s'était fait un des plus zélés champions ? Agit-il enfin par pure générosité, par une exquise délicatesse de sentiments, un amour fraternel sans bornes ?... Je m'y perds, et les personnes mêmes qui connaissent le grand-duc ne savent à quelle opinion s'arrêter.

« Quoi qu'il en soit, on se fait ici maintenant à demi-voix, et dans les cercles intimes, mille questions au sujet du nouvel empereur. Quel système va-t-il suivre ? Araktchéïef, avec ses auxiliaires les Magnitzki, les Rounitch, etc., conservera-t-il son influence ? et, au cas contraire, que va-t-il devenir ? Constantin se souviendra-t-il des circonstances auxquelles il a dû son nom, et qui, depuis son enfance, ont fait attacher des

officiers grecs à sa personne? Et que fera-t-on de la princesse de Lowicz? Sera-t-elle impératrice? Mais une Polonaise peut-elle régner en Russie, et une catholique peut-elle être l'épouse du chef temporel de l'Église orthodoxe? Il n'y a encore de réponses à toutes ces questions qu'en ce qui concerne le curateur obscurantiste de l'université de Kasan : M. Magnitzki a déjà été obligé, dit-on, de quitter la capitale et de se retirer au siége de la circonscription académique, où ses fonctions devraient le retenir, mais où rien n'a pu le fixer, car il a une autre tâche à remplir : celle de courir sus au carbonarisme qu'il rêve jour et nuit, et dont il croit reconnaitre partout les indices. Le général Araktchéïef, chef suprême des colonies militaires et *factotum* sous Alexandre, paraît être dans l'indécision : il s'était d'abord placé à l'écart, mais il reparait maintenant. Le comte de Nesselrode parle aussi de se retirer dans ses terres; en effet, il représente la politique de la Sainte-Alliance, et il s'agit de voir si elle doit rester en faveur. Bref, on est dans l'incertitude sur toutes choses.

« Le règne de Constantin, s'il doit s'ouvrir, peut devenir salutaire à la Russie; son caractère même, bouillant, colère, absolu, peut produire des effets heureux. On conçoit qu'il est impossible que le regard d'un homme embrasse toutes les parties de ce vaste empire; l'administration intérieure et la justice, souvent en de mauvaises mains, ne sont pas assez surveillées; les agents supérieurs, n'ayant guère de contrôle à craindre, font ce que bon leur semble et agissent à leur propre tête; en véritables satrapes, ils tyrannisent leurs subordonnés, vendent la justice et la dé-

nient à ceux qui sont hors d'état de l'acheter. Sous le défunt empereur, ils couraient peu de risques d'être découverts, et, s'ils l'étaient, la douceur du monaque, leurs relations de famille, les moyens de corruption qu'ils possédaient, et auxquels même les membres des grands corps de l'État sont accessibles, dit-on, les hautes protections qu'ils se conciliaient ainsi ou de toute autre manière, étaient autant de boucliers dont ils espéraient se couvrir pour échapper à la punition encourue. Il n'en serait plus de même sous un monarque sévère et dur, en même temps que juste; celui-ci ne serait peut-être pas plus attentif à tous les détails de l'administration, qu'il n'est pas donné au maître de toute une moitié de l'Europe de connaître par lui-même, mais dont les souverains de nos pays d'Occident peuvent se rapporter à l'intégrité de leurs principaux délégués; cependant il surprendrait quelquefois les méchants ou les tiendrait en respect par la terreur qu'inspirerait son nom; il mettrait le doigt sur bien des plaies honteuses et rejetterait sans ménagement les membres gangrenés; il ferait une guerre acharnée aux abus et serait implacable pour les concussionnaires et les prévaricateurs. Quand même l'administration en général resterait négligée, il y aurait au moins un frein aux malversations, aux violences, aux dénis de justice, aux iniquités de toute espèce dont cet empire fournit incessamment des exemples.

« En résumé, après un long espace de temps où rien n'a été fait, on verrait peut-être remonter les rouages du mécanisme politique; la routine serait troublée dans son tranquille état de possession; une impulsion nouvelle, vigoureuse, viendrait porter la vie

là où une longue stagnation présentait l'image de la mort.

« Peut-être n'en serait-il pas de même si Nicolas était monté sur le trône. Jeune encore et sans beaucoup d'expérience, il n'oserait peut-être pas entrer dans la carrière des réformes et des innovations; il se contenterait de marcher sur les traces de son frère et prédécesseur, qu'il s'est habitué à regarder comme un modèle de toute perfection. Ce frère, il ne jure que par lui; il ne connaît d'autre système que le sien; il a appris à aimer ce qu'il aimait, à estimer ce qu'il distinguait, à repousser tout ce qui n'avait pas son approbation. On ne lui connaît pas de grands moyens; on assure que ses études, privées de direction morale, n'ont rien eu de bien sérieux, quoique ayant eu pour témoin sa mère, femme d'un grand sens et d'une volonté ferme; et telles étaient, dit-on, à Gatchina, les dispositions de Nicolas et de Michel, son frère et condisciple, qu'il fallut bien des fois toute l'autorité que cette princesse exerce sur ses enfants, pour que celle des maîtres ne fût pas trop longtemps méconnue [1]. »

[1] On n'est pas plus mauvais prophète que l'auteur ne l'a été dans cette partie de son journal; l'horoscope qu'il a tiré du grand-duc Nicolas a été complétement démenti par l'événement : aussi l'aurait-il enseveli dans un profond oubli, s'il n'avait consulté que son amour-propre. De plus, pour un écrivain qu'on a accusé d'être « *in petto* historiographe de Russie, » c'est sans doute agir maladroitement que de rappeler un semblable jugement. Mais, en le relisant, il nous a semblé que ce témoignage, tout à fait contemporain, d'un jeune voyageur, candide et impartial, pouvait avoir quelque intérêt aux yeux de l'historien futur, et ce seul motif nous a déterminé à lui accorder ici une place. C'est bien réellement, nous l'affirmons, l'extrait d'un journal écrit

En reprenant le fil de notre récit, nous nous transporterons à Varsovie, ville fastueuse, jadis animée des mouvements convulsifs d'une liberté mal comprise, mais assez tranquille au moment dont nous parlons, comprimée, abattue, et cachant sous les voiles les plus épais quelques sourdes menées qui l'agitaient encore. Car, au fait, sa population, naturellement plus nombreuse qu'aujourd'hui, n'était pas pour la Russie beaucoup plus affectionnée, quoique Constantin imaginât tous les jours quelque embellissement, quoiqu'on fît tout pour animer le commerce, pour doter l'université des plus riches collections et pour relever la valeur déchue des propriétés; enfin, quoique l'empereur Alexandre, lors de sa récente visite, se fût montré gracieux et eût pris congé de la diète, le 13 juin, par ces paroles bienveillantes : « Je vous quitte à regret, mais satisfait de vous avoir vus travailler au vrai bien de la nation. » Tout en rongeant son frein, cette popu-

à Saint-Pétersbourg et à Moscou, au fur et à mesure des événements, que nous mettons sous les yeux du lecteur; extrait un peu arrangé quant à la forme, et surtout abrégé, mais non certes fabriqué après coup. En quittant la Russie, après un séjour de quatre ans, nous avons eu la précaution de nous faire passer ces papiers assez volumineux, par une voie diplomatique; non que nous eussions, pour notre personne, les craintes auxquelles M. de Custine a été si longtemps en proie, mais pour être sûr de ne rien laisser entre les mains de MM. les visiteurs de la frontière. Ces papiers sont la base de notre travail. Toutefois, en commençant ce livre, nous n'avions nullement l'idée de les utiliser autrement que comme renseignements, après les avoir laissés vingt ans en portefeuille; mais, dans l'intérêt même de notre narration, nous avons ensuite cru devoir faire une exception en faveur de quelques extraits. Le lecteur jugera s'ils n'auraient pas plutôt mérité de partager le sort de tout le reste.

lation en général était calme; la satisfaction de ses intérêts matériels lui avait donné le change sur l'absence de toutes garanties contre les empiétements du pouvoir, et, à en juger d'après les apparences extérieures, on aurait cru les susceptibilités toujours respectables de la dignité nationale assoupies chez ce peuple tombé sous le joug de ses anciens rivaux. Grâce à Constantin, maître d'exercices passionné, on avait une armée nationale admirable : si pour le grand-duc, qui en réunissait tous les jours des détachements auxquels il n'épargnait aucune espèce de fatigue, elle était un agréable passe-temps, d'un autre côté elle flattait le sentiment patriotique des Polonais et leur offrait une sorte de consolation dans leur malheur.

A l'époque dont nous parlons, le césarévitch, à peine de retour d'un voyage à Dresde, avait reçu la visite du grand-duc Michel, son plus jeune frère et son admirateur décidé. Naturellement, il fit fête à son hôte; il ne se borna pas aux revues où paradait cette armée polonaise, sa création et dont il était si fier; des réjouissances de toute espèce se succédèrent, et l'on était tout au plaisir, dans l'intérieur du Belvédère, habituellement silencieux, lorsque arrivèrent de Taganrog des nouvelles inquiétantes au sujet de la santé de l'empereur. Les princes passèrent quelques jours dans l'anxiété, mais la fatale issue de sa maladie fut connue d'eux dès le 7 décembre au soir, c'est-à-dire environ trente-six heures plus tôt qu'à Saint-Pétersbourg [1].

[1] La nouvelle arriva même plus tôt à Berlin qu'à Saint-Pétersbourg.

Un courrier arrivé directement à Varsovie avait apporté les dépêches du baron de Diebitsch et du prince Volkonski. Frappés dans leurs plus chères affections, les deux frères eurent au moins la consolation d'en épancher l'expression sincère dans le sein l'un de l'autre; personne ne fut admis en leur présence, et Constantin, malgré la régularité de ses habitudes, resta près de deux jours renfermé dans ses appartements.

Cependant le 8 décembre (26 novembre), d'accord avec lui-même, il écrivit à sa mère, l'impératrice Marie. Dans sa lettre, après avoir parlé de leur perte commune comme il convient à un frère et à un chrétien, il rappelle l'acte de renonciation autrefois souscrit par lui, ainsi que l'acceptation de cet acte par l'empereur, lequel lui avait adressé à ce sujet un rescrit qui devait rester déposé entre les mains du prince « sous le sceau du secret jusqu'au décès de S. M. », et dont il joint à sa lettre « une copie vidimée. » — « Habitué dès mon enfance, disait-il dans sa missive [1], « à accomplir religieusement la volonté tant de feu « mon père que du défunt empereur, ainsi que celle « de V. M. I., *et me renfermant maintenant encore dans* « *les bornes de ce principe,* je considère comme une « obligation de céder mon droit à la succession, con- « formément aux dispositions de l'acte de l'empire sur « l'ordre de succession dans la famille impériale, à S. A. I. « le grand-duc Nicolas et à ses héritiers. » De ce passage, déjà partiellement cité plus haut, il résulte, selon nous, avec évidence, que c'est par déférence pour des

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg,* 1825, nº 150.

volontés supérieures que le césarévitch agit dans cette affaire, à son origine ; mais l'ayant fait alors de son plein gré, sans contrainte, il s'en tient aujourd'hui à la résolution prise. Aussi ajoute-t-il vers la fin de la même lettre : « Après avoir ainsi exprimé *mes senti-« ments aussi vrais qu'inébranlables*, je me mets aux « pieds de V. M. I., en la priant très-humblement « d'honorer d'un bienveillant accueil la présente lettre, « et de m'accorder la grâce d'en faire notifier le con-« tenu à qui il appartient, pour être mis à exécution, « ce qui réalisera dans toute sa force et toute son « étendue la *volonté* de S. M. l'empereur, mon défunt « souverain et bienfaiteur, ainsi que l'*assentiment* « de V. M. I. »

A la même date, Constantin fit à Nicolas des communications semblables, s'en référant pour les détails à ce qu'il venait de mander à son auguste mère, qu'il avait priée, disait-il, « de faire connaître à qui il « appartient, *son inébranlable volonté à cet égard*, afin « qu'elle soit dûment mise à exécution. » La lettre continue ainsi : « Après cette déclaration, je regarde « comme un devoir sacré de prier très-humblement « V. M. I. qu'elle daigne accepter de moi tout le pre-« mier mon *serment de sujétion et de fidélité*, et me « permettre de lui exposer que n'élevant mes vœux « vers aucune nouvelle dignité, ni aucun titre nou-« veau, je désire conserver seulement celui de césaré-« vitch, dont j'ai été honoré pour mes services par « feu notre père. — Mon unique bonheur sera toujours « que V. M. I. daigne agréer les sentiments de ma plus « profonde vénération et de mon dévouement sans « bornes, sentiments dont j'offre comme gages plus

« de trente années d'un service fidèle et du zèle le « plus pur qui m'a animé envers LL. MM. les empe- « reurs, mon père et mon frère, de glorieuse mémoire. « C'est avec ces mêmes sentiments que je ne cesserai, « *jusqu'à la fin de mes jours,* de servir V. M. I. et ses « descendants *dans mes fonctions et ma place ac-* « *tuelles.* »

Chargé de ces importantes dépêches, le grand-duc Michel quitta aussitôt Varsovie, pour voler dans les bras de leur mère : le 13, il arriva à Pétersbourg. Une distance de trois cent douze lieues sépare les deux villes. Rien n'était plus clair, plus décisif que les documents dont le prince était porteur ; et cependant, après tout ce qui avait été fait dans l'intervalle, ils jetèrent la famille impériale dans une nouvelle perplexité. Heureusement l'esprit ferme et lucide de Nicolas lui dicta bientôt la conduite qu'il devait tenir dans cette complication d'embarras. Il ne changea rien à sa détermination. « Quelque décisifs que fussent ces « actes, est-il dit dans le manifeste d'avénement, et « quoiqu'ils prouvassent jusqu'à l'évidence que la ré- « solution de S. A. I. était constante et irrévocable, « nos sentiments et *l'état même de l'affaire* nous ont « porté à différer la publication desdits actes jusqu'à « ce que S. A. I. eût manifesté *ses volontés* relative- « ment au serment que nous lui avions prêté ainsi « que tout l'empire. »

En même temps, Nicolas pria son frère Michel, après quelques courts instants de repos, de retourner à Varsovie pour expliquer au césarévitch la conduite qu'on avait tenue jusqu'alors. Provisoirement, aucune publication ne fut faite à Pétersbourg. Le prince re-

partit en effet, mais il n'alla pas jusqu'au terme du voyage : ayant rencontré à Dorpat, en Livonie, l'homme de confiance porteur de la réponse faite par Constantin aux premières notifications, et ayant appris de sa bouche que les résolutions du césarévitch étaient invariables, il revint sur ses pas et arriva encore assez tôt pour prendre part aux graves événements dont la capitale était devenue le théâtre.

Après le départ de son plus jeune frère, Constantin paraît s'être retranché dans un silence profond et avoir attendu les ordres de Pétersbourg, n'osant pas prendre l'initiative de la proclamation d'un nouveau règne. Ainsi, quoique le mot d'ordre se donnât à Varsovie, tout y resta pareillement en suspens. On ne connaît pas la teneur de la lettre de Nicolas arrivée au Belvédère vers le 14 décembre, ni la réponse que le césarévitch y fit; il reçut également le 14 la communication du conseil de l'empire et celle du sénat. Sans accepter la qualification de Majesté impériale que lui donnait l'envoyé, il rompit le cachet du premier paquet, lut la lettre du président prince Lapoukhine, et y répondit, le 15, de manière à couper court à toute autre manifestation en sa faveur. Quant au second paquet, y voyant aussi cette adresse : « A Sa Majesté l'empereur, » il ne voulut pas même l'ouvrir, disant que ce n'était pas à lui qu'il était destiné; il le renvoya non décacheté, et adressa une réprimande au prince Labanof-Rostofski. « Comme il appert des documents ouverts..., lui écri- « vit-il [1], que par la haute volonté de feu S. M. l'empe- « reur, le grand-duc Nicolas a été désigné comme

[1] Voir Lesur, *Annuaire pour* 1825, Appendice, p. 75.

« successeur au trône, le sénat dirigeant, comme con-
« servateur de la volonté de feu S. M..., *aurait dû* et
« devra la mettre à exécution. » Que pouvait-il faire de plus? Aller lui-même à Saint-Pétersbourg, dira-t-on peut-être? Mais, en prenant ce parti, était-il sûr de ne pas augmenter les difficultés? N'y avait-il aucun danger à se montrer aux habitants de la capitale dans un semblable moment? N'y en avait-il aucun d'abandonner Varsovie? D'ailleurs rien ne présageait d'une manière certaine l'explosion immédiate d'une révolte à Saint-Pétersbourg.

L'interrègne, chose inouïe, durait depuis trois semaines. Mais le 24 décembre, Nicolas avait appris tout ce qu'il avait désiré savoir avant d'accepter le sceptre pour lui-même; alors toute hésitation cessa en lui : la volonté de la Providence s'était manifestée, toute idée de danger fit place à l'idée du devoir. L'héritier d'Alexandre s'assit sur le trône de ses pères, et notifia son avénement à Constantin, de même qu'il se disposa à le notifier aux peuples de sa domination [1].

[1] On assure qu'il fallut rappeler le courrier dépêché à Berlin pour notifier l'avénement de Nicolas à son beau-père, le roi de Prusse, et auquel on avait, par mégarde, délivré un passe-port au nom de l'empereur Constantin.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Avénement de Nicolas Ier. — Révolte militaire à Saint-Pétersbourg.

L'empereur Nicolas date son règne du 1er décembre 1825, jour de la mort de son frère Alexandre; toutefois, ce règne ne commença en réalité que le 24, où fut signé, mais non pas encore publié, le manifeste d'avénement. Cette pièce remarquable, dont nous avons déjà donné plusieurs extraits, était rédigée, dans l'original russe, avec un rare talent. On l'a attribuée au conseiller privé Spéranski [1], et l'on a assuré qu'en outre elle fut retouchée par le célèbre historien Karamzine;

[1] Nous consacrerons à ce personnage, d'une haute distinction, une notice dans les Notes et Éclaircissements du volume suivant.

l'empereur lui-même aurait pris une grande part à sa rédaction.

Après avoir rendu compte de la situation où l'on se trouvait, déploré en termes touchants la mort d'Alexandre, et discuté brièvement les actes en vertu desquels la succession lui appartenait, Nicolas continuait ainsi :

« En conséquence de tous ces actes et d'après la loi « fondamentale de l'empire sur l'ordre de succession, « le cœur plein de respect pour les décrets impéné- « trables de la Providence qui nous conduit, nous « montons sur le trône de nos ancêtres, sur le trône « de l'empire de toutes les Russies, et sur ceux du « royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande, « qui en sont inséparables, et ordonnons :

« 1° Que le serment de fidélité soit prêté à nous et « à notre héritier, S. A. I. le grand-duc Alexandre [1], « notre fils bien-aimé;

« 2° Que l'époque de notre avénement au trône soit « datée du 19 novembre (1er décembre) 1825.

« Enfin, nous invitons tous nos fidèles sujets à éle- « ver avec nous leurs ferventes prières vers le Tout- « Puissant, pour qu'il nous accorde la force de sup- « porter le fardeau que sa sainte Providence nous a « imposé; qu'il nous soutienne dans nos fermes inten- « tions de ne vivre que pour notre chère patrie, et de

[1] Né le 29 avril 1818, l'aîné de tous les enfants de Nicolas, et alors encore fils unique, car le grand-duc Constantin, ce jeune amiral qu'on a vu naguère au port de Toulon, naquit seulement le 21 septembre 1827. C'est seulement en 1831 qu'Alexandre Nikolaïévitch reçut, de son père, le titre de césarévitch, que son oncle Constantin Pavlovitch avait porté jusqu'à sa mort.

« marcher sur les traces du monarque que nous pleu-
« rons. Puisse notre règne n'être qu'une continuation
« du sien, et puissions-nous accomplir tous les vœux
« que formait pour le bonheur de la Russie celui dont
« la mémoire sacrée nourrira en nous le désir et l'es-
« poir de mériter les bénédictions du ciel et l'amour
« de nos peuples. »

Langage noble et pieux, dont nul n'a le droit de révoquer en doute la sincérité; langage modeste en même temps, car l'empereur Nicolas, comme il l'a certainement reconnu depuis, pouvait mieux faire que de suivre les traces de son prédécesseur en tout ce qui concerne le gouvernement intérieur de ses États. Mais toute la famille d'Alexandre était animée pour lui d'un respect presque religieux; elle lui avait voué une admiration sincère. Peut-être aussi, en tenant ce langage, son héritier ne pensait-il qu'à la première période du précédent règne, période dont la seconde n'a pas tenu les promesses. Puisse-t-il n'en pas arriver de même du sien dont vingt ans sont déjà derrière nous! La carrière de Nicolas a déjà dépassé un demi-siècle : puisse-t-il, dans les années qui lui seront encore départies, ne pas démentir, comme Alexandre, les pronostics tirés des actes, des paroles qui ont signalé son avénement, et ne pas donner gain de cause à ses détracteurs, en ralentissant sa vigilance, en se laissant vaincre par les difficultés, en permettant que l'opposition use son courage! De ce courage dépend tout l'avenir de la Russie, et des espérances infinies s'y attachent, quoi qu'en disent les hommes de parti qui ne voient en Nicolas que l'oppresseur de la Pologne. Plus

peut-être que son héritier présomptif, dont le caractère aimable n'est pas, dit-on, assez fortement trempé [1], il est capable de remplir la mission dévolue aux autocrates moscovites de notre temps, et de lutter contre ces vieux usages, ces vieilles résistances, qui, appuyés sur une bureaucratie routinière et sans moralité, empêchent toute amélioration, et laissent le pays au bord d'un abîme.

La Providence semble avoir eu et avoir encore de grandes vues sur Nicolas, car il a dû apprendre l'art difficile de régner, à la plus rude mais à la plus salutaire des écoles, celle du malheur. Aucune espèce d'épreuves ne lui fut épargnée. Les clameurs de la révolte et le sifflement lugubre de la mitraille saluèrent son avénement; et s'il étouffa la guerre civile dès sa naissance, d'abord en 1825, puis encore en 1832 au sein des colonies militaires, il ne put empêcher que la guerre étrangère n'éclatât bientôt sur plusieurs points des frontières avec des chances incertaines; il fut témoin de la chute d'un de ses alliés politiques, après avoir acquis la preuve du mauvais vouloir d'un autre, dont le cabinet de Saint-Pétersbourg avait jusqu'alors docilement suivi les instigations; l'incendie couvrit de ruines plusieurs de ses villes les plus florissantes, Abo, Toula, Kasan, et finit par dévorer sa propre demeure,

[1] On assure que le grand-duc Alexandre Nikolaïévitch dit un jour d'un air mélancolique et soucieux : « C'est une grande tâche que de gouverner un peuple. » Son frère Constantin l'entendit et se hâta, dit-on, de lui faire cette réponse :« S'il n'y a que cela qui vous tourmente, dites un mot, mon frère, et je vous déchargerai de cette tâche-là. » Même aujourd'hui, ce grand-duc n'a pas vingt ans!

ce Palais d'Hiver qu'il rebâtit miraculeusement en un an; la Pologne s'insurgea, et, même après avoir été réduite à grand'peine, resta pour lui un cruel embarras dont il résolut de finir personnellement, sans le léguer à son successeur; le choléra-morbus exerça d'horribles ravages dans tout l'empire; des disettes répétées en affamèrent les provinces méridionales; des écrivains, même indigènes, et dont l'un éleva le pamphlet à la hauteur d'un oracle de Thémis, s'attaquèrent à l'honneur du souverain, en mettant aussi à nu toutes les plaies secrètes de son empire; enfin, le père de famille lui-même, d'ailleurs si heureux et sans doute toujours digne de l'être, ne resta pas plus à l'abri des traits acérés de l'esprit de dénigrement que des atteintes plus directes du sort, frappant à coups redoublés sur des têtes chéries [1].

Le temps n'est pas encore venu de dire jusqu'à quel point Nicolas, éclairé par de tels avertissements, a compris la gravité de sa tâche. C'est une charge d'âmes redoutable que la mission de présider aux destinées d'un empire incommensurable, théâtre futur d'une nouvelle phase de développement de notre espèce, et où, dès aujourd'hui, soixante millions d'hommes invoquent les bienfaits de la civilisation. Le frère d'Alexan-

[1] Nous pourrions ajouter que tout récemment encore (décembre 1846), lorsqu'il venait à peine de recevoir la nouvelle du décès, à Vienne, de la jeune grande-duchesse Marie Mikhaïlovna, Nicolas a manqué de trouver lui-même la mort dans le Niémen, près de Kovno, sous la glace, non suffisamment affermie, qui couvrait le lit de ce fleuve. Les roues avaient déjà brisé la glace; la voiture commençait à s'enfoncer, lorsque le monarque, du haut du siége du cocher où il s'était réfugié, parvint, par un grand effort, à sauter sur le rivage.

dre l'a compris, on n'en saurait douter; aussitôt arrivé au trône, il s'est mis à l'œuvre, et s'est engagé avec un rare courage dans cette carrière semée d'écueils. S'il ne s'en laisse pas détourner, s'il redouble d'ardeur, s'il jette hardiment les bases de l'édifice à élever, et qui portera cette inscription : *Des institutions et des mœurs*, son nom restera environné des bénédictions du peuple moscovite, qui, bien loin de lui imputer à crime la cruelle dénationalisation de la Pologne, l'y a poussé au contraire par ce cri farouche : « Haine pour haine! sang pour sang! mort à notre ennemi séculaire et irréconciliable! » Bien plus, la postérité tout entière, plus équitable que les contemporains, parce qu'elle voit les choses de plus loin et de plus haut, parce qu'à côté d'un mal elle en trouve souvent la compensation, dédommagera peut-être Nicolas du décri où l'ont fait tomber dans toute une moitié de l'Europe les pénibles embarras d'une situation dont il a moins été l'auteur que la victime; elle fera sa part à la nécessité, et à cette Némésis providentielle qui venge le crime des pères, non-seulement sur leurs enfants, mais souvent encore sur les générations éloignées.

La journée du 24 décembre, où fut signé au Palais d'Hiver, désormais la résidence du jeune couple élevé au trône [1], le manifeste d'avénement, fut passée en méditations et en conférences. On recueillit les avis de

[1] Jusqu'alors Nicolas, avec sa famille, avait habité son petit palais d'Anitchkof, dans la perspective de Nevski, et y avait vécu fort retiré. Ce fut là leur temps de bonheur. Quand il fallut aller habiter le Palais d'Hiver, lors de l'avénement de Nicolas au trône, on assure qu'il dit à son épouse, en l'embrassant : « Ma chère, nos beaux jours sont passés ! » Toutefois ce joli palais resta le

divers personnages successivement appelés ou réunis en conseil. La situation était critique, on le savait bien, car, en attendant l'arrivée du chef de l'état-major général, les lettres de Taganrog avaient fait connaître au gouvernement toutes les fâcheuses révélations qui avaient accablé le monarque mourant et répandu la consternation autour de lui. On attendait avec inquiétude des nouvelles de Kief, où le général Diebitsch, de sa propre autorité, avait envoyé l'aide de camp général Tchernychef, avec la mission délicate de faire arrêter le colonel Pestel, âme du complot qui se tramait dans l'armée, ainsi que plusieurs autres des principaux conjurés. A cette occasion, une insurrection pouvait éclater dans la Petite-Russie, généralement peu sûre, et où le volcan grondait sous terre. Dans la capitale même, on ne se croyait pas si près du danger; mais néanmoins il y avait à prendre encore à la hâte mille mesures de précaution, telles qu'un changement de règne, dans les circonstances données, les commandait; il y avait à remplir des devoirs pénibles de toute nature.

Rien ne transpira ce jour-là, aucune communication ne fut faite au public, s'il est permis d'appliquer ce mot à un état social où tout est secret, où personne n'a l'air de regarder comme siennes les affaires de tous, où la plénitude de la soumission individuelle semble exclure l'idée et le sentiment de la communauté. Tous attendaient avec anxiété que le nouveau maître parût, sans se douter encore de cette seconde phase de l'in-

sanctuaire de la famille, le théâtre des joies intimes, une retraite chérie pour jouir de quelques moments de repos et de recueillement.

terrègne, conséquence d'hésitations bien naturelles, il est vrai, mais possibles seulement sous un régime où, à la faveur des distances, toute nouvelle importune peut immédiatement être étouffée. Enfin, dans la soirée du lendemain, 25 décembre, le conseil de l'empire fut convoqué, et il prêta alors à l'empereur Nicolas Ier Pavlovitch le serment de fidélité refusé par le prince quinze jours auparavant. La séance, à laquelle furent admises plusieurs personnes de distinction étrangères au conseil, dura jusqu'à deux heures de la nuit; à sept heures, les deux autres grands corps de l'État, le sénat et le saint synode, remplirent les mêmes formalités; et quand le jour parut, Pétersbourg apprit à quelles mains le sort de l'empire était définitivement commis.

C'était le 26 décembre, désormais un jour de deuil dans les annales russes. Encore la veille, au moment où le conseil de l'empire se réunissait, l'empereur avait reçu une révélation sur ce qui se préparait au sein même de sa capitale. Une lettre du sous-lieutenant Rostoftsof lui avait appris qu'un complot était près d'éclater et que la garde était vivement travaillée depuis deux jours [1]. En conséquence, on n'osa pas réunir

[1] Les conjurés avaient connaissance de cette révélation; ils en concluaient ceci : « Les fourreaux sont brisés, nous ne saurions plus cacher nos sabres. » (Voir le *Rapport de la commission d'enquête*, p. 103.) Jacques Rostoftsof, déjà colonel en 1835, puis général, fut nommé, le 19 avril de cette même année, chef adjoint de l'état-major de la direction supérieure du corps des pages, des corps de cadets de l'armée et du régiment noble. Krylof, dans sa vieillesse, se lia d'amitié avec lui, et le général Rostoftsof devint l'exécuteur testamentaire du célèbre fabuliste russe, mort en novembre 1844.

ce corps le 26, mais on décida que la prestation du serment aurait lieu le matin même dans la caserne de chaque régiment. On n'attendit pas qu'on eût eu le temps de répandre le manifeste; circonstance fâcheuse, car cette surprise faite à tant d'hommes bien intentionnés, mais ignorants, cette brusquerie avec laquelle on annulait un serment pour en exiger un autre, éveilla beaucoup de soupçons et parut un piége tendu à la crédulité. Une idée plus heureuse fut celle de changer encore dans la nuit la garde du Palais d'Hiver. On fit venir à la place des grenadiers du corps, contre lesquels on avait de graves motifs de suspicion, un détachement du régiment de Finlande, assez nombreux pour doubler tous les postes; puis, dans la journée, on y joignit encore le bataillon des sapeurs de la garde.

Le palais ressemblait à une citadelle; sans cette précaution, des malheurs incalculables seraient arrivés. Le danger était plus grand qu'on ne l'imaginait. Les conjurés, il est vrai, n'étaient pas préparés à agir dans la capitale de l'empire, ni dès cet instant; mais la vacance du trône et les hésitations qui la prolongeaient outre mesure leur parurent une occasion trop favorable pour ne pas la saisir immédiatement. Ils ne comptaient pas dans leurs rangs beaucoup d'hommes à grande fortune, car les Russes sont bons calculateurs, et les grands propriétaires s'étaient bien gardés d'entrer dans un complot longuement préparé, trèschanceux, et d'ailleurs menaçant pour la propriété même. Néanmoins les affidés étaient nombreux, et ils tenaient en partie à des familles puissantes; le concours d'officiers généraux, parmi lesquels on en cite des plus notables, leur était promis; eux-mêmes, co-

lonels, majors, officiers de tous grades, étaient répandus dans la plupart des régiments de la garde impériale, surtout dans les équipages de la marine qui en dépend, dans les grenadiers du corps, dans le régiment de Moscou et dans celui d'Izmaïlof, dont le grand-duc Nicolas avait été, et dont l'empereur était encore le chef nominal. L'incendie une fois allumé, nul ne pouvait prévoir jusqu'où s'étendraient ses ravages.

Il nous faudra remonter à l'origine du complot, faire connaître les sociétés secrètes où il avait son point d'appui, ainsi que la principale division de ces dernières en *Société du Nord* et *Société du Midi*, et, s'il est possible, en expliquer le but dans un pays où l'obéissance passive aux ordres du tsar est pour ainsi dire un article de foi; enfin, pénétrer les projets contradictoires de tant d'hommes égarés, les uns fidèles à cette imitation servile de l'étranger qui tient lieu aux Russes de conceptions propres et originales, les autres dévorés d'ambition, et se faisant de leur libéralisme emprunté un manteau qui couvrait le relâchement des mœurs, la frivolité de l'esprit, et le travail intérieur des passions désordonnées. Pour le moment, suivons la marche des événements et faisons assister le lecteur, comme nous avons assisté nous-même, à la levée de boucliers à laquelle la Société du Nord se laissa entraîner, le 26 décembre, à Saint-Pétersbourg. Toutefois, auparavant, il importe de faire connaissance avec les trois principaux agents de cette société, Conrad Ryléïef, Serge prince Troubetzkoï et Eugène prince Obolenski.

De ces trois tribuns, Obolenski était le plus fou-

gueux, Ryléïef le plus ferme et le plus prudent, Troubetzkoï le plus important par ses relations.

En effet, ce dernier appartenait à cette famille ancienne et nombreuse dont un des membres, après avoir concouru à délivrer sa patrie du joug des Polonais, a pu jadis élever ses vœux jusqu'à la hauteur de la couronne des tsars [1]. Un de ses cousins était aide de camp général de l'empereur [2]. Lui-même, longtemps nécessiteux, avait amélioré son état de fortune en épousant une des filles du comte Laval [3], et, par ce riche mariage, il était devenu beau-frère du comte de Lebzeltern, alors ministre plénipotentiaire d'Autriche à la cour de Russie, et neveu de la princesse Bélocelski-

[1] Nous parlons de lui dans notre travail sur la maison des Romanof. Voir la note 2 aux Notes et Éclaircissements du premier volume.

[2] Ce prince Troubetzkoï (Vassili Serghéïévitch) fut envoyé à Berlin pour notifier au roi de Prusse la mort d'Alexandre et l'avénement de Nicolas. Il est aujourd'hui général de la cavalerie, sénateur, etc. L'armée russe compte dans son sein d'autres membres de cette famille issue du sang de Ghédimine, grand-prince de Lithuanie; nous ne citerons plus que le gendre du prince de Wittgenstein, qui était capitaine d'état-major lorsqu'il fut chargé, en 1826, de porter le bâton de feld-maréchal au sauveur de Saint-Pétersbourg dans la guerre de 1812.

[3] C'était un émigré français arrivé en Russie à la suite du prince de Condé, mais qui n'avait rien de commun avec les Montmorency. Le titre de comte lui fut accordé par Louis XVIII, en récompense de services qu'il avait rendus à ce prince pendant son séjour à Mittau. Le comte Laval, marié à une princesse Bélocelski-Bélozerski, occupait une position assez élevée dans le département des affaires étrangères, et avait, en outre, la mission d'extraire, pour l'empereur, des journaux français ce qu'ils contenaient de plus remarquable. Il est mort en 1846, et avait le rang de conseiller privé.

Bélozerski, qui fut depuis dame d'honneur. Par sa sœur Élisabeth, il était beau-frère du comte Serge Potemkine [1], descendant d'un cousin du célèbre favori de Catherine II. La carrière des honneurs était ouverte devant lui : déjà il était colonel d'état-major attaché au quatrième corps d'armée, et il venait d'être nommé gouverneur militaire de Kief. La libéralité impériale l'avait mis à même, peu de temps auparavant, de faire à Paris un séjour utile à son instruction. Au reste, le prince Troubetzkoï était un homme désintéressé, doux, bon, laborieux et ami des lettres. Il se faisait généralement aimer. Avec plus de fermeté de caractère, avec des principes plus sévères et une instruction plus solide, c'eût été un homme remarquable; mais où trouver cette réunion de qualités chez un peuple que Diderot a caractérisé dans ces termes d'une énergie un peu brutale : « Les Russes sont pourris avant que d'être mûrs ! »

Le prince Obolenski n'était pas d'une noblesse moins ancienne, car il descendait des princes apanagés de Tchernigof; mais on sait déjà que le pompeux titre de prince, trop commun en Russie, où il passe du père à tous ses enfants, se trouve fréquemment lié à une fortune des plus modiques, et ne donne pas nécessairement l'idée de ces existences grandes et dignes, presque inséparables des titres élevés de la pairie d'Angleterre, comme autrefois de ceux de la haute noblesse de France. Obolenski, lieutenant dans la garde impériale et aide de camp du général Bistrom, qui en commandait l'infanterie, n'était pas plus riche que n'a-

[1] On prononce *Patiomkine*.

vait été Troubetzkoï; comme lui, il était jeune, instruit, distingué. Une inimitié personnelle régnait depuis longtemps entre lui et l'empereur.

Enfin, Ryléïef, l'âme de l'association du Nord, n'était ni prince, ni riche, ni puissant; simple noble [1], il était sorti du corps des cadets avec une instruction médiocre, mais avec des idées arrêtées. Il ne voulut jamais accepter de traitement du gouvernement, et n'eut dans l'armée, qu'il quitta bientôt, d'autre grade que celui de sous-lieutenant. Néanmoins, par principes et en vertu de cette idée des patriotes qu'il était de leur devoir de se dévouer aux fonctions judiciaires, afin qu'elles ne tombassent pas en des mains indignes, il accepta la place non rétribuée de secrétaire du tribunal criminel de Pétersbourg. Pour assurer son existence, il entra au service de la Compagnie américaine, grande association commerciale privilégiée, dont cette capitale était le siége. Au temps de la révolte, il en était secrétaire général, poste modeste, mais qui exigeait des capacités réelles. En effet, Ryléïef alliait la plus haute intelligence à toutes les qualités de l'homme de cœur. Ayant des principes plutôt que des passions, il agissait par réflexion, d'après des théories, des idées abstraites si l'on veut, mais avec désintéressement et comme pour remplir un devoir. Démocrate par penchant et grand admirateur de la constitution des États-

[1] Nous ne savons s'il existait quelque lien de parenté entre lui et le général-major Ryléïef, grand maître de la police à Saint-Pétersbourg sous Catherine II, plaisant personnage qui poussait le dévouement jusqu'à une servilité bouffonne. Un autre général-major Ryléïef, depuis lieutenant général, a reçu le grand cordon de Sainte-Anne, à l'occasion du couronnement de Nicolas.

Unis, il comprenait néanmoins parfaitement que cette constitution, qui suppose des citoyens plutôt qu'elle n'en forme, n'était point applicable à la Russie, dont la population, à défaut d'une bourgeoisie nombreuse, se divise en maîtres et en esclaves. Il admettait la monarchie qui, pour une société ainsi constituée, est l'unique arche de salut; mais la voyant absolue et sans frein, dans un temps où même les peuples habitués à l'ordre légal réclamaient, pour plus de garantie, une loi fondamentale; voyant l'arbitraire se perpétuer sur le trône et le servage dans les chaumières; ne trouvant autour de lui rien de ce qui constitue ailleurs la force des États, le sentiment vif de l'honneur dans les hautes classes, et, dans les autres, la dignité morale; remarquant avec humiliation que toutes les comparaisons tournaient au désavantage de sa patrie, il pensa qu'il fallait poser des limites à l'exercice de l'autorité souveraine et transformer l'autocrate en un empereur constitutionnel. Doux, humain, ennemi des querelles et répugnant à l'effusion du sang, il savait cependant être ferme et impérieux quand les circonstances l'exigeaient. Un seul exemple le prouvera, et le lecteur nous pardonnera cette anticipation. Voyant le féroce Iakoubovitch s'obstiner à *frapper son coup* à la première occasion, Ryléïef le pria, le conjura même à genoux, d'attendre du moins un mois ou deux, afin de ne rien compromettre; mais il fut à peine écouté. Alors, d'un air menaçant, il lui déclara qu'il saurait bien l'empêcher d'agir malgré eux, et qu'au besoin il le tuerait sur la place ou le dénoncerait au gouvernement [1].

[1] *Rapport*, p. 84, 85.

Cette fermeté courageuse, ce caractère déterminé étonneraient dans un poëte, si André Chénier et d'autres avant lui n'en avaient offert déjà l'exemple. Depuis plusieurs années, Ryléïef était connu comme l'une des espérances du Parnasse russe, et, dans ses vers, chose inouïe dans son pays, même du vivant de Pouschkine, il avait osé déclarer qu'il était avant tout citoyen.

Ia né poéth, a graj'danine.

On ne peut lire sans émotion son poëme prophétique de *Voïnarofski* où il se personnifiait lui-même sous le nom de Mazeppa, mais en s'éclipsant par l'éclat qu'il prête à la figure poétique de son plus cher ami, Alexandre Bestoujef. En société avec cet ami, que nous retrouverons parmi les conjurés, Ryléïef avait d'ailleurs publié trois années de suite (1823-1825) un almanach russe fort estimé, *l'Étoile polaire* (*Sévernaïa Zvesda*); il aimait les lettres autant que son pays, et peut-être, si la politique ne l'avait perdu, se serait-il conquis une place dans le petit nombre des bons poëtes russes.

Un concert parfait régnait entre ces trois hommes, très-différents par le caractère, mais qui se complétaient en quelque sorte les uns les autres. L'association du Nord n'agissait que par eux.

Parmi leurs principaux auxiliaires, il faut nommer le lieutenant-colonel Batenkof, homme d'esprit, d'une imagination inquiète, ambitieux et entreprenant. N'ayant jamais fait partie d'aucune société secrète, il n'entra en relations avec celle du Nord qu'en automne 1825, sans doute à l'instigation de son amour-

propre blessé, car il venait de perdre un emploi avantageux au conseil des colonies militaires. Un autre de leurs affidés, le capitaine Iakoubovitch, avait été exclu de la garde impériale en 1817, à cause de la part qu'il avait prise à un duel malheureux, et avait aussi gardé un profond ressentiment de cette disgrâce, au point de jurer vengeance à l'empereur. Ce projet, qui l'avait ramené de la Géorgie, où il servait dans le régiment des dragons de Nijni-Novgorod, le décida à se mettre à la disposition des conspirateurs aussitôt qu'on l'eut abouché avec eux [1]. Un troisième était Pierre Kakhofski, lieutenant en retraite, simple instrument de crime comme Iakoubovitch, mais, comme lui, instrument sûr, pressé d'agir, avide de sang, et qui s'indignait des scrupules de ceux qu'il appelait dédaigneusement les philanthropes. Tel n'était pas le caractère des frères Bestoujef, hommes distingués, aimables et généralement aimés. Certes, ils n'étaient pas nés pour le crime : les sophismes et les faux raisonnements étaient la seule voie par laquelle ils pouvaient y être conduits. Ils étaient fils du conseiller d'État actuel Bestoujef, professeur connu par des écrits sur des matières politiques, de celles, bien entendu, qui ne font pas ombrage au gouvernement. Sur les cinq frères, quatre faisaient partie du complot. Nous avons déjà

[1] Lorsque Iakoubovitch apprit la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre, il courut comme un furieux chez Ryléïef, et, s'élançant dans sa chambre, il s'écria en écumant de rage : « L'empereur est mort, vous me l'avez arraché, vous autres ! » Ce tigre altéré de sang mourut en prison avant le jugement, de même que Batenkof et Boulatof; et, comme il ne laissa rien, l'empereur, nous sommes heureux de le dire, prit soin de ses filles.

parlé d'Alexandre Bestoujef, l'ami dévoué de Ryléief dont il connaissait les plus secrètes pensées et dont il appuyait la périlleuse entreprise avec zèle et conviction. Agé de vingt-huit à trente ans, il était capitaine en second d'état-major aux dragons de la garde, et attaché comme aide de camp à la personne du duc Alexandre de Wurtemberg, successeur du prince d'Oldenbourg dans le poste de directeur général du corps des voies de communication [1]. Doué d'une imagination vive et nourrie de lectures bonnes et mauvaises, il était avant tout littérateur, et s'était déjà fait une réputation par plusieurs ouvrages dont nous ne citerons que le *Voyage à Rével* (Saint-Pétersbourg, 1821), composition légère, mêlée de prose et de poésie [2]. Son frère Nicolas, poëte aussi et auteur des *Souvenirs de Hollande* [3], terre classique des marins qu'il avait

[1] Ce frère de l'impératrice mère, connu pour avoir commandé, en 1813, le siége de Dantzig, et dont le fils, le duc de Wurtemberg, est aujourd'hui veuf de notre illustre princesse Marie, est mort à Gotha le 4 juillet 1833.

[2] Depuis son malheur, Alexandre Bestoujef a continué d'écrire sous le pseudonyme du Cosaque Marlinski, et ses *Nouvelles et Récits*, publiés en 1834 (4 vol. in-12), l'ont placé au premier rang des conteurs de sa nation, plus riche dans cette branche de littérature que dans la plupart des autres. Car le Russe est conteur de sa nature et la fiction lui est familière. *Ammalath-Bek* et *Moullah-Nour* sont les plus importantes de ces productions, moins remarquables par la peinture des caractères que par celle des mœurs et des localités. Après cinq ans de séjour à Iakoutsk, dans le climat le plus meurtrier, Bestoujef reçut en 1830, sur sa demande, la permission de faire la guerre du Caucase en qualité de simple soldat; il fit partie de la garnison de Derbent où il eut assez de loisir pour reprendre la plume, et fut tué par les Tcherkesses, dans la campagne de 1837.

[3] Erman, *Reise um die Erde*, t. II, p. 271.

visitée, était capitaine-lieutenant de vaisseau; le troisième frère, Michel, était capitaine en second dans le régiment de Moscou (garde impériale); le quatrième, Pierre, enseigne de vaisseau et aide de camp du vice-amiral Moller. Ces jeunes hommes, qu'il ne faut pas confondre avec Bestoujef-Rumine dont il sera question à propos de la conspiration du Midi, étaient instruits, intelligents et d'un patriotisme ardent, quoique peu éclairé. Ils croyaient guérir comme par un coup de bistouri une plaie qui couvrait tout le corps social, et oubliaient qu'on ne triomphe d'un mal invétéré qu'à force de patience et de soins persévérants. Enfin, au nombre de ceux sur lesquels les chefs du complot comptaient le plus dans l'exécution, quoique leurs rapports avec lui fussent seulement de fraîche date, nous nommerons encore le colonel Boulatof, commandant du 6e régiment de chasseurs, homme passionné, énergique, éloquent, et précieux surtout à cause des souvenirs honorables qu'il avait laissés dans le régiment des grenadiers du corps, où il avait servi et dont beaucoup de soldats avaient conservé pour lui une vive affection [1]. Ajoutons, toutefois, que le colonel ne répondit nullement à l'attente de ses complices : la légèreté, ce trait dominant dans le caractère des Russes, le

[1] Le colonel Boulatof, qui mourut pendant l'instruction du procès, est traité, dans le *Rapport de la commission d'enquête*, avec une prédilection marquée et dont on aurait de la peine à se rendre compte, si on ne savait quels entretiens il eut avec l'empereur et quelles révélations il fit à Sa Majesté sur la marche des affaires dans son empire. Le lieutenant-colonel Batenkof y est aussi présenté comme un personnage important, honneur qu'on n'a pas fait d'une manière si expresse même au colonel Pestel et à Ryléïef, les plus fortes têtes des deux associations.

leur avait livré; ils l'avaient, non moins légèrement, reçu parmi leurs chefs, et la légèreté, on le sait, est la mère des déceptions. Celle-ci coûta cher aux conjurés, mais ne fut pas la seule qu'ils eurent à déplorer au milieu de leur désastre.

Ils avaient fondé de grandes espérances sur la faute commise par Alexandre, de ne point avoir désigné son héritier par un acte publié de son vivant. La facile transmission de la couronne, après la mort de ce monarque, de lui à Constantin, les consterna donc d'abord. Mais comme le poignard était une de leurs armes, et l'assassinat un moyen devant lequel ils étaient résolus à ne point reculer; comme ils avaient dans leurs rangs des sicaires tels que les Kakhofski et les Iakoubovitch, peu leur importait après tout qu'un nouveau souverain fût élevé sur le pavois : on le frappait, et cette tâche exécrable pouvait être remplie sans doute avec moins de remords sur le violent et fantasque césarévitch que sur le doux et bienveillant Alexandre, plus accessible, il est vrai, et moins ombrageux. Cependant aucune tentative ne fut faite immédiatement, si ce n'est que le prince Obolenski envoya, dans la journée du 9 décembre, demander à Alexandre Mouravief, cornette aux chevaliers-gardes, si l'on pouvait compter, en cas de révolte, sur ce régiment d'élite dont plusieurs officiers, même supérieurs, étaient affiliés à la conjuration. La réponse fut négative et l'on s'abstint; mais l'on se reprocha bientôt amèrement d'avoir laissé échapper une occasion favorable qui, peut-être, ne se retrouverait pas de longtemps, « pas d'ici à cinquante ans, » disait Batenkof. « S'il y avait eu de bonnes têtes

au conseil de l'empire [1], continuait-il, la Russie aurait à la fois prêté serment aujourd'hui à un nouveau souverain et à des lois nouvelles. Maintenant, tout est perdu pour nous, et sans retour! » Il fut un instant question de dissoudre l'association du Nord; et si l'on ne donna pas suite à ce dessein, fruit de l'abattement, c'est sans doute que la persévérance de Ryléïef rendit le courage à ses complices.

Le courage revint surtout lorsqu'on apprit quelles nouvelles le grand-duc Michel avait apportées de Varsovie. On entrevit alors quel parti on pourrait tirer de ces étranges conjonctures, en l'absence de toute publicité, avec des masses ignorantes et un jeune prince qui n'avait encore rien fait pour se concilier l'affection de l'armée; bien plus, qui n'était connu d'elle que par son opiniâtreté à découvrir et à signaler toutes les petites irrégularités de service et les moindres négligences dans l'uniforme ou dans la tenue en général. Deux chances se présentaient: ou l'on réussirait à faire passer pour un mensonge la nouvelle de la renonciation définitive de Constantin, ou l'on se rejetterait sur le serment qui lui avait été prêté par Nicolas, serment qu'on opposerait à ce dernier comme l'équivalent d'une abdication.

On se prépara donc à agir, et, afin de le faire avec unité, on choisit un *dictateur* qui dirigerait seul toute l'entreprise. Le prince Troubetzkoï était désigné pour ce poste, moins à raison de sa force de caractère (il avait lui-même le sentiment de sa faiblesse), qu'à rai-

[1] L'édition française du Rapport dit *au conseil d'État*, et cette mauvaise traduction se retrouve dans d'autres passages; l'original russe porte *conseil de l'empire* (*goçoudar stvennii soveth*).

son du nom historique qu'il devait au hasard de la naissance, et qui jadis, dans un autre interrègne, avait jeté tant d'éclat. A cette époque, Michel Romanof, d'une origine moins illustre que le descendant de Ghédiminc, mais qui avait pour lui le puissant appui de l'Église, fut préféré, comme on sait, à tous ses concurrents [1]; cependant les prétentions du prince Troubetzkoï, soutenues par une partie de l'armée, sont restées consignées dans l'histoire. Sans doute, elles étaient présentes à l'esprit de l'héritier de son nom; mais il était peu fait d'ailleurs pour la mission qu'on lui imposait sous l'influence de ces traditions de famille. Les conjurés le sentaient bien, et lorsque, dans la soirée du 25, Ryléïef fit entendre ces paroles : « N'est-il pas vrai que nous avons choisi un chef admirable? » Iakoubovitch, faisant un jeu de mots que lui suggérait la haute stature du prince : « Oui, il est de taille, » répondit-il avec un sourire sardonique. Mais Ryléïef, personnellement obscur, quoique son esprit brillant lui eût fait un commencement de réputation dans les classes lettrées, avait besoin du nom de Troubetzkoï, sous lequel il cachait sa propre autorité, ainsi que l'avoua plus tard le prince dans un de ses interrogatoires; Ryléïef lui-même en convint, observant cependant que sur plusieurs points le prince avait pris l'initiative, et que si lui, Ryléïef, le surpassait en prudence, le prince l'égalait en activité pour les intérêts de la conspiration. « Au surplus, ajouta-t-il, je reconnais avoir été l'auteur principal des événements du 14 (26) dé-

[1] Voir les détails dans les Notes et Éclaircissements, note 2 du tome premier.

cembre; je pouvais tout arrêter, et j'ai donné aux autres le fatal exemple d'une criminelle ardeur. » En effet, c'est chez lui qu'on se réunissait, c'est lui qui inspirait le dictateur, dont les ordres étaient docilement exécutés par les membres de l'association; car, comme le remarque le Rapport officiel, « à côté d'une turbulente opposition aux autorités légitimes, on voyait une obéissance passive envers l'autorité inconnue qu'ils croyaient avoir choisie. »

Il n'y avait pas un instant à perdre; un nouveau retard eût été l'abandon définitif de l'entreprise. Il fallut donc clairement se rendre compte de ce qu'on voulait faire. Divers pourparlers eurent lieu, et des projets de toute espèce furent mis en avant. Ceux que débattaient entre eux les colonels Troubetzkoï et Batenkof, peut-être en se trompant réciproquement, étaient encore vagues et décousus à ce moment critique; mais Ryléïef tenait en réserve le sien, simple et net, et par cela même insuffisant peut-être pour agir sur les imaginations, s'il avait été divulgué d'avance. Il ne connaissait lui que le droit chemin, et son honnêteté, s'il est permis d'appliquer ce mot à un grand coupable, dédaignait les autres, tandis que Batenkof ne reculait pas devant les combinaisons tortueuses.

Dans la supposition que les troupes refuseraient le serment qui leur était déféré au nom de Nicolas, et que le césarévitch se déciderait alors à se rendre de sa personne dans la capitale, événement qui pouvait déjouer leur projet, voici ce que Batenkof avait imaginé de faire. Les conjurés se partageraient en deux bandes : les uns proclameraient empereur le grand-duc Constantin; et les autres, le grand-duc Nicolas. Probable-

ment la balance pencherait en faveur du premier; alors, de deux choses l'une : ou le second se retirerait devant lui, concession dont on s'emparerait comme d'une abdication pour proclamer son fils Alexandre II, encore en bas âge; ou il voudrait soutenir son droit, et dans ce cas on lui imposerait des conditions, un changement dans les institutions publiques et l'établissement d'un gouvernement provisoire. A ce prix, tous les conjurés se déclareraient pour lui.

Mais c'étaient là de vains propos. Peut-être ne faut-il pas attacher beaucoup plus d'importance à différents autres projets, tels que ceux de convertir en garde nationale les colonies militaires, de remettre la citadelle de Pétersbourg à l'autorité urbaine ou municipalité, et d'en faire le *palladium des libertés russes,* d'établir deux chambres législatives [1], et en outre, dans les provinces, des législatures locales, etc. Le vrai mot d'ordre était donné chez Ryléïef, qui, plus sobre de paroles, marchait droit à son but et calculait toutes les éventualités.

Le 24 et le 25 décembre, les conjurés vinrent à sa demeure en grand nombre, quoique successivement,

[1] La convocation des députés de toutes les provinces de l'empire était un projet arrêté, ainsi qu'on le voit par les minutes saisies de manifestes rédigés, l'un par le prince Troubetzkoï, l'autre par le baron de Steinheil. Dans le désir, disait-il, de prouver à Ryléïef qu'il était aussi bon à quelque chose, ce dernier en avait préparé un dans lequel on lisait : « Que les deux grands-ducs ayant renoncé au trône et repoussant le rôle glorieux de père de la patrie, il lui appartenait à elle-même de se choisir un souverain; qu'en conséquence le sénat décrétait une convocation générale de députés de l'empire, et, dans l'intervalle, un gouvernement provisoire. »

pour ne pas éveiller les soupçons; les uns entraient pendant que les autres sortaient. Dans la première de ces deux journées, outre les princes Troubetzkoï et Obolenski [1], trois des frères Bestoujef, Iakoubovitch, Kakhofski, Batenkof, on y vit le baron de Steinheil, lieutenant-colonel en retraite, homme prudent et considéré, mais qui, étant négligé à Moscou, était venu, il y avait seulement quelques mois, offrir ses services aux conjurés de Pétersbourg; le lieutenant de l'état-major de la garde comte Konovnitsine, d'une famille de même origine que celle des Romanof et parent d'un ancien ministre de la guerre, directeur de tous les établissements militaires d'éducation; le capitaine du régiment de Moscou prince Chtchépine-Rostofski, issu du sang de Rurik; les capitaines Pouschtchine, de l'escadron des pionniers de la garde, et Répine, des chasseurs de Finlande; le lieutenant Southof, des grenadiers du corps; le lieutenant Arbousof, des équipages de la garde; le cornette prince Odoïefski, également issu du sang de Rurik, et de plus poëte [2]. Chacun se portait fort pour son régiment, quelques-uns avec hésitation, les marins de la garde avec assurance; plus que tous les autres, le corps de ceux-ci était infecté de l'esprit de révolte, et ils avaient parmi eux des hommes déterminés, tels que Nicolas Bestoujef et Arbousof, qui,

[1] Une assemblée non moins nombreuse se tint, le même jour, chez ce conjuré.

[2] On prononce ce nom Adoïefski, de même qu'Orlof se prononce Arlof, et Orel, Aréol. Il ne faut pas confondre le prince avec son cousin, le prince Vladimir Odoïefski, qui publia à Moscou, en 1824, en société avec Küchelbecker, le recueil semi-philosophique intitulé *Mnémosyne*, et à qui l'on doit, en outre, des nouvelles et des apologues intéressants.

de concert avec le lieutenant des équipages de la flotte Zavalichine, en avaient fait le foyer d'une espèce de société secrète particulière.

Ainsi qu'il arrive toujours dans ces sortes de réunions, les membres présents s'échauffèrent les uns les autres par des propos souvent inconsidérés, tels que celui que se reprocha Alexandre Bestoujef, l'ardent poëte et capitaine d'état-major : « Je passe le Rubicon, et je sabre tout sur mon passage! » Les passions s'exaltèrent encore davantage lorsqu'on traita la question de savoir ce qu'on ferait, après la victoire, des membres de la famille impériale, et Ryléïef mit fin à cet affreux débat en déclarant que les circonstances en décideraient. Lui-même était tout prêt à passer le Rubicon, car il n'ignorait pas qu'une révélation venait d'être faite à l'empereur par le sous-lieutenant Rostoftsof [1]. « Vous le voyez, dit-il, nous sommes trahis; la cour sait déjà beaucoup, mais elle ne sait pas tout, et nos forces sont encore suffisantes. » — « Oui, lui répondit-on, les fourreaux sont brisés, nous ne pouvons plus cacher nos sabres. »

On résolut d'attendre le jour du serment qui devait être prêté à Nicolas, jour qui ne pouvait être éloigné; de travailler alors la troupe et de lui présenter le nouveau serment qu'on exigeait d'elle comme une infraction à celui qu'elle avait solennellement prêté au césarévitch, seul héritier du trône et qui comptait sur leur foi; car, devait-on ajouter, le prétendu refus de la couronne, attribué à Constantin par celui qui veut

[1] Il tenait en main la copie de sa lettre (*Rapport*, p. 103). Comment l'avait-il reçue? Rostoftsof lui-même avait-il ainsi fait acte de loyauté?

usurper sa place, est une imposture inventée à Pétersbourg, un piége odieux où l'on espérait les faire tomber. Alors on entraînerait sur la place du Sénat les régiments ou les soldats isolés qu'on aurait réussi à soulever; le colonel prince Troubetzkoï irait en prendre le commandement, et « agirait selon les circonstances. » Le capitaine Iakoubovitch et le colonel Boulatof devaient commander sous ses ordres. On comptait sur le succès, et l'on se flattait d'éviter l'effusion du sang, surtout si l'on réussissait, par l'entremise du sénat, contraint d'appuyer les demandes des rebelles, à obtenir le consentement de Nicolas ou celui du césarévitch pour une convocation de députés des provinces, chargés de désigner le souverain et d'établir le régime représentatif. Dans l'intervalle, un gouvernement provisoire serait formé, et ses membres choisis par le sénat entre les chefs du mouvement.

On désirait renfermer l'insurrection dans ces limites; néanmoins il paraît certain que Ryléïef finit par craindre que, sans le régicide, leur entreprise ne rencontrât trop d'obstacles et n'aboutît qu'à la guerre civile : aussi ne repoussa-t-il plus dès lors l'idée d'immoler l'empereur. Kakhofski, un de ces hommes comme il s'en trouve dans tous les pays à l'heure du crime, lui parut un instrument tout trouvé. L'embrassant en présence de plusieurs conjurés, il lui adressa cette atroce proposition : « Cher ami ! tu es seul sur la terre (lui-même était chef de famille, ainsi que Troubetzkoï, Steinheil et beaucoup d'autres de leurs complices), tu dois te sacrifier pour la société; débarrasse-nous de l'empereur. » En même temps, on donna des instructions à l'association du Midi, alliée puissante par l'appui de

tant de régiments qu'elle eût pu offrir, si elle n'avait été désarmée le même jour, ou au moins privée de ses chefs en vertu d'ordres venus de Taganrog.

Dans la matinée du 25, Troubetzkoï fit partir deux affidés, Hippolyte Mouravief-Apostol avec une lettre pour son frère, le lieutenant-colonel Serge, à la 2e armée; et le cornette aux chevaliers-gardes Svistounof, avec une autre missive pour le général-major Michel Orlof, à Moscou. Ce dernier, frère aîné du comte Alexis Orlof, aujourd'hui chef de la haute police et l'homme de confiance de l'empereur, se tenait depuis quelque temps à l'écart de l'association avec laquelle il avait eu des rapports suivis. Troubetzkoï le pressa de venir à Pétersbourg, sans dire pour quelle raison, mais en ajoutant ces mots : « S'il doit arriver quelque événement, il se passera sans vous comme si vous étiez ici. » Ces lettres n'arrivèrent point à leur destination.

Le moment décisif approchait : on le savait dans ces conciliabules, car on était parfaitement au courant des nouvelles.

Dans la soirée du 25, les conjurés étaient encore réunis chez Ryléïef [1]; ils avaient reçu d'un officier récemment arrivé du Midi, de Kornilovitch, capitaine en second de l'état-major de la garde, l'assurance trompeuse que 100,000 hommes étaient prêts, dans la seconde armée, à se déclarer pour eux. Un fonctionnaire important, membre de l'association du Midi, le premier procureur (*oberprokouror*) du sénat, Krasno-

[1] On assure que la police eut connaissance de cette réunion et en rendit compte au gouverneur général de Saint-Pétersbourg, comte Miloradovitch. Mais celui-ci ne fit qu'en rire. « Bah ! s'écria-t-il, c'est un tas de bavards occupés à lire de mauvais vers. »

koutzki [1], vint les prévenir que le grand conseil était convoqué pour le lendemain à sept heures du matin, afin de procéder à la prestation du serment. On prit alors les dernières mesures, et l'on se partagea les rôles. Tous les officiers aux gardes devaient se rendre à leurs régiments respectifs, semer des propos inquiétants, ébranler la confiance des soldats, les décider à refuser le serment, les entraîner, et les premiers qui auraient consenti à faire cause commune avec eux devaient être dirigés sur la caserne du régiment le plus voisin pour l'entraîner à son tour, et ainsi de suite. Dans leur téméraire confiance, les conjurés voyaient déjà toute la garde réunie sur la place d'Isaac, devant le palais du sénat; et, dans cette position, ils se proposaient d'attendre les mesures qui seraient adoptées par le gouvernement instruit de la défection des troupes.

Iakoubovitch, l'âme damnée du complot, proposa en outre de forcer les cabarets, afin de gorger d'eau-de-vie, leur boisson favorite et pour eux un des principes de démoralisation, les soldats et la populace; de permettre le pillage, d'enlever des bannières dans quelques églises et de diriger les flots du bas peuple (*tchornii narod*) vers le Palais d'Hiver. Cet infernal projet pouvait réussir, car si, grâce à la Sibérie, vaste tombeau qui engloutit sa proie toute vivante sans plus la relâcher, les capitales de la Russie ne renferment pas, comme nos grandes cités d'Occident, des bandes de malfaiteurs dont la moindre émotion populaire fait apparaître les sinistres figures, en revanche, elles sont

[1] Il avait rang de conseiller d'État actuel, ce qui donne l'excellence.

encombrées de mougiks abrutis par la boisson, plongés dans une condition misérable et brutalement maltraités tous les jours à la moindre négligence. A Pétersbourg, leurs bourreaux ne sont pas seulement des Russes, mais encore des Allemands, des étrangers, regardés par eux comme des intrus, et cette humiliation ajoute à leur ressentiment. On y compte 75,000 hommes de cette classe, non mariés ou dont les femmes sont restées au village [1]; habituellement tenus sous le bâton de la police et assujettis à une discipline inconnue au peuple partout ailleurs, ils dévorent en silence les affronts dont on les abreuve, mais la rage couve dans leurs cœurs, et, dans un jour de vertige, elle peut les porter à tous les excès. Or, comme l'a dit Schiller, au moment où il brise sa chaîne, ce n'est pas devant l'homme libre, c'est devant l'esclave qu'il faut trembler. L'affreuse mesure proposée par Iakoubovitch présentait donc des chances de succès; mais, il faut le dire à l'honneur de ces conspirateurs, plus criminels en paroles que d'intention, personne n'osa l'appuyer, et Ryléïef s'y opposa avec véhémence. Certes, il n'aurait pas permis non plus qu'en cas de retraite Pétersbourg fût incendié, comme l'avait été Moscou en 1812; seulement il était convenu qu'en cas de non-réussite on évacuerait la ville et chercherait à propager au loin l'insurrection.

Toute la nuit se passa en conciliabules; à minuit, Iakoubovitch et Alexandre Bestoujef étaient réunis chez Arbousof, lieutenant des équipages de la marine

[1] A Pétersbourg, les femmes forment seulement deux septièmes du total de la population, situation exceptionnelle et fort alarmante.

de la garde, avec plusieurs de ses camarades du bataillon, par lequel on était d'autant plus décidé à commencer les opérations, qu'on était sûr de la plupart de ses officiers. Dès la veille, on avait répandu parmi les équipages la sourde rumeur qu'un serment illégal était demandé aux troupes et qu'en le prêtant elles se parjureraient; que le césarévitch n'avait pas refusé le trône, qu'il s'avançait au contraire sur Pétersbourg avec la première armée et celle de Pologne, pour exterminer les traîtres qui prêteraient serment à un autre qu'à lui; qu'il était déjà arrivé au quatrième relais de poste en avant de Narva, enfin que la garde tout entière refuserait indubitablement le serment exigé.

Des bruits semblables se répandirent le 26, de bonne heure; et, pendant que le sénat, le saint synode et les autorités inférieures prêtaient le serment, dans la caserne assez éloignée du centre, occupée par le régiment de Moscou, les capitaines prince Chtchépine-Rostofski et Michel Bestoujef, auquel s'était joint son frère Alexandre [1], suivis de deux autres officiers du régiment, parcoururent les 6e, 5e, 3e et 2e compagnies, répétant sans cesse qu'il fallait bien se garder de prêter le serment. « On nous trompe, ajoutaient-ils, le grand-duc

[1] Alexandre Bestoujef, en se levant le matin, avait adressé avec larmes à Dieu cette courte prière : « O mon Dieu ! si notre entreprise est juste, accorde-nous ton appui; sinon, que ta volonté s'accomplisse à notre égard ! » Aussi n'est-il pas permis de révoquer en doute sa sincérité; mais que penser des lumières d'un homme qui croyait pouvoir appliquer à la Russie, dès maintenant, le système représentatif si plein d'écueils même pour des pays bien plus avancés en culture, bien plus habitués à la libre obéissance aux lois, et où il règne plus de mœurs, où les caractères ont beaucoup plus de dignité ?

Constantin n'a pas renoncé à la couronne ; il est dans les fers ainsi que le grand-duc Michel, chef de notre régiment. » Alexandre Bestoujef confirma ces discours ; à l'entendre, il arrivait de Varsovie avec ordre de s'opposer à cet acte de félonie. De son côté, son frère, Michel Bestoujef, s'écriait : « L'empereur Constantin aime notre régiment et il augmentera votre solde. Main basse sur tous ceux qui ne lui resteront pas fidèles ! »

L'éloquence de ces jeunes hommes impressionna fortement les soldats. Suivant l'usage, ils avaient encore, à la place des pierres à fusil, les formes en bois qu'on y laisse dans les temps ordinaires et qu'on appelle en russe *dérévaschki.* L'effet produit sur eux par les officiers rebelles fut tel qu'ils quittèrent leurs rangs aux cris de *Dérévaschki daloï!* (à bas les formes de bois!) pour aller chercher dans les magasins du régiment les vraies pierres et des cartouches.

Ils reprenaient leurs rangs, lorsque arriva un adjudant porteur d'un ordre du général-major baron Friedrichs, colonel commandant du régiment, qui appelait chez lui tous les officiers. « Je ne reconnais plus le général, » s'écria le prince Chtchépine, et il ordonna aux compagnies de charger leurs armes. Puis il les excita à arracher le drapeau des mains de la compagnie de grenadiers, et lorsqu'il vit approcher le général, il se précipita sur lui le sabre à la main, tandis qu'Alexandre Bestoujef le mettait en joue avec un pistolet qu'il venait de tirer de dessous ses vêtements. L'infortuné Friedrichs, blessé à la tête, tomba sur le carreau sans connaissance [1]. Le général-major Chen-

[1] Il ne sauva donc pas la vie à l'empereur, comme le dit, par

chine, qui commandait la brigade de la garde dont le régiment de Moscou faisait partie, accourut au même instant; mais Chtchépine se jeta également sur lui, le frappa de son sabre, et continua encore de lui porter des coups même lorsqu'il le vit étendu à ses pieds. Ne se possédant plus, le capitaine sabra tout ce qui essayait de lui résister, s'empara du drapeau et parvint à entrainer hors de la caserne sa compagnie, qui répondit à toutes les interpellations des officiers supérieurs par le cri de : « Vive l'empereur Constantin! »

Arrivée à l'enceinte extérieure, et voyant que les autres compagnies retenues par le colonel d'Adlerberg, un jeune comte de Lieven [1], et d'autres officiers fidèles, ne la suivaient point, elle n'osa passer outre; plusieurs fois elle se retourna vers elles presque en suppliant, et à la fin elle réussit à en entraîner une seconde et quelques portions des autres. On marcha

erreur, M. de Custine. C'était du reste un de ses serviteurs les plus dévoués. Époux d'une femme qui a été élevée, en Prusse, avec l'impératrice, et qui est restée pour elle une amie, il mit le sceau à sa fortune par cette noble conduite, et, depuis la démission du prince Dolgorouki, il occupe une des hautes charges de la cour, celle de grand écuyer.

[1] André Karlovitch, aujourd'hui prince et général-major (voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 4). Vladimir d'Adlerberg était fils de la dame d'honneur de ce nom, directrice du pensionnat de demoiselles nobles (morte le 2 septembre 1839). Sorti, comme Pestel, du corps des pages, il l'emporta sur lui dans la promotion, et resta ensuite dans la garde. Les aiguillettes d'aide de camp de l'empereur furent la récompense de sa fidélité; promu depuis jusqu'au grade de général de cavalerie, il est devenu en outre membre du conseil de l'empire et directeur général des postes. Il fait partie du cercle intime de l'empereur Nicolas.

tumultueusement vers la place du Sénat, au grand étonnement de la population du quartier, à peine avertie du grand événement de la journée, et, en route, on emmena de force plusieurs officiers qu'on rencontra. On se rangea derrière la statue de Pierre le Grand, où l'on voulait attendre les renforts promis. Mais ils tardèrent longtemps à venir, et il n'arriva enfin, outre le bataillon de la marine, que quelques compagnies des grenadiers du corps. Cependant beaucoup d'hommes en fracs, jugeant ce commencement favorable, se joignirent aux mutins, et une populace attentive s'amassa autour d'eux, prête à se départir de sa neutralité, dès qu'elle le pourrait faire sans danger.

En attendant, que se passait-il au Palais d'Hiver, devenu la demeure de Nicolas?

L'empereur, qui venait de faire acte de souveraineté en promulguant son manifeste d'avénement, y attendait des nouvelles de la prestation du serment. Les minutes durent lui paraître des heures, car il ne pouvait compter sur sa garde, et sans sa garde, un empereur de Russie, surtout à son avénement, est aussi faible qu'il est fort avec et par elle. Mais quoi qu'il pût arriver, il était résolu à remplir tous les devoirs de l'auguste mission qui lui semblait dévolue en vertu de la volonté expresse du ciel. Dès onze heures et demie, le général Voïnof [1], commandant en chef le corps de la garde, et le chef de son état-major, ce sage général Neidhardt qu'on a vu depuis gouverner avec

[1] Général *de la* cavalerie. C'est la désignation d'un grade supérieur à celui de lieutenant général, de même que général *de l'*infanterie et général *de l'*artillerie. Par ces mots : général d'infanterie, de cavalerie, etc., on n'exprimerait pas la même idée.

habileté les provinces caucasiennes [1], vinrent annoncer que la formalité prescrite avait été paisiblement remplie dans la plupart des régiments; et que si l'on n'avait pas reçu la même nouvelle de ceux des grenadiers du corps, de Moscou et des équipages de la marine, il fallait sans doute attribuer ce retard à l'éloignement de leurs casernes.

Le danger sembla donc conjuré; mais au bout d'un quart d'heure arriva une première nouvelle de mauvais augure. Nicolas fut informé qu'on s'était vu obligé de mettre aux arrêts quatre officiers de l'artillerie à cheval, et de consigner dans son quartier tout leur régiment; puis, vers une heure, on lui fit part de la conduite du régiment de Moscou, et de l'état de révolte ouverte où se tenaient, non loin de son palais, plusieurs compagnies. Aussitôt il prit les mesures commandées par la situation. Le chef de l'état-major de la garde porta en toute hâte au régiment de Séménof l'ordre d'aller immédiatement réprimer la rébellion, et à la garde à cheval celui de se tenir prête à la première réquisition. Sentant d'ailleurs qu'il fallait se montrer dans cette occasion, Nicolas alla embrasser sa femme Alexandra Fœdorovna, invoquer avec elle, à la chapelle du château, la bénédiction divine, et affermir son courage par quelques mâles paroles. Puis, prenant par la main le jeune grand-duc, charmant enfant, alors dans sa huitième année, il descendit au principal corps de garde du palais, et ordonna aux hommes du poste de charger les fusils et d'occuper toutes les avenues.

[1] Mort à Moscou, le 6 septembre 1845, à l'âge d'environ soixante ans. Il avait reçu le titre de comte.

Présentant ensuite son fils aux soldats : « Je vous le confie, leur dit-il; c'est à vous de le défendre. » Les chasseurs de Finlande, touchés jusqu'aux larmes, jurèrent de lui faire un rempart de leurs corps; ils le prirent dans leurs bras, l'embrassèrent avec mille caresses, et ce fut un spectacle plein d'intérêt que de voir le royal enfant, plus délicat que robuste, blond et d'un teint d'albâtre, passer ainsi de rang en rang, effrayé peut-être de la tendresse que lui témoignaient ces guerriers à la figure de bistre, à la moustache luisante, d'un air si martial et si soudainement exaltés. Mais il était en des mains sûres; le soldat russe, quand il a donné sa foi, quand un acte de confiance a touché son cœur, se laisse hacher en morceaux sans reculer d'un pas. Les chasseurs veillèrent sur le dépôt précieux, et refusèrent le prince même à son gouverneur, le colonel Mœrder, lorsqu'il vint le réclamer. « Dieu connaît les intentions de chacun, lui répondirent-ils; nous ne rendrons le fils de notre père qu'au père en personne. »

Nicolas venait d'écouter le rapport du comte Miloradovitch, depuis 1819 gouverneur général de Saint-Pétersbourg, guerrier éprouvé dans les combats, intrépide, populaire, mais qui n'avait pas montré, dans l'administration, la hauteur de talent qu'on avait admirée en lui dans les campagnes de 1812 à 1814, alors que, émule de l'hetman (ataman) Platof, il commandait l'avant-garde de l'armée russe. Déjà le colonel Alexis Orlof, accouru le premier à la tête de plusieurs escadrons des gardes à cheval, dont le quartier n'était pas loin de là, attendait ses ordres sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la majestueuse colonne alexan-

drine, monument de la piété de Nicolas envers son frère et prédécesseur. Cette troupe se perdait encore sur l'immense place, alors toute couverte de neige, qui s'étend du Palais d'Hiver jusqu'au Sénat et au Manége du même régiment d'élite, et dont la partie appelée place de l'Amirauté forme le centre; la hâte avec laquelle Orlof l'avait amenée fut un immense service rendu à son maître, et ce dernier ne l'a jamais oublié [1].

En jetant un coup d'œil au delà de l'Amirauté, vers l'emplacement de la statue de Pierre le Grand, Nicolas pouvait voir la foule se presser autour des mutins, de même qu'il entendait de ses propres oreilles les cris de *Vive l'empereur Constantin!* incessamment proférés. Il comprit qu'il était temps d'agir.

Le régiment de Préobrajensk, célèbre dans l'histoire des révolutions du palais, et dont la fondation, comme celle du régiment de Séménof, remonte jusqu'à Pierre le Grand, reçut ordre d'envoyer, sans retard, son premier bataillon, ce qui fut exécuté avec une célérité inouïe; on manda en outre le 3e bataillon, ainsi que plusieurs compagnies des grenadiers de Pavlofsk et le bataillon des sapeurs de la garde. Ce dernier était destiné à renforcer le détachement des chasseurs de

[1] Il devint pour le général le point de départ d'une faveur toute spéciale. L'empereur lui conféra le titre de comte que les fameux Orlof avaient porté : « Voulant reconnaître, dit le rescrit impérial (voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 10), la belle conduite que vous avez tenue dans la journée du 14 (26), où, suivant les impulsions de votre zèle, vous avez rendu un service également signalé pour les intérêts du trône et de la patrie, etc. » Nous consacrerons au comte et à la famille Orlof une notice biographique dans les Notes et Éclaircissements, note 7.

Finlande, chargés de la défense du palais où étaient restées les deux impératrices et les autres membres, présents à Pétersbourg, de la famille impériale. Pour prévenir la possibilité d'une attaque contre cette résidence, Nicolas, prenant avec lui le 1[er] bataillon du régiment de Préobrajensk, marcha lui-même à la rencontre des rebelles, renforcés alors par d'autres détachements et dont le nombre total s'élevait à 2,000 ou 3,000 hommes.

Il ne tarda pas à rencontrer un de ces détachements pressés de rejoindre l'ennemi. S'avançant vers eux, il leur adressa le salut ordinaire. D'après un vieil usage russe d'une simplicité patriarcale, le souverain ou les chefs de corps, lorsqu'ils se trouvent en présence d'une force armée, échangent avec elle quelques paroles d'affection; les soldats prononcent en un temps rapide et en chœur, chacun appuyant sur l'un des mots, la formule de la réponse. « Bonjour, mes enfants (*Sdrastvouitié rèbèti!*) » cria Nicolas au premier de ces détachements[1]; la réponse fut « Hourra Constantin! »

[1] La réponse ordinaire à ce salut, auquel on ajoute souvent quelques autres paroles, comme : « Êtes-vous heureusement arrivés (*Kkarocho li doschli*)? » est celle-ci : « Je souhaite bonne santé à Votre Majesté Impériale (*Sdraviou jélaïou vachémou imperatorskomou vélitchestvou*). » Souvent le chef du corps ou du régiment prépare les soldats à cette entrevue : « Ayez l'air content, l'œil vif (*Bytié vécéli, glaza*), » leur dit-il, et quand ils ont entendu des paroles de satisfaction et d'encouragement, ils répondent : « Nous avons du plaisir à faire tous nos efforts (*Riadi staratsa*). » On le voit, cet usage a quelque chose de touchant; il rappelle les relations de la famille; et le soldat, traité sur ce pied par son souverain, trouve ainsi quelque dédommagement au sacrifice qui lui a été imposé de quitter pour lui ses pénates, ses parents, ses amis, quelquefois sa femme et ses enfants, d'autres fois encore le

Sans se déconcerter, l'empereur montra du doigt l'extrémité de la place et dit : « Vous vous trompez de chemin, votre place est là auprès des traîtres ! » Un autre détachement auquel le même salut était adressé, resta interdit et ne fit aucune réponse. L'empereur saisit le moment avec une présence d'esprit admirable : « Conversion à droite, marche ! » s'écria-t-il de sa voix sonore et retentissante, et le soldat obéit machinalement, comme s'il n'avait eu d'autre intention en se mettant en route [1].

Les grenadiers du corps avaient leur caserne dans la grande rue Millionne, qui aboutit au Palais d'Hiver et à l'autre bout de laquelle s'élève le lourd édifice appelé Palais de marbre, mais qui, en grande partie construit avec le granit de Finlande, est d'une apparence sombre comme son maître d'alors, le césarévitch Constantin. Leur ancien colonel, Boulatof, n'ayant pas paru à la caserne, comme il en avait pris l'engagement, le régiment fit d'abord acte de soumission, malgré les efforts tentés par le sous-lieutenant Kojevnikof pour les décider à la résistance. Ses interpellations : « A qui prêtez-vous serment ? Oubliez-vous celui qui vous lie

culte de ses pères, car il n'existe pas d'aumôniers luthériens pour les soldats lettons ou esthoniens, ni d'aumôniers catholiques pour ceux originaires de la Lithuanie, et il est rare qu'ils trouvent l'occasion de fréquenter une église consacrée à leur culte. Et cette privation se rapporte à vingt années d'existence !

[1] Nous avons déjà dû relever une erreur de M. de Custine. L'intérêt de la vérité et la crainte qu'une version inexacte, consignée dans un livre universellement connu, ne s'accrédite dans l'histoire, nous obligent d'appeler l'attention du lecteur sur un autre passage du livre *la Russie en* 1839. Nous le renvoyons à la note 8, à la fin du présent volume.

envers l'empereur Constantin? Prenez-y garde, on vous trompe! tout ce qu'on vous débite est pure fausseté! » ces vociférations obstinées, le régiment les attribuait à l'état d'ivresse où il le voyait : aussi ne mit-il point obstacle à son arrestation. La cérémonie se passa tranquillement, et les soldats allèrent dîner. Ils avaient cependant des remords, car les paroles de Kojevnikof et d'autres suggestions antérieures avaient laissé le doute dans leurs esprits. Le lieutenant Southof, qui survint, acheva de les ébranler : « Mes amis, leur dit-il, nous avons eu tort d'obéir; les autres régiments ont refusé le serment et sont réunis sur la place du Sénat. Allons les rejoindre, apprêtez-vous, chargez vos armes! » Il fut obéi; toute la compagnie se leva. En vain, le brave colonel Stürler, commandant du régiment, cherchait à les retenir, à les ramener à leur devoir : « En avant! criait Southof, suivez-moi, ne m'abandonnez pas! » et il les entraîna hors de la caserne.

Le rappel mit aussitôt sur pied tout le régiment, et le colonel commanda qu'on chargeât les armes afin de se mettre à la poursuite des rebelles. Mais le lieutenant Panof, qui avait déjà couru de compagnie en compagnie, haranguant les soldats, protestant qu'on les trompait et que leur docilité les exposait à la colère de l'empereur Constantin, comme à celle de l'armée tout entière, les excita de nouveau à la désobéissance. « Courons vers ceux qui défendent Constantin! » leur cria-t-il. Une cruelle incertitude s'empara de ces hommes attachés à leur devoir, mais ignorants, crédules, séduits par la voix de leurs chefs immédiats qui leur inspiraient plus de confiance que

les chefs supérieurs, habitués sinon toujours à vivre aux dépens du soldat, du moins à se faire craindre de lui. Car il ne voit en eux qu'une autorité sévère, inflexible et imposante, des maîtres sur lesquels il ne peut lever les yeux qu'en tremblant. Alors Panof se précipita au milieu de la colonne, fit entendre le cri répété de *Hourra Constantin!* et décida la révolte de plusieurs compagnies.

On marcha vers la place du Sénat. En route, Panof imagina de faire une tentative contre la forteresse, située non loin de là, au centre du fleuve et de ses bras. En effet, les meneurs de la révolte auraient mieux fait de s'assurer d'une telle position, après s'y être ménagé des intelligences (chose sans doute possible avec les relations qu'ils avaient dans tous les corps), que de s'acculer contre le Sénat, à l'extrémité d'une place immense où ils s'exposaient à être cernés, sabrés par la cavalerie, balayés par la mitraille, sans autre point d'appui que celui de la populace, à supposer qu'ils parvinssent à l'échauffer. Dans la forteresse est gardé le trésor; ils y auraient trouvé en outre les armes et les munitions, dont ils n'avaient pu faire une provision suffisante. Le lieutenant Panof y songea d'autant plus qu'en ce jour même la garnison de cette espèce de *Kreml* se composait de deux compagnies de son régiment; mais le général Soukine, commandant de la citadelle, avait sans doute reçu des ordres et se tenait sur ses gardes. A l'approche des hommes de Panof, le poste prit les armes, la porte fut fermée, une surprise n'était plus possible. Panof retraversa aussitôt le large lit de la Néva, couvert de cette glace épaisse où l'on peut tailler des blocs d'un mètre d'épaisseur sans com-

promettre la solidité de ce pont naturel; il rentra dans la rue Millionne et arriva devant le Palais d'Hiver, contre lequel il eut encore l'idée de tenter un coup de main. Il s'avança effectivement vers la cour; mais voyant l'attitude des sapeurs, il comprit qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, ressortit et se dirigea vers le gros des rebelles dont les cris incessants *Hourra Constantin!* confirmaient les siens dans leurs sentiments. Un autre renfort plus considérable venait de grossir les rangs des insurgés : c'était le bataillon des équipages de la garde presque tout entier, conduit par le lieutenant de vaisseau Arbousof et par Nicolas Bestoujef, capitaine-lieutenant.

Comme nous l'avons dit, les conjurés s'étaient d'abord adressés aux marins : « Prêtez serment ou non, leur avaient dit plusieurs de leurs officiers (car plus de douze étaient initiés au complot ou se laissèrent entraîner [1]), nous n'avons ni ordre ni conseil à vous donner; n'écoutez en cela que votre conscience! » Paroles insidieuses vis-à-vis d'hommes qui ne connaissent que le commandement, qui n'ont d'autre idée que celle de la nécessité d'obéir, et pour qui l'empereur est le représentant de Dieu sur la terre; « l'homme unique, comme dit M. de Custine (t. III, p. 331), par qui la Russie pense, juge et vit, la science et la conscience de son peuple. » Arbousof, Nicolas Bestoujef et Kakhofski, qui s'étaient joints à eux, les échauffèrent de plus en plus, à ce point qu'à l'arrivée du général-major Chipof, chef de la brigade, ils refusèrent de prêter un nouveau

[1] Les frères Bélaïef, les frères Bodisco, Divof, Vischnefski, Moussine-Pouschkine, Speier, Akoulof, Küchelbecker, etc.

serment. Le général fit arrêter les commandants des compagnies, mais ils furent aussitôt remis en liberté par les officiers rebelles, et comme dans cet instant de confusion un cri part : « Soldats, entendez-vous ces décharges ? ce sont vos camarades que l'on massacre! » tous s'élancent vers les portes de la caserne, et les efforts de quelques officiers fidèles échouent contre la violence du torrent. Quoique plus élevé en grade, Nicolas Bestoujef cède le commandement à Arbousof. Les matelots suivent les meneurs, et les autres officiers sont entraînés sur leurs pas. Arrivés près du manége de la garde à cheval, ils saluent de leurs cris leurs camarades, séduits comme eux et dont ils devaient partager le triste sort. On leur cria : « En carré contre la cavalerie! » position que le régiment de Moscou avait déjà prise à la vue de la garde à cheval avançant sous la conduite de son brave colonel.

Le combat était en effet engagé. Cependant le détachement félon du régiment de Moscou n'avait pas réussi à s'emparer de l'hôtel du Sénat, grâce à la fermeté du lieutenant Nassakine, chef du poste. Celui-ci, avec une poignée de chasseurs de Finlande, s'établit sous la porte et repoussa toutes les attaques : il resta ainsi pendant deux heures entouré des rebelles, pressé, assiégé par eux [1].

[1] On cite, au sujet de ce jeune officier, un trait qui lui fait peut-être encore plus d'honneur que cette intrépide fidélité. L'empereur l'ayant laissé maître de choisir sa récompense, il demanda, pour toute faveur, la liberté d'un prisonnier renfermé dans son corps de garde, et aux conseils duquel, ajoute-t-on, M. Nassakine attribuait modestement en grande partie la fermeté de sa conduite.

Déjà ceux-ci étaient démoralisés, car ils étaient sans chefs : des trois hommes désignés pour les commander, Iakoubovitch était seul à son poste; le prince Obolenski s'y était également rendu, mais il n'avait pas de rôle spécial à remplir; ni le prince Troubetzkoï, ni le colonel Boulatof, n'avaient paru. Ce dernier était sur la place, mais caché dans la foule des spectateurs [1]. Batenkof avait prêté le serment, et nous verrons bientôt que le prince aussi avait pris conseil de sa pusillanimité. Le ferme Ryléïef avait rejoint son ami Alexandre Bestoujef; cependant il ne resta qu'un instant sur la place : n'y voyant pas Troubetzkoï, il courut à sa recherche, perdit beaucoup de temps et ne reparut point. Au reste, si la présence des chefs eût jeté peut-être quelques rayons d'une gloire équivoque sur cette déplorable échauffourée, elle n'eût rien changé néanmoins au cours des événements.

L'empereur était entouré de troupes et de généraux qui en répondaient. Vainement, on le sollicitait de se retirer et de permettre qu'on en finît avec l'insurrection. Dans ce moment de crise, il voulut se montrer digne du trône, non-seulement par son courage, qui ne faiblit pas un instant, mais par la longanimité, plus admirable, qu'il y allia. Avare du sang de ses sujets, même égarés, même coupables, il inaugura son

[1] Cependant il avait dit le matin, en chargeant ses pistolets : « On verra peut-être aujourd'hui qu'il existe en Russie des Brutus et des Riego, » personnages, ajoute le *Rapport* (p. 125), dont il ne connaissait que les noms, ainsi qu'il en est convenu lui-même avec une entière franchise. Cet aveu devait cependant coûter à son amour-propre, car dans quelle autre armée trouverait-on un colonel qui ne connût que de nom Brutus, ou même Riego?

règne par un procédé généreux. Tout en refusant de déserter le poste du danger, il permit que le gouverneur général parlât aux rebelles afin d'essayer encore une fois de les ramener à leur devoir. Le comte Miloradovitch s'avança seul vers eux, plein de confiance dans l'attachement que le soldat lui avait toujours témoigné. A peine leur eut-il exprimé son étonnement de voir des guerriers, en tout temps si fidèles, s'oublier jusqu'à résister ouvertement à leur souverain légitime, que l'on étouffa sa voix par les cris de : *Hourra Constantin! Hourra Constantin!* Obolenski lui porta un coup de baïonnette qui effraya seulement le cheval du vétéran; mais en même temps, Kakhofski lâcha sur lui, presque à bout portant, la détente de son pistolet et le blessa mortellement. La main d'un Russe abattit le brave que les balles ennemies avaient respecté dans cinquante-six combats. « Devais-je croire, soupira-t-il pendant qu'on l'emportait loin de cette lutte impie, que ce serait de la main d'un des nôtres que je recevrais la mort? »

De plus en plus excitée, la foule se pressa autour des rebelles qui cherchaient à s'étourdir par leurs vociférations. Plusieurs hommes du peuple prirent fait et cause pour eux, et le colonel Anrep (depuis lieutenant général) en perça un de son épée au moment où il renversait un officier supérieur. Bientôt quelques meneurs subalternes se mirent en avant.

Jusqu'alors, les officiers et les conjurés, en habit civil, n'avaient pas osé faire entendre le mot de constitution, qui n'avait aucun sens pour la multitude soit barbue et en cafetan, soit à menton rasé et en armes. Maintenant, on jugeait le moment venu. Au cri *Hourra*

Constantin! se mêla celui de *Hourra Constitoutzia!* Ce dernier mot, dont on remarquera la terminaison féminine dans sa forme russe, étonna plus la foule qu'il ne l'excita, et l'on assure que, le prenant pour un nom de femme, accolé à celui du césarévitch, ces pauvres victimes se demandèrent les uns aux autres : « Qui cela est-il? Est-ce sa femme? » Le mot de *république*, s'il avait été prononcé, n'eût pas été mieux compris, et ce cri beaucoup plus raisonnable, *Vive la légalité! à bas l'arbitraire!* qui s'échapperait volontiers du cœur de tant de Russes éclairés et patriotes, ce cri, disons-nous, proféré sur la place publique, aurait eu le même sort. Dans le fait, il est peut-être inutile qu'un mot de ralliement de ce genre soit complétement compris de ceux sur lesquels il doit exercer son action; le plus souvent même, ce mot magique a d'autant plus de puissance, qu'il présente une idée plus vague; mais au moins faut-il qu'il ait prise sur l'imagination par quelque endroit, qu'il y trouve une corde sensible et prête à vibrer. Hélas! des sons qui frappent un roc inintelligent n'ont pas d'action sur lui; il les répercute sans s'en émouvoir.

Le coup de feu qui venait d'abattre le brave général Miloradovitch, le Murat russe, comme l'appelle M. le comte Philippe de Ségur, avait eu un lugubre retentissement dans l'âme de l'empereur et dans celle des nombreux généraux et colonels dont il était environné. Une grande partie de la garde était là sous les armes, morne sans doute, abattue, incertaine, mais cependant fidèle à la discipline et contenue par son serment: « Êtes-vous bien sûr de votre troupe? » cette question qu'un témoin entendit faire, vers trois heures, par un

général à un colonel de cavalerie au moment de commander la charge, était applicable à la plupart des régiments; heureusement, ils virent les rebelles en trop petit nombre; ils tinrent bon et firent leur devoir. Même le gros du régiment de Moscou, dont les compagnies insurgées avaient donné, le matin, le signal de la révolte, venait d'arriver sur la place de l'Amirauté pour concourir au rétablissement de l'ordre. Le grand-duc Michel était revenu ce jour même de son second voyage à Varsovie, dans lequel, comme nous l'avons dit, il n'alla que jusqu'à Dorpat. A la nouvelle de l'insurrection et ayant appris que c'était un régiment de sa division qui en avait donné le signal, il avait volé à la caserne de ce régiment, toujours récalcitrant, mais cependant retenu par les instances de beaucoup de ses officiers; le haranguant avec véhémence, sans lui épargner les reproches, il l'avait exhorté à réparer sa faute, et, après en avoir obtenu le serment, il s'était mis à sa tête pour l'amener à l'empereur. Ces six compagnies rejoignirent donc la force armée qui n'attendait plus qu'un ordre pour mettre fin à cette affreuse scène d'anarchie.

Cet ordre, Nicolas hésitait encore à le donner; il répugnait à répandre le sang de ses sujets; avant d'en venir à cette extrémité, il voulait qu'on épuisât les moyens de persuasion. Une seconde fois il fit faire des remontrances aux insurgés, dans leur propre intérêt et sans transiger avec eux; puis, le résultat n'ayant pas répondu à son attente, il manda le métropolitain, pour faire entendre la voix de la religion aux soldats égarés.

Ce faible vieillard, presque septuagénaire, apôtre de

paix et de concorde, n'était guère habitué à des scènes si tumultueuses : la croix vacillait dans ses mains tremblantes. Cependant, accompagné du savant Eugène, métropolitain de Kief[1], et entouré d'une partie de son clergé, Séraphim alla remplir sur ce champ de bataille les devoirs de son saint ministère. Pouvait-il ne pas être écouté? penseront ceux de nos lecteurs qui, peu familiarisés avec les mœurs du peuple russe, ont cependant entendu parler de son formalisme religieux et de son attachement à la foi de ses pères. Mais, quoique superstitieux à l'excès et nonobstant toutes les démonstrations extérieures de respect, le Russe, même des basses classes, n'a pas beaucoup de déférence pour les ministres de son culte, en général peu propres à servir de modèles. Aussi l'apparition du premier pasteur manqua-t-elle son effet sur les soldats. En voyant leur contenance, les prêtres, qui guidaient les pas du vieillard, l'exhortèrent à se tenir prêt à recevoir la palme du martyre. Un roulement de tambours couvrit sa voix. On le repoussa, on se moqua de ses cheveux blancs, on lui demanda brutalement de quoi il venait se mêler. Les deux pontifes avec leur cortége, désespérant de se faire écouter, se retirèrent à la hâte.

Pâle, abattu, mais toujours intrépide et présent partout [2], l'empereur se décida enfin, à ce moment où la longanimité avait épuisé tous les ménagements, à ces

[1] Mort le 7 mars 1837. C'était le second prélat de l'empire.

[2] A ce sujet il sera peut-être intéressant de lire un passage de notre journal de voyage, écrit le lendemain de l'événement, sous la première impression du spectacle auquel nous avions assisté. Voir, dans les Notes et Éclaircissements, la note 9.

mesures acerbes, décisives, « devenues d'autant plus indispensables, dit un rapport officiel, que la lie de la population, gagnée par l'argent et l'eau-de-vie qu'on lui distribuait, commençait à se joindre aux rebelles [1]. » Il les fit prendre à revers de différents côtés, pendant qu'une charge de cavalerie enfoncerait, en partant de la place de l'Amirauté, leur carré dans le milieu duquel ils avaient reçu ou forcé d'entrer une multitude de gens du peuple criant comme eux à tue-tête : *Vive l'empereur Constantin!* Dans son extrême commisération pour des troupes séduites, coupables de fait sans doute, et cependant innocentes par l'intention, Nicolas, en donnant le signal de l'attaque au régiment de la garde à cheval et à celui des chevaliers-gardes, voulut encore, dit le même rapport, « qu'ils cherchassent à effrayer les mutins par une attaque *d'ailleurs très-difficile,* vu le manque d'espace et la position avantageuse des factieux... Cette démonstration n'eut pas le résultat désiré. » Peut-être fut-elle faite avec hésitation, peut-être la bonne volonté des soldats ne répondait-elle pas à l'ardeur des chefs [2]. Parmi ces derniers se distinguait

[1] On voit que nous n'inventions pas, en parlant plus haut des mauvaises dispositions de la multitude. Nous y reviendrons encore dans le chapitre suivant.

[2] Nous ne savons trop comment expliquer les mots suivants contenant les motifs de la condamnation du jeune baron de Rosen, tels au moins que nous les trouvons dans la *Gazette* (allemande) *de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 58, suppl., p. 12 : « A été personnellement actif dans la révolte, en faisant faire halte à son détachement de cavalerie (*Kavallerie-Kommando*), envoyé pour la comprimer. » A-t-on confondu ici deux individus? Le baron de Rosen était lieutenant dans le régiment des gardes de Finlande.

le jeune colonel baron Velho, fils du banquier de ce nom, d'origine portugaise, connu sous le règne de Paul; au moment où il tira le sabre, une balle lui fracassa le bras. Les insurgés résistèrent avec vigueur : ce fut le prince Chtchépine-Rostofski qui donna le premier l'ordre de faire feu : la place retentit alors pendant quelques minutes du bruit de la mousqueterie. Kakhofski, le meurtrier de Miloradovitch, tua de même le colonel Stürler, brave Suisse qui commandait le régiment des grenadiers du corps, et jeta ensuite son pistolet, comme dans un accès de remords. Guillaume Küchelbecker tourna son arme contre le grand-duc Michel et l'aurait sans doute abattu si, au milieu du tumulte de l'insurrection, les matelots de la garde, épouvantés d'une telle audace, n'avaient arrêté son bras. Puis il ajusta le général Voïnof : par bonheur, cette fois le pistolet, qui était resté quelque temps couché sur la neige, ne partit point. Iakoubovitch de son côté, la main sur son poignard, cherchait des yeux l'empereur, mais sans pouvoir l'atteindre.

La résistance, favorisée par une position forte mais sans issue, avait déjà duré plusieurs heures, lorsque, à l'approche de la nuit, qui dans cette saison tombe avant quatre heures, on fit avancer du canon. On plaça plusieurs pièces de campagne près du boulevard de l'Amirauté qui fait face au Sénat, et on les chargea à mitraille, non sans faire une nouvelle sommation, qui fut suivie d'un refus décisif. On agita en l'air les mèches allumées, car les ménagements de l'empereur étaient infinis; puis on tira un premier coup qui, mal pointé à dessein, fit peu de dommage. Les séditieux s'en moquèrent et recommencèrent leurs cris. On as-

sure que les dispositions des artilleurs étaient douteuses [1] et que ce fut le grand-duc Michel qui, prenant la mèche des mains d'un soldat, fit partir la première décharge. Ce prince, malgré la fatigue d'une tournée dans les casernes ajoutée à celle d'un long voyage, n'avait plus quitté un instant son frère, et, comme lui, il donna des preuves d'une bravoure héroïque.

A la fin, le feu devint sérieux, la mitraille fit d'horribles ravages. Cependant on ne tira pas plus d'une dizaine de coups. « A la seconde décharge, dit le Rapport, toute cette troupe se dispersa et fut poursuivie par les chevaliers-gardes et la garde à cheval dans Vassili-Ostrof (île de l'autre côté de la Néva), le long du quai Anglais (qui longe le fleuve en deçà) et par la rue Galernaïa (ou de la Cour des galères, parallèle à ce quai), où l'on coupait les fuyards. On en ramassa jusqu'à 500 à l'instant même; les autres se disséminèrent de différents côtés, dans les maisons et sur le lit gelé de la Néva. » Un certain nombre forcèrent l'entrée d'une maison peu éloignée de la place du Sénat, y furent cernés et pris; d'autres, poursuivis par la fusillade, jonchèrent les rues de leurs corps; d'autres encore se dispersèrent au loin et trouvèrent un refuge dans les repaires de voleurs. Environ 150 individus furent saisis pendant la nuit et plusieurs des instigateurs de la révolte arrêtés; quelques-uns aussi vinrent

[1] M. Golovine, quoique en général médiocrement informé sur ces événements, est sur ce point beaucoup plus catégorique que nous. « On amène du canon, dit-il; un général apporte des cartouches dans le caisson de sa voiture; *les artilleurs refusent de tirer*. Il met lui-même le feu aux pièces, les insurgés se dispersent. » *La Russie sous Nicolas Ier*, p. 26.

se livrer de leur propre mouvement. Les marins et les grenadiers du corps rentrèrent par troupes dans leurs casernes, implorant la clémence du vainqueur qu'ils avaient méconnue et bravée dans cette désastreuse journée.

On ne sait au juste le nombre des victimes, car les corps furent jetés à la hâte sous l'épaisse couche de glace dont la Néva reste couverte pendant quatre ou cinq mois de l'année. Les plus modérés parlent de deux cents, indépendamment de sept à huit cents prisonniers. Beaucoup de gens du peuple, simples curieux, mais curieux intéressés peut-être, épiant le moment du pillage, furent atteints et mis en pièces par la mitraille.

Cependant, l'impératrice, entourée des dames les plus distinguées de la ville, attendait en tremblant l'issue du combat, où, avec une résignation telle que l'inspire la religion du devoir, elle avait vu s'élancer son époux. Au moment où il se voyait réduit à la triste nécessité d'ouvrir le feu contre les rebelles, Nicolas avait envoyé un message à la princesse pour l'en instruire; car il craignait l'effet que les coups de canon feraient sur ses nerfs. L'explosion eut lieu : alors, fondant en larmes, l'impératrice se jeta à genoux et resta en prière jusqu'à ce qu'on vînt lui apprendre que la révolte était étouffée. Avant six heures, l'empereur était dans ses bras; un seul devoir l'avait retenu loin d'elle, après avoir rétabli la paix publique, celui d'aller remercier sur son lit de douleur la plus illustre victime de cette fatale journée, le comte Miloradovitch, du dernier service qu'il avait rendu à son pays. Les blessures du héros avaient été reconnues mortelles; il

n'avait plus que quelques instants à vivre. L'empereur recueillit ses dernières volontés et promit qu'elles seraient exactement remplies [1].

Encore tout ému, il courut au palais. On se figure la scène touchante à laquelle son retour donna lieu, et ce que les embrassements de l'impératrice eurent à la fois de doux et d'amer. Quel commencement de règne! s'écrièrent-ils de concert. Hélas! dès le premier jour, il avait connu à quel prix on possède le souverain pouvoir, et tout n'était pas fini peut-être! Cependant, la présence de son époux, miraculeusement sauvé au milieu des balles et des poignards, fut pour le cœur d'Alexandra un baume bienfaisant; la reconnaissance envers Dieu lui rendit le calme; mais on assure que ce jour-là laissa des traces ineffaçables sur les traits de l'infortunée princesse, alors si jeune encore; tendre épouse et mère dévouée, elle s'était vue menacée à la fois dans toutes ses affections.

Le soir même, un *Te Deum* solennel fut chanté à la chapelle du Palais d'Hiver, en présence de Nicolas et de toute la cour, pour célébrer l'avénement du nouvel empereur.

Les troupes restèrent sous les armes, car on pouvait craindre qu'un coup de main ne fût tenté la nuit sur le palais. On en fit garder tous les abords, du côté du fleuve aussi bien que de celui de la ville, et l'on plaça des canons à tous les angles, ainsi qu'au débouché des rues. Plusieurs régiments bivaquèrent, autour de grands feux, sur l'immense place attenante. Cette division était placée sous les ordres de l'aide de camp gé-

[1] Nous renvoyons à la note 10, à la fin de ce volume.

néral Vassiltchikof[1], qui venait de rendre de nouveaux services, ainsi que l'atteste le rescrit impérial du 22 août 1826[2]. Une autre, établie à Vassili-Ostrof, était sous le commandement de l'aide de camp général de Benkendorff, dont nous aurons souvent à faire mention, et qui, dans toute cette journée, n'avait pas quitté un instant l'empereur. En outre, des détachements des Cosaques de la garde parcoururent la ville dans tous les sens, pour maintenir l'ordre partout et ramasser les fuyards. Une tranquillité parfaite ne cessa plus de régner.

Qu'étaient devenus cependant les chefs de la conspiration, après avoir ainsi chargé leur conscience du sang de tant de misérables, de la perte imminente et plus lamentable encore de tant d'hommes de cœur, quelques-uns pères de famille, d'autres seuls appuis de leurs mères, la plupart ayant eu devant eux un brillant avenir ?

Ryléïef était retourné à son logis, et plusieurs de ses amis, Alexandre Bestoujef, le baron de Steinheil, Jean Pouschtchine, Batenkof et plusieurs autres, étaient venus cacher près de lui leur rage, leur honte, leurs cruelles appréhensions. Troubetzkoï n'y alla point. Ce Brutus d'une nouvelle espèce, dictateur sans volonté et sans courage, n'avait point paru de la journée. Dès le début de la révolte, au lieu d'accourir sur la place et de prendre le commandement en chef comme il était

[1] Il avait depuis peu de temps le grade de général (en chef) de la cavalerie. Dans les campagnes de 1812 à 1814, il avait rendu de brillants services. On trouvera sur lui quelques renseignements de plus dans le chapitre suivant.

[2] Voir *Gazette* (allemande) *de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 74.

convenu, il était allé en toute hâte à l'état-major général (en face du Palais d'Hiver) prêter son serment, afin de détourner de lui les soupçons et aussi pour se soustraire aux recherches de ses complices quand ils viendraient à remarquer son absence. Des attaques de nerfs l'y avaient retenu. Mais à peine remis, se dérobant à tous les regards, il s'était réfugié chez sa sœur, où sa contenance avait encore trahi les angoisses qui le brûlaient intérieurement. Chez la comtesse Laval, sa belle-mère, femme d'une trempe plus forte que ce conspirateur pusillanime, il offrit ensuite le même spectacle. Enfin, ne se croyant pas assez en sûreté dans cette maison, il courut, à la faveur de la nuit, dans celle de son beau-frère, le comte de Lebzeltern. Dans la demeure du représentant de l'Autriche, il se flattait de trouver un asile inviolable, et il oublia qu'il laissait dans la sienne, à la merci des agents qui ne tarderaient pas à y être envoyés, tous ses papiers les plus secrets, toutes les preuves du complot, en un mot, beaucoup plus qu'il n'en fallait pour perdre ses meilleurs amis, ceux qui avaient placé en lui leur confiance. Ces papiers furent saisis, et, dans la nuit même, le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, se transporta en personne chez le diplomate autrichien pour le prier d'engager son beau-frère à ne pas résister aux ordres de Sa Majesté Impériale, mais à se rendre immédiatement au palais accompagné d'un aide de camp qui avait ordre de lui demander son épée. Le comte de Lebzeltern jugea convenable de déférer à cette invitation. Le prince suivit donc l'aide de camp, et, gardé à vue au palais, il attendit que l'empereur, après avoir pris un court repos, se fût réveillé. Bientôt il se trouva devant lui.

D'abord, il se livra à des dénégations et prétendit être étranger au complot; mais déjà ses papiers et ceux de quelques-uns de ses complices étaient entre les mains du monarque, qui les lui montra; les uns étaient écrits de sa main, les autres portaient sa signature, dans d'autres encore son nom revenait à chaque ligne. Voyant alors qu'il lui était impossible de nier son crime, il tomba aux pieds de son juge, implora sa pitié et demanda grâce de la vie. « Soit! » répondit Nicolas avec dignité; « asseyez-vous et écrivez à la princesse; je vous dicterai la lettre. » Troubetzkoï écrivit presque machinalement ces mots : *Ia sdarof*, je me porte bien; mais quand il entendit la suite de la dictée, *i ia boudou sdarof*, et j'aurai la vie sauve, il n'osa continuer. L'empereur lui dit de son ton le plus impérieux : « Écrivez et cachetez! » L'homme coupable obéit en tremblant, et longtemps tous ses sens retentirent de ces sévères paroles qui furent encore prononcées : « Si vous vous sentez le courage de supporter une vie déshonorée et vouée aux remords, vous l'aurez; mais c'est le seul point que je puisse vous promettre. »

Après avoir dit cela, l'empereur se détourna de lui avec dégoût.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Débuts du règne et nouvelles des provinces.

Pendant toute la journée du 27 décembre, il y eut encore une grande affluence d'hommes de toutes les classes sur la place de l'Amirauté et la place d'Isaac, continuation de la première [1]. La tranquillité publique

[1] La place d'Isaac est ainsi nommée de la cathédrale d'Isaac, basilique colossale qui s'y élève et qui est en construction depuis plus d'un demi-siècle. Catherine II l'avait commencée ; Paul en avait hâté l'achèvement dans un esprit tout à fait mesquin. Un matin, l'on y trouva affiché un écriteau où il était dit que le règne de Paul ressemblait à cette construction, que cet empereur continuait en briques ce que Catherine avait commencé en marbre. Paul ne plaisantait pas : il intima à la police de lui trouver le coupable, et elle n'eut garde d'y manquer. Un malheureux fut saisi ; on assure qu'il fut déporté en Sibérie après

ne fut cependant plus troublée dans la capitale ; mais chacun voulait voir le théâtre de la bataille livrée la veille, les dégâts qu'elle avait occasionnés, l'attitude des troupes, ou, après leur départ, les traces qu'avaient laissées au milieu de la neige les feux de leurs bivacs.

A neuf heures du matin, tout ce vaste espace était encore gardé comme il l'avait été pendant la nuit ; les soldats conservaient l'air morne de la veille ; les canons étaient toujours braqués contre les trois perspectives et les autres avenues ; des feux brûlaient à côté, et les Cosaques refoulaient à coups de lance ceux que la curiosité poussait au delà de là limite tracée.

Bientôt on vit l'empereur sortir du palais : un seul aide de camp, comme lui à cheval, l'accompagnait. Le jeune monarque passa devant le front des troupes, les remercia de leur fidélité, de leur discipline, de l'ordre exemplaire qu'elles avaient conservé dans leurs rangs ; puis il les congédia, en attendant qu'il vînt passer en revue chaque corps dans son quartier, et ordonna qu'on leur fît les distributions usitées en pareille circonstance, en viande ou poissons et eau-de-vie. Une gratification en argent complétait habituellement ces largesses impériales. Cette fois, dans l'espérance d'affermir les bonnes dispositions de la garde, Nicolas la convertit en une haute paye temporaire, payable pendant plusieurs jours. Il se transporta ensuite derechef

avoir eu la langue arrachée. Sous Alexandre, l'édifice resta inachevé. Nicolas fit reprendre les travaux, démolir tout ce qui en dénaturait le plan, exécuter celui-ci dans tout ce qu'il a de gigantesque, et la direction de cette grande entreprise fut confiée à un Français, M. de Montferrand. L'église d'Isaac, s'il l'achève, sera un des plus magnifiques monuments du règne de Nicolas.

près du lit de Miloradovitch; mais déjà ce brave avait rendu le dernier soupir. De son côté, le général Stürler ne tarda pas à succomber à ses blessures.

Malgré des pertes si sensibles, Nicolas était toujours disposé à la clémence. Il l'exerça pleinement à l'égard des malheureux soldats, qui, après s'être laissé séduire par d'indignes artifices ou entraîner par leur déférence (on ne peut dire attachement) pour leurs chefs immédiats, attendaient maintenant, avec une anxiété mêlée de cette résignation innée chez les Russes de la classe populaire, que l'empereur prononçât sur leur sort. Il accorda d'abord un pardon à la fois généreux et politique (car où trouver à les remplacer aussitôt?) aux marins de la garde qui donnaient des marques d'un repentir sincère et qui s'empressèrent alors de prêter le serment de fidélité entre les mains du grand-duc Michel; il fit bénir de nouveau leur drapeau souillé par la révolte, et le leur rendit de sa propre main. « Vous avez perdu l'honneur, » leur dit-il, « tâchez de le recouvrer! » Les drapeaux avaient été également enlevés à deux régiments : celui de Moscou tout entier avait refusé le serment, mais il avait ensuite concouru, au moins partiellement, à rétablir l'ordre; près de la moitié des grenadiers du corps s'était laissé entraîner dans la révolte après avoir déjà juré fidélité; en revanche, l'autre moitié, inébranlable dans sa fidélité, était restée sourde à toutes les suggestions; d'ailleurs, les uns et les autres, humbles, contrits, se proclamant coupables, invoquaient la clémence paternelle du tsar, et ils avaient près de lui un avocat chaleureux, dans la personne du prince son frère. Le pardon fut accordé à tous, à une condition toutefois : c'est que les plus cou-

pables, réunis dans des compagnies séparées, seraient envoyés pour quelque temps à l'armée du Caucase, et laveraient leur faute et la tache imprimée à leur drapeau dans le sang des montagnards, redevenus des ennemis acharnés de la Russie. Cette proposition fut reçue avec un vrai enthousiasme : plusieurs centaines d'hommes se déclarèrent prêts à partir ; quant à leurs femmes et leurs enfants, le prince promit de veiller sur leur sort, en même temps qu'il leur fit espérer à eux-mêmes le retour dans deux ans.

On put, dès ce jour, envoyer contre-ordre aux troupes, qui, cantonnées à la distance de quelques lieues de la capitale, avaient dû s'en rapprocher en toute hâte ; on retint seulement, pour faire le service des patrouilles, conjointement avec les Cosaques, les dragons de la garde, et, de plus, quelques escadrons de hussards et de lanciers. Cette cavalerie devait veiller autour de la ville, afin qu'aucun des fugitifs qui rôdaient encore dans son intérieur ou se tenaient cachés en attendant une occasion favorable, ne réussît à s'évader [1]. On dut, en effet, à cette précaution la capture de la plupart d'entre eux. Un très-petit nombre de conjurés seulement cherchèrent leur salut dans la fuite, et peut-être même Küchelbecker fut-il le seul. Celui-ci, ancien élève, puis répétiteur ou professeur au lycée de Tsarsko-Sélo, écrivain de quelque mérite et savant recommandable [2], s'était déjà fait remarquer à Paris par

[1] On assure que le prince Odoïefski passa cette nuit de décembre caché sous l'arche d'un pont, et qu'il se réfugia ensuite, transi de froid, chez son parent Lanskoï, ministre de l'intérieur, où il fut saisi.

[2] Nous avons dit plus haut qu'il était collaborateur du prince

l'exagération de ses opinions et l'imprudence de ses discours; il avait été autorisé à y faire un cours public de littérature russe, mais les plaintes auxquelles il donna lieu furent cause qu'il dut l'interrompre et même quitter Paris. Après avoir paru avec audace sur le champ de bataille, il réussit à tromper la vigilance des patrouilles, s'évada et arriva jusqu'à Varsovie, caché sous un déguisement. Dans cette ville, il se mit à la recherche d'un ami politique, officier dans un des régiments russes. Il le chercha longtemps en vain; à la fin, le malheur voulut qu'il s'adressât à un sous-officier du régiment de la garde de Volhynie [1] qui avait son signalement. « Et que lui voulez-vous, à cet officier? » demanda le sergent. Küchelbecker, dans un moment de distraction, répondit : « Dame! c'est mon ami! » Ces mots, rapprochés des vêtements déguenillés du voyageur, donnèrent aussitôt l'éveil au sergent, car le Russe est très-avisé, et comme il est en même temps très-avide, âpre au gain, l'espérance d'une récompense, d'un profit, ajoute encore à la finesse dont il est généralement doué. Sans faire semblant de rien, le sous-officier se montra prêt à servir de guide au pauvre fugitif; mais au lieu de le conduire à l'adresse indiquée, il le présenta à ses supérieurs, et bientôt son identité fut reconnue; on l'achemina vers Pétersbourg. Son rusé conducteur ne tarda pas à faire le même

Vladimir Odoïefski pour la publication de la *Mnémosyne*. Il avait, dans le *tchinn*, le rang d'assesseur de collége, c'est-à-dire de la 8e classe.

[1] Malgré le grand nombre de régiments de la garde stationnés à Saint-Pétersbourg et dans ses environs, il y en avait encore plusieurs en Pologne, à la disposition du césarévitch.

voyage; mis à l'ordre du jour de l'armée, il reçut une gratification de mille roubles, fut avancé au grade d'enseigne et placé dans les invalides de la garde, « en récompense d'une conduite et d'une sagacité si exemplaires [1]. »

Les arrestations, commencées dans la nuit, se succédèrent pendant toute la journée du 27, grâce aux indications trouvées dans les papiers du prince Troubetzkoï et dans ceux de plusieurs de ses complices. Elles atteignirent un très-grand nombre de personnes, et de graves soupçons planèrent encore sur beaucoup d'autres. Les casemates de la forteresse se peuplèrent de prisonniers : parmi eux étaient des fils de généraux, de hauts fonctionnaires et d'académiciens, plusieurs princes, plusieurs officiers supérieurs, des *tchinovniks* civils, des littérateurs, etc. Ryléïef, Kakhofski, le prince Obolenski, plusieurs des frères Bestoujef, Iakoubovitch, avaient déjà rejoint Troubetzkoï dans les cachots. Alexandre Bestoujef n'avait pas hésité, encore dans la nuit de l'événement, à quitter son refuge dans un faubourg écarté et à traverser les postes, afin de porter lui-même à l'empereur, selon son expression, « sa tête coupable. » Le colonel Boulatof se livra aussi volontairement.

Le jeune monarque leur fit subir personnellement un premier interrogatoire. Il faisait à peine jour lorsque Bestoujef se trouva en sa présence, presque seul à seul. Lui, dont la parole éloquente et sympathique avait entraîné à la révolte la moitié d'un régiment auquel il

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 15. Voir d'ailleurs, sur Küchelbecker, la note 11, à la fin de ce volume.

était complétement étranger, resta atterré devant la majesté du regard avec lequel Nicolas l'aborda, en lui disant ces mots dictés par une juste indignation : « Le général Bestoujef était un serviteur fidèle, mais il n'a laissé que des fils dégénérés [1]. » On assure qu'à cette question : « Où étiez-vous dans la journée du 14 (26) ? » Boulatof répondit : « Près de votre personne, sire ! et si vous aviez faibli, c'était fait de vous ; mais je ne me suis pas senti capable de lâcher la détente, quand Votre Majesté montrait tant de fermeté et de courage. — Mais pour une entreprise de cette espèce, il faut de l'assistance, des ressources de tout genre : sur quels moyens comptiez-vous pour réussir ? — Des choses de cette nature ne se disent pas devant un si grand nombre de témoins. » Sans faire attention à quel danger il s'exposait, Nicolas prit le conspirateur sous le bras, entra avec lui dans son cabinet, et ils restèrent longtemps en conversation particulière. Nous ignorons si Boulatof descendit au rôle indigne de dénonciateur ; mais on assure qu'il s'exprima avec une entière franchise, à laquelle son auguste interlocuteur répondit par des témoignages de bonté et par l'expression de son regret qu'un tel homme fût perdu pour la société. En sortant, le colonel avait encore les larmes aux yeux ; la confiance dont il venait d'être l'objet lui faisait sentir plus vivement encore l'énormité de son crime.

Des vérités salutaires, mais pénibles à entendre, ve-

[1] Bestoujef lui-même en a fait l'aveu à M. Adolphe Erman, qui, en 1829, le trouva à Iakoutsk et qui rapporte ces détails. Voir *Reise um die Erde*, t. II, p. 270. Bestoujef le père était conseiller d'État actuel : ce grade, purement honorifique, répond à celui de général-major.

naient de frapper l'oreille de l'autocrate, qui déjà avait trouvé des avertissements de même nature dans les papiers de cet inculpé, de ses frères et d'autres prévenus [1]. L'impuissance des lois, la vénalité des juges, les concussions dont les plus hauts fonctionnaires se rendaient coupables et dont il ne devait pas tarder à avoir sous les yeux une preuve frappante, les injustices inouïes commises dans les dernières années, les punitions infligées sans qu'aucune loi y autorisât, tout cela lui fut révélé à la fois, avec tant d'ensemble, qu'il dut frémir à la vue de cet abîme où il semblait presque inévitable que tout l'ordre social ne s'engloutît.

En ce qui concerne le complot, rien aussi ne resta caché; les moindres fils de la trame qui s'étendait sur tout l'empire furent mis à nu. On envoya de Pétersbourg à l'armée du Midi et sur divers points, des généraux chargés de prévenir l'explosion de quelque autre mine souterraine, de prendre à la hâte des mesures de sûreté, de faire des arrestations, de changer les chefs de plusieurs régiments, d'avoir l'œil peut-être sur quelques-uns de leurs supérieurs et d'assurer l'obéissance des corps d'armée. Nicolas déploya une vi-

[1] Ici se place l'entretien suivant rapporté par M. Golovine dans *La Russie sous Nicolas Ier*, p. 183 : « Que vous a donc fait votre empereur? » demandait Nicolas à l'un des conjurés, alors qu'il leur faisait l'honneur de les questionner lui-même. « — Nous n'avions pas un empereur, nous en avions deux, » répondit celui-ci, « l'un votre frère, et l'autre Arakhtchéief. » Et comme il continuait sur ce ton, le grand-duc Michel, présent à l'interrogatoire, s'écria : « Il faut lui fermer la bouche avec une baïonnette! — Vous demandiez tout à l'heure, » répliqua l'accusé, « pourquoi il nous fallait une constitution : c'est pour que de pareilles choses ne se disent pas. »

gilance, une activité extrêmes. Au reste, on ne le vit point s'acharner à trouver des coupables ; hélas ! dès le premier moment, on en avait découvert plus peut-être que la politique ne conseillait d'en avouer. Au contraire, il se montra très-enclin à la clémence, et pardonna, à la première marque de repentir, avec une facilité généralement interdite à la justice, dans les pays où Thémis, tenant sa balance égale pour tous, ne se permet jamais de soulever le bandeau qui doit couvrir ses yeux.

Un jeune comte Zacharie Tchernychef, capitaine aux chevaliers-gardes, la joie et l'orgueil d'une famille illustre, au sein de laquelle on a compté, dans le cours du dix-huitième siècle, plusieurs ministres et plusieurs feld-maréchaux [1] ou généraux en chef, venait d'être arrêté. L'empereur désirait le sauver, par égard pour ses parents et aussi à raison de son âge. Il n'avait point pris part à l'échauffourée ; mais seulement il s'était laissé entraîner dans les sociétés secrètes par son beau-frère le capitaine Nikita Mouravief, dont nous parlerons bientôt. Le jeune comte fut amené devant le monarque. « Est-il possible, » lui dit ce dernier, « que vous soyez sous le coup d'une peine infamante, vous qui appartenez à une des premières familles de mon empire ? J'espère que non. Désavouez les principes professés par vous, les actes insensés que vous avez commis ; dites-moi que vous vous en repentez, et je pourrai vous faire

[1] Elle est maintenant éteinte dans les mâles, par suite de la condamnation de son dernier rejeton à l'exil en Sibérie, ce qui emporte la mort civile. Le ministre actuel de la guerre, prince Alexandre Tchernychef, n'appartient pas à la même famille, ou du moins, à la même branche. *Voir* plus loin.

grâce (car en Russie le souverain peut faire grâce avant tout jugement comme après). » Tchernychef refusa. « J'ai agi selon ma conscience! » dit-il pour toute réponse [1]. Un vieux militaire, aide de camp général de l'empereur et commandant du 1er corps de cavalerie de réserve, se porta lui-même accusateur de son fils qu'il amena devant son maître. Celui-ci, touché de la fidélité du général, voulut user de clémence, et lui dit qu'il s'en remettait à lui-même de la punition du coupable. « Si Votre Majesté veut traiter favorablement ce misérable, » répondit le père irrité, « qu'Elle le fasse mettre sous bonne garde, car pour moi je le tuerais. » Nicolas l'assura qu'il pardonnait au jeune homme, et l'invita à suivre son exemple; mais le vieux guerrier opposa à ses instances un inexorable « Jamais! »

Là surtout où les indices n'avaient rien de grave, l'empereur suivit le penchant de son cœur, d'accord avec les conseils de la politique. Le surlendemain du 26 décembre, on amena de grand matin au Palais d'Hiver un petit-fils du grand Souvorof, fils unique du prince Arcadius d'Italie (Italiiski) et de la spirituelle Hélène, née Naryschkine [2]. Son père s'était noyé, en 1811, dans les flots de ce même Rymnik en Valachie, si célèbre par la victoire que l'auteur de leur illustration avait remportée sur ses bords. Nicolas était encore au lit. En attendant son réveil, le jeune homme,

[1] Il fut exilé à Iakoutsk, mais reçut son pardon en 1829, et fut envoyé à l'armée du Caucase comme simple soldat. Erman, t. II, page 83.

[2] Depuis remariée au prince Vassili Galitsyne. Elle est fille du grand chambellan Alexandre Naryschkine dont il sera question plus loin.

cornette aux gardes à cheval, fut enfermé dans une petite chambre du palais, où deux sentinelles le gardaient à vue. A huit heures du matin, il fut mandé. Les antichambres étaient occupées par un grand nombre d'aides de camp, de généraux, de colonels, qui tous, le supposant coupable, avaient l'air de ne pas le reconnaître. Il est introduit chez le monarque. « Souvorof, Souvorof! » lui cria celui-ci dès qu'il l'aperçut, « c'est ainsi que vous déshonorez un nom que toute la Russie révère! » Le jeune prince était atterré; à peine trouva-t-il la force d'articuler ces mots : « Comment ai-je pu m'attirer un tel reproche? Je ne crois pas avoir mérité la colère de Votre Majesté. » Dans son inexpérience, il pouvait avoir donné prise sur lui, mais en réalité il n'avait rien de grave à se reprocher. Nicolas lui fit part des soupçons qui s'élevaient contre lui et le questionna sur ses liaisons avec le prince Odoïefski, son camarade du même grade, mais plus ancien, au régiment des gardes à cheval. Le cornette avoua qu'il avait souvent vu le prince et qu'il était lié d'amitié avec lui; qu'on parlait librement chez lui, trop librement peut-être, mais que jamais, en sa présence, à lui prince Italiiski, on n'avait rien dit d'hostile à la personne de S. M. I.; qu'il ne l'aurait certes pas souffert. « Je disais bien, » s'écria l'empereur d'un ton triomphant, « qu'un Souvorof est incapable de trahir son souverain! » et il l'embrassa. Tout à fait libre de sa personne, le jeune officier traversa de nouveau les rangs de ceux qui lui avaient montré l'instant d'auparavant des visages si froids. Maintenant chacun voulut le féliciter, lui serrer la main, l'embrasser même; il trouvait là autant d'amis que d'individus; mais il n'eut

garde de s'y laisser prendre après l'expérience qu'il avait faite. Le lendemain, il fut nommé lieutenant et bientôt après aide de camp (*Flighel adioudant*) [1] de l'empereur. Son avancement fut rapide, car dès l'année 1839, il était général-major de la suite de S. M. I. [2].

Une enquête commença aussitôt, nous en verrons plus tard les résultats; mais la commission instituée par ukase du 29 décembre était à peine réunie depuis deux jours que l'empereur publia son manifeste du 31 [3], afin de rassurer immédiatement l'opinion publique par rapport à l'esprit de l'armée, ce principal rouage dans le mécanisme social du pays. Deux classes d'hommes, disait-il, ont pris part à l'événement du 14 (26) décembre, événement qui, « peu important par lui-même, ne l'est que trop par son principe et par ses conséquences » : les uns, pauvres égarés, ne savaient pas ce qu'ils faisaient; les autres véritables conspirateurs, « voulaient abattre le trône et les lois, bouleverser l'empire, amener l'anarchie. » — « Entraînés dans le « tumulte, continuait l'empereur, les soldats des com- « pagnies séduites n'ont participé à ces attentats ni de « fait, ni d'intention : une enquête sévère m'en a « donné la preuve, et je regarde comme un premier « acte de justice, comme ma première consolation, de

[1] Orthographe russe du mot allemand *Flügel-Adjudant*, adjudant d'aile. Le grade d'officier supérieur est attaché à ce poste, tandis que celui d'aide de camp général (*Ghénéral-Adioudant*) confère le grade de lieutenant général.

[2] En août 1846, le même prince Alexandre Italiiski fut choisi pour porter au roi de Wurtemberg la nouvelle de la célébration, à Péterhof, du mariage de la grande-duchesse Olga Nikolaïevna avec le prince royal son fils.

[3] Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 154.

« les déclarer innocents. Mais cette même justice dé-
« fend d'épargner les coupables. » Le paragraphe qui vient après mérite d'être lu avec la plus sérieuse attention ; à côté de quelques insinuations peu bienveillantes pour l'étranger, on y remarquera un passage que la Russie devait se presser de recueillir comme une promesse rassurante, passage que nous ferons ressortir en le soulignant. « D'après les mesures déjà prises, le
« procès, le châtiment, embrasseront dans toute son
« étendue, dans toutes ses ramifications, un mal dont
« le germe compte des années, et, j'en ai la confiance,
« ils le détruiront jusque dans sa racine ; ils purge-
« ront de cette contagion étrangère le sol sacré de la
« Russie ; ils feront disparaître cet odieux mélange de
« *tristes vérités* et de soupçons gratuits qui répugne
« aux âmes nobles ; ils tireront à jamais une ligne de
« démarcation entre l'amour de la patrie et les pas-
« sions révolutionnaires, *entre le désir du mieux et la*
« *fureur des bouleversements* ; ils montreront au monde
« que la nation russe, toujours fidèle à son souverain
« et aux lois, repousse les secrets efforts de l'anar-
« chie, comme elle a repoussé les attaques ouvertes
« de ses ennemis déclarés ; ils montreront comment
« on se délivre d'un tel fléau ; ils prouveront que ce
« n'est point partout qu'il est indestructible. »

Malgré cette comparaison, flatteuse sans doute, mais flatteuse seulement pour la Russie, entre son *sol sacré* et les pays étrangers, siéges d'un fléau indestructible qu'ils lui ont transmis par contagion, pays où le règne des *lois* ne semble cependant pas moins affermi qu'il ne l'est sous le régime des ukases ; malgré cette comparaison désobligeante, s'il faut dire toute notre pen-

sée, on doit rendre justice au langage calme, digne, élevé de ce manifeste, à son esprit presque libéral, puisque le désir du progrès y est présenté comme un sentiment légitime. Il fait honneur à la plume du sage Karamzine, s'il est vrai qu'on doive le lui attribuer. Calculé à la fois pour inspirer une terreur salutaire aux agitateurs, pour rassurer les populations paisibles de l'empire, et pour affaiblir au dehors l'effet fâcheux pour la considération politique de la Russie, que les nouvelles de cette semaine avaient dû produire, il est incontestablement l'ouvrage d'un homme habile, d'un véritable homme d'État.

Nous aurons bientôt à analyser le rapport de la commission d'enquête, mais la manière dont on la composa mérite de fixer un instant notre attention. La liste de ses membres nous fera connaître quelques-uns des personnages auxquels le nouvel empereur accordait le plus de faveur; et, quoique les individus ne soient rien en Russie, à l'exception de l'individu couronné qui les regarde tous comme des instruments qu'il emploie ou qu'il brise à volonté, il ne sera pourtant pas sans intérêt de passer en revue l'entourage immédiat d'un monarque dont il s'agit pour nous d'étudier les tendances et le caractère.

Voici donc cette liste : Le ministre de la guerre, général de l'infanterie, Alexandre Tatischtchef, président [1]; le grand-duc Michel, frère de l'empereur, grand maître de l'artillerie, commandant d'une division de la garde; le prince Alexandre Galitsyne, conseiller

[1] Depuis comte, et mort en 1833. Il ne faut pas le confondre avec son parent Dmitri, bailli de l'ordre de Malte, mort ambassadeur à Vienne, le 30 septembre 1845.

privé actuel, ministre de l'instruction publique et des cultes sous Alexandre, ministre des postes sous Nicolas; Goléuitchef-Koutousof, aide de camp général, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg (plus tard en outre membre du conseil de l'empire); Alexandre Tchernychef, aide de camp général, le même qui, après avoir rendu au nouveau souverain le service signalé dont nous avons déjà fait mention, devint successivement comte, prince, général de la cavalerie, ministre de la guerre, etc.; Alexandre de Benkendorf, aide de camp général, chef de la première division de cuirassiers; Levachof, aide de camp général, commandant d'une brigade de la cavalerie légère de la garde, aujourd'hui général de la cavalerie, comte et membre du conseil de l'empire; Potapof, aide de camp général et général de service de l'état-major général; enfin le secrétaire de la commission, Dmitri Bloudof, alors seulement conseiller d'État actuel, mais qui a rapidement parcouru depuis la carrière des honneurs.

Quoique la plupart de ces hommes fussent assez haut placés, quelques-uns assez éminents même, pour offrir des garanties suffisantes de lumières et d'impartialité, ce n'était peut-être pas de leur part qu'on pouvait s'attendre à une instruction patiente, approfondie et savante. D'abord, tous, à l'exception d'un membre et du secrétaire en chef de la chancellerie, étaient militaires, et il s'agissait d'un procès de haute trahison très-compliqué, très-étendu, où, parmi les nombreux accusés de ce même ordre, il y en avait aussi beaucoup de l'ordre civil. Puis, à titre d'aides de camp généraux, la plupart de ces juges instructeurs improvisés étaient des hommes de cour, des familiers du prince, les exé-

cuteurs habituels et le plus souvent aveugles de ses volontés. C'est sur leur maison militaire que s'appuient principalement les empereurs de Russie; c'est par elle que, partout présents, ils interviennent dans toutes les affaires; c'est elle, indépendamment de la garde où elle se recrute, qui fait leur force et leur sécurité. Les aides de camp généraux exercent un droit de contrôle sur toutes les autorités secondaires ou inférieures, et très-grand est encore le prestige attaché aux aiguillettes des simples aides de camp du prince. Faire siéger un si grand nombre d'aides de camp généraux dans la commission d'enquête, n'était donc pas un moyen d'assurer à la justice cette indépendance qui est son premier titre au respect de tous; mais on suivit les vieux usages, car en Russie les plus hautes fonctions ont presque toujours été réservées aux militaires, jugés propres à tout, sans doute parce qu'ils ont ce mérite inappréciable de savoir le mieux obéir [1]. Enfin, demanderons-nous, y avait-il convenance à introduire dans la commission un prince de la famille impériale? N'était-ce pas donner lieu au soupçon qu'il pouvait bien être placé là, soit pour former un intermédiaire direct et permanent entre le souverain et la commission dont il stimulerait le zèle, soit afin de poursuivre en quelque sorte la punition des prévenus, dans une cause personnelle ou, tout au moins, dans laquelle,

[1] M. Golovine (p. 201) rapporte l'anecdote suivante. Le comte Pahlen (lequel ?) ayant été appelé à une charge civile, dit à l'empereur : « Sire, je n'ai fait toute ma vie que le métier des armes ; vous m'appelez à un rude poste. — Et moi donc? » répondit Nicolas, « ai-je jamais fait de la politique avant de monter au trône?... »

pour lui, un intérêt de famille était engagé? N'était-ce pas le faire descendre de la haute sphère où l'avait placé sa naissance, près de ce pouvoir qui ne doit intervenir personnellement dans la dispensation de la justice que par des actes de clémence et de grâce, pour le compromettre dans des mesures de rigueur et d'expiation? Toutefois, à ces doutes on peut opposer une considération : c'est que, dans les circonstances critiques où il se trouvait, le monarque avait besoin de tout savoir; l'enquête pouvait amener des découvertes de toute espèce, et il est des vérités que le fonctionnaire russe le plus haut placé n'oserait jamais porter à la connaissance du maître, même sous une forme strictement historique.

Le grand-duc Michel venait de se conduire en homme de cœur : non-seulement il avait donné à son frère des témoignages du plus grand dévouement et fait preuve d'un rare mépris du danger, il avait aussi montré beaucoup de présence d'esprit, ainsi que l'alliance de sentiments humains avec une fermeté énergique. L'empereur lui devait de la reconnaissance; il avait d'ailleurs été élevé avec lui; il aimait sa droiture un peu bourrue, sa franchise toute militaire et la vivacité de ses saillies quelquefois heureuses [1]. Il répondait

[1] La manie des calembours, mise en honneur à la cour de Russie par le grand chambellan Alexandre Naryschkine, a fait, à Michel Pavlovitch, une réputation d'homme d'esprit que le trait suivant du moins ne démentira pas. Lorsqu'il visita l'observatoire de Poulkova, le grand-duc était entouré d'officiers généraux ayant tous l'uniforme chamarré de décorations, croix ou *étoiles*. L'astronome qui les reçut fut décontenancé à la vue de ce cortége un peu fastueux. Son trouble ayant été remarqué, le grand-duc se hâta d'imposer silence aux rieurs en disant : « Ce n'est rien,

donc au sincère attachement du grand-duc par une confiance illimitée : non content de le nommer inspecteur général de l'arme du génie, fonctions qu'il avait lui-même remplies avant son avénement au trône, il ne tarda pas à lui confier en outre (20 novembre 1826) le commandement supérieur de tout le corps de la garde, en remplacement du général Voïnof, successeur du général Ouvarof (un des favoris d'Alexandre) [1], mais qui fut mis alors à la tête du 4e corps d'armée.

De jurisconsultes, il y en avait tout au plus deux au sein de la commission d'enquête, le prince Alexandre Galitsyne et M. Bloudof; mais rien aussi n'est plus rare en Russie; d'ailleurs le procès était traité comme purement politique; il suffisait, pensait-on, d'un jury d'accusation pour constater les faits à l'aide des lumières du simple bon sens. En revanche, le prince Galitsyne, ancien procureur général du saint synode, membre du conseil de l'empire, et ancien ministre des cultes et de l'instruction publique, département créé pour lui en 1816, était un des hommes les plus considérables de l'État et les plus justement respectés; sa présence dans la commission était une garantie réelle. Enclin au piétisme, comme Alexandre, dont il était un

messieurs! seulement M. l'astronome n'a pu se défendre de quelque surprise en voyant tant d'étoiles qui ne lui semblent pas à leur place. » Ses calembours à l'occasion de son mariage avec une très-gracieuse princesse n'étaient pas, dit-on, d'aussi bon goût.

[1] Le même qui, après la bataille d'Austerlitz, entendant l'empereur Napoléon demander lequel des généraux russes avait commandé une maladroite attaque de cavalerie, répondit plaisamment : « Je, sire, » comme pour avouer une faute par une autre. Il est mort en 1824.

ami particulier et qu'il égayait souvent par la vivacité de son esprit, il avait excité contre lui la défiance du clergé placé sous sa direction, mais sans perdre un instant la confiance de l'empereur. Quoique Nicolas ne fût guère moins étranger que le clergé russe à ce mysticisme en vogue sous Alexandre, dangereux peut-être à quelques égards, mais préférable cent fois au formalisme aride de l'Église orientale, il ne voyait dans le prince que l'administrateur capable, l'honnête homme, l'ami de son frère, et il lui continua la même confiance jusqu'au moment de sa retraite [1].

Quant à M. Bloudof, ni courtisan ni grand seigneur, c'était un homme de talent qui, à force de travail, se frayait une route vers le pouvoir, ou du moins, pour parler plus exactement, vers la région où le pouvoir réside, sans partage, entre les mains d'un seul homme. Recommandable par son vaste savoir, surtout par la connaissance qu'il possède d'un grand nombre de langues, en même temps laborieux, capable d'une application soutenue, il était presque un phénomène dans les chancelleries russes, et pouvait compter sur un avancement rapide. Karamzine, jusqu'à ce jour le seul historien remarquable de sa nation [2], l'avait, dit-on, désigné pour terminer son ouvrage; car, retenu sur son lit de douleur, ce sage et consciencieux écrivain ne devait s'en relever que pour aller respirer un air

[1] La vue du prince était affaiblie, et il mourut, presque aveugle, dans ses terres de Crimée, le 4 décembre 1844. Voir, à la fin du volume, note 12, plus de détails sur lui et sur la famille des princes Galitsyne en général.

[2] Nous reviendrons sur lui, à l'occasion de sa mort, dans le volume suivant.

plus doux, dans les régions méridionales de l'Europe; et déjà l'empereur Alexandre, sensible à la gloire nouvelle dont ce monument national enrichissait son pays et jugeant avec raison qu'il n'y avait pas d'honneurs auxquels un tel mérite ne donnât droit, avait mis une frégate de l'État à la disposition du malade. Celui-ci n'eut malheureusement plus la force d'en profiter : avant l'âge il paya le tribut à la nature; mais son édifice inachevé reçut du moins un couronnement convenable. M. Bloudof continua l'*Histoire de Russie,* à l'aide des notes de l'auteur, jusqu'à l'avénement de la maison des Romanof. Jusqu'alors M. Bloudof avait servi au collége de l'empire (département des affaires étrangères); protégé par Spéranski, une des plus grandes capacités du règne d'Alexandre, mis en évidence par le rapport qu'il rédigea au nom de la commission d'enquête, il se vit bientôt recherché et devint successivement collègue du ministre de l'instruction publique, ministre de l'intérieur (jusqu'en 1839), secrétaire d'État, chef du bureau de la rédaction des lois, et membre du conseil de l'empire. Ce conseil, comme on sait, est, après le souverain, la plus haute autorité dans le pays; elle prime les ministres et les empêche de dévier de la ligne qui leur est tracée. Promu jusqu'à la deuxième classe du *tchinn* [1], celle de conseiller privé actuel, M. Bloudof a en outre été investi du titre de comte, et sans doute des donations considérables ont mis sa fortune au niveau d'une telle position [2].

Parmi les militaires, membres de la commission

[1] Voir, sur le *tchinn* ou ordre des rangs, la note 13 à la fin.

[2] Il est actuellement à Rome, chargé des négociations délicates qui doivent s'ouvrir entre son maître et le saint-siége.

d'enquête, deux hommes méritent encore d'être signalés comme destinés à devenir les instruments habituels des volontés du nouveau souverain. Nous avons déjà eu l'occasion de les nommer plusieurs fois.

L'un est Alexandre de Benkendorf, que nous avons vu se distinguer, d'abord pendant l'inondation de Saint-Pétersbourg, puis dans la journée du 26 décembre. Ainsi recommandé aux bonnes grâces de Nicolas, il l'était en outre par sa qualité de parent de la vénérable comtesse de Lieven, dame d'honneur qui avait jadis dirigé l'éducation des grandes-duchesses sœurs de ce prince [1], et la famille impériale le connaissait depuis son enfance. Homme de talent, doux, souple, insinuant, agréable de figure, plein de galanterie dans ses manières, il savait se faire aimer, et les Russes eux-mêmes lui pardonnaient le grand tort d'être Allemand [2] (il appartenait à la noblesse livonienne), dans une cour où ils avaient été trop souvent humiliés de voir des hommes de cette origine prendre le pas sur les premiers d'entre eux. Décoré du titre de comte,

[1] Nous reparlerons de cette dame, plus tard nommée princesse, mais qu'il ne faut pas confondre avec la princesse Lieven, sœur du général Benkendorf, si connue dans les cercles diplomatiques de Paris, et qu'une étroite amitié liait à un de nos premiers hommes d'État, M. Guizot, dans un temps où aucune trace d'intimité n'existait plus entre la cour de Russie et celle des Tuileries. Christophe de Benkendorf, père d'Alexandre et de son frère Constantin, ainsi que de la princesse, avait déjà été général au service de la Russie.

[2] Voir la spirituelle brochure d'un anonyme, *La Russie envahie par les Allemands*, Paris et Leipzig, 1844, in-12. A la fin de ce volume, note 14, nous donnerons le jugement impartial d'un Français sur les deux nationalités qui se trouvent ainsi en présence autour du trône des tsars.

nous le verrons plus tard appelé au premier poste de confiance, en qualité de chef des gendarmes, chargé du commandement du quartier général de S. M. I. Avec la garde du souverain, une responsabilité immense est attachée à ce poste : Benkendorf, d'un dévouement à toute épreuve, en porta le poids, à la satisfaction du maître, jusqu'à sa mort arrivée en 1844.

Le second des deux généraux que nous avons voulu signaler est Alexandre Tchernychef, bien connu en France où, simple colonel alors, il vint avec une mission, vers l'époque de la campagne de Russie, et où la trahison de Michel lui fit un nom. Celui-ci, employé dans les bureaux de l'habillement des troupes, convaincu d'avoir livré au bel émissaire russe les états de situation des corps prêts à marcher vers le Niémen, expia ce crime sur l'échafaud, en mai 1812. La guerre éclata, et Tchernychef, promu au grade de général, se fit remarquer dans divers combats d'avant-garde ou de corps détachés, notamment à la prise de Cassel, où son arrivée fit crouler le fragile édifice du royaume de Westphalie [1]. Nous avons dit quelle mission importante lui fut confiée par le général Diebitsch au moment de la mort d'Alexandre. Nicolas se montra reconnaissant de ce service : il attacha Tchernychef à sa personne; et bientôt celui-ci fut pour lui l'homme indispensable. Aussi sa fortune fut-elle rapide. Il ne fait point partie de l'illustre famille des Tchernychef à laquelle avait appartenu le feld-maréchal et dont un membre figurait sur les bancs des accusés [2]; mais son extérieur est

[1] Quelque temps auparavant, il avait manqué surprendre le maréchal Augereau à Berlin.

[2] Il en a été question un peu plus haut (p. 191), et là nous

néanmoins celui d'un vrai gentilhomme, et son esprit, fécond en ressources, le soutient au milieu des circonstances les plus difficiles.

Telle était la commission d'enquête à laquelle l'empereur confiait le dépôt des secrets que l'instruction ne pouvait manquer de révéler; secrets d'une nature délicate, car les familles les plus puissantes, les personnages les plus éminents pouvaient se trouver compromis, sans que la politique permît de donner suite aux indices; il s'agissait de sonder, sans la trahir, une plaie profonde, vive, douloureuse, d'explorer un abîme béant et de le soustraire néanmoins à tous les yeux, que dis-je? d'en oublier soi-même aussitôt l'existence On voit quelles considérations avaient dicté le choix des personnes, et combien de tact, de prudence et de discrétion étaient imposés à tous les membres de la commission.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Nous la laisserons poursuivre la vengeance d'une société encore émue de son péril, pour jeter un regard sur le trône, occupé enfin, après une longue vacance, par son légitime héritier. Un règne ne s'ouvre pas par les hautes œuvres de la justice; la politique se hâte de faire valoir ses

avons aussi touché à la question généalogique. Celle-ci a été résolue en divers sens; contrairement à ce que nous disons dans le texte, M. le prince Pierre Dolgorouki assure que l'origine commune du prince Alexandre Ivanovitch et des comtes Tchernychef est attestée par des pièces provenant des archives de préséance (*Razriad*) et par une lettre autographe écrite au sénateur Ivan Lvovitch Tchernychef, père du prince, par le feld-maréchal comte Ivan Grigoriévitch Tchernychef, et conservée parmi les documents de famille du premier (*Rossiskii Rodoslovnii Sbornik*, 4e livr., p. 99, note).

droits, et les premiers moments sont réclamés par cet échange de démonstrations qui, établissant les rapports entre le prince et son peuple, provoquent ou arrêtent la confiance et fixent l'opinion.

Le jeune autocrate venait de sortir à son avantage d'une épreuve décisive. Après avoir donné l'exemple d'un noble désintéressement dans un débat où il y allait d'une couronne, il s'était montré humain dans la répression d'une révolte à main armée et clément sans faiblesse après la victoire. Tout Pétersbourg avait pu être témoin de son courage, de sa patience, de son sang-froid, qualités précieuses dans un prince surtout aux époques de crise. Grâce à ces qualités, il venait de rendre un service immense à l'empire, car la révolte pouvait se communiquer de proche en proche, et elle aurait eu des conséquences effroyables, s'il est vrai que les conjurés eussent promis aux soldats le pillage de la riche capitale. Toute la population appelée *tchornii narod* ou le peuple noir, excitée encore par les fumées de l'eau-de-vie, se serait associée à leurs fureurs, et le massacre des étrangers en eût été une suite presque inévitable [1]. L'aisance des Allemands de

[1] Le *Journal de Saint-Pétersbourg* lui-même semble l'avouer dans un article communiqué (1826, n° 2) et rédigé avec beaucoup de mesure. « Des hommes indignes du nom de Russes, y est-il dit, méditaient l'assassinat de la famille impériale, l'anarchie, *le pillage de toutes les propriétés, le massacre de tous les citoyens paisibles.* » Cette dernière partie de la phrase est évidemment détournée de son vrai sens : on ne voulait pas dire *de tous les étrangers*, pour éviter de faire des distinctions odieuses, mais malheureusement trop réelles. « Certes, ajoutait-on, de pareils projets ne pouvaient en aucun cas s'accomplir dans toute leur étendue, » etc. Nous trouvons d'ailleurs dans notre journal ces

Saint-Pétersbourg est incessamment un objet de jalousie et de convoitise pour le misérable *mougik* qui rend hommage à leur probité [1], à leurs lumières, mais qui en est humilié pour son compte, et il regarde, avec une haine secrète, ces *intrus*, que les Russes des classes moyennes ou nobles n'aiment pas davantage et ne se lassent point de poursuivre de leurs brocards [2]. Des mesures promptes et bien concertées avaient détourné de la ville un si grand malheur. Les preuves publiques de reconnaissance et d'attachement pour un fidèle serviteur, victime de son zèle, données ensuite par Nicolas, avaient rendu témoignage de son bon esprit ou de son bon cœur, en même temps qu'elles honoraient, dans un de ses chefs, l'armée, déjà touchée du généreux pardon accordé à des hommes entraînés malgré eux dans le crime.

De plus, ses manifestes et ses moindres paroles respiraient la loyauté. Comme à l'avénement d'Alexandre, on semblait entrer dans une ère nouvelle de publicité, dans une ère de justice, de franchise, de légalité. Déjà on avait recueilli de la bouche même du jeune monarque cette assurance expresse qu'en toute occasion il n'agirait que selon la loi, assurance donnée de bonne foi, sans nul doute, mais pourtant trompeuse, il faut le

mots, affreux à répéter : « La populace se réjouissait de cette perspective, et le carnage eût été horrible ! » Voir aussi plus haut p. 154 et 173.

[1] Nous avons entendu dire à un Russe du bas peuple, à qui l'on reprochait de vendre sa marchandise dix fois le prix qu'elle valait, ces mots dans lesquels il voyait une excuse pour lui : « Que voulez-vous, monsieur, nous ne sommes pas des Allemands ! »

[2] Voir plus haut, p. 203.

dire, car la loi n'est rien dans un pays où le souverain en est la source unique, où sa volonté de chaque jour, formulée en ukase, peut annuler et remplacer sa volonté de la veille, et où d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, la loi n'a pas pour interprètes et pour ministres un corps respectable, indépendant, sur les fonctions duquel il n'est permis à personne d'empiéter, et dont la dignité, fruit d'une conscience délicate, rappelle l'idée du sacerdoce. Peut-être en adoptant, comme Alexandre, cette devise honorable : *Zakonn, zalog blajenstva vsèkh i kajedavo* (*La loi, arche de salut pour tous et chacun*), Nicolas espérait-il alors en faire une vérité. Il s'autorisait sans doute de l'exemple de ces États voisins où la volonté souveraine, presque aussi absolue qu'en Russie, est loin néanmoins d'être despotique : de vieux usages et des mœurs basées sur une antique probité y donnent aux lois le caractère de l'inviolabilité. Le régime du bon plaisir n'a enfanté partout que des abus : en Russie, les abus avaient miné le sol sous les pieds des autocrates ; Nicolas devait avoir la volonté sincère de les déraciner. Quoi qu'il en soit, l'adoption d'une telle devise, jointe à la promesse de publier tous les actes d'intérêt général, ainsi que les pièces du grand procès qu'on allait instruire, produisit un excellent effet, et retourna l'opinion publique à son égard. On ne tarda pas à parler avec admiration d'un prince qu'on avait regardé jusqu'alors avec indifférence, pour ne pas dire avec de fâcheuses préventions.

Il est certain que la jeunesse de Nicolas n'avait laissé deviner à personne, ni cette noblesse de sentiments, ni cette haute raison, ni cette force de caractère. Né

le 6 juillet 1796 [1], quatre mois seulement avant la mort de Catherine II, il a reçu son éducation, conjointement avec le grand-duc Michel, sous la direction de sa mère, mais à une époque d'agitation continuelle. L'esprit militaire s'est de bonne heure annoncé chez lui ; cependant, on ne peut dire qu'il se soit livré à une étude profonde, même de l'art de la guerre ; et les précepteurs qui, sous la direction du général Mathieu Lambsdorf, noble courlandais [2], étaient chargés de son instruction dans toutes les branches du savoir, n'eurent guère à se louer de ses progrès [3]. Doué, comme sa nation, du génie de l'imitation, il était plus habile à contrefaire les personnes de la cour, soit pour la voix, soit pour le maintien, qu'à saisir les distinctions scientifiques ou à pénétrer le sens des textes grecs et latins. Les deux jeunes princes s'animaient l'un l'autre à mille espiègleries. Néanmoins, on assure qu'indépendamment des diverses branches de la science militaire, Nicolas s'occupa avec succès de l'étude des langues

[1] Le 25 juin, vieux style, répondait dans le dernier siècle au 6 juillet ; dans ce siècle-ci, il répond au 7, et c'est à ce dernier jour qu'on célèbre l'anniversaire de la naissance du monarque.

[2] Nommé comte à l'occasion du mariage de son élève en 1817 ; mort en 1827 (voir la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 27).

[3] Les plus notables de ses professeurs furent deux savants allemands, Storch et Adelung, l'un et l'autre connus par de bons ouvrages et hommes d'un vrai mérite. La langue française lui fut enseignée par M. Dupuget de Lausanne, de tous ses maîtres peut-être celui qui a le plus gagné à son élévation. Décoré du titre de baron sous le règne de Paul (par suite, dit-on, d'un quiproquo), il avait quitté la Russie avec une pension. A un voyage qu'il fit, en 1826, à Saint-Pétersbourg, il obtint une augmentation de cette pension et la plaque de l'ordre de Sainte-Anne.

modernes, et qu'en outre, il prit goût à la musique, au point qu'il composa dans sa jeunesse plusieurs marches d'une facture assez heureuse.

Son âge l'empêcha de prendre aucune part à la lutte gigantesque éclairée des lueurs sinistres de l'incendie de Moscou; lutte dans laquelle Alexandre, son modèle et son souverain, lui apparaissait avec l'éclat d'un roi des âges héroïques. Après le rétablissement de la paix générale, il courut reconnaître les champs de bataille où les armées russes s'étaient illustrées; il visita aussi plusieurs capitales du continent, fit un court séjour à Paris, et passa même en Angleterre (1816). De retour dans sa patrie, il en parcourut également les principales villes, et il sortait à peine de l'adolescence, lorsque Alexandre convint avec Frédéric-Guillaume III de le marier avec la fille ainée de cet excellent allié et ami.

Jamais la Russie n'avait porté si haut ses prétentions matrimoniales, restreintes surtout par la condition qu'elles imposent aux princesses choisies, d'abjurer leur confession de foi pour embrasser la religion officielle de l'empire; condition sans réciprocité, car les princesses russes que l'on marie à l'étranger ne renoncent jamais à leur communion avec l'Église orientale. Rarement des cours catholiques ont souscrit à cette condition un peu humiliante, et peut-être n'aurait-on pas dû s'attendre à une telle concession de la part du plus puissant roi protestant de l'Allemagne, d'un prince d'ailleurs personnellement pieux, convaincu et attaché au symbole de son Église [1].

[1] Nous ferons apprécier plus tard la haute valeur de son caractère, d'après les témoignages de M. l'évêque Eylert.

Dans la cérémonie par laquelle la fille de Frédéric-Guillaume III fut reçue membre de l'Église grecque, elle changea son nom de Louise-Charlotte en celui d'Alexandra Fœdorovna, mi-partie emprunté, à ce qu'il paraît, à celui du parrain et à celui du père [1]. Le mariage fut célébré, à la satisfaction des deux cours, le 13 juillet 1817, anniversaire de la naissance de la princesse, qui, née en 1798, avait par conséquent dix-neuf ans, deux de moins que son fiancé.

L'union la plus parfaite, on a pu longtemps dire la plus exemplaire, même par rapport à l'époux, a toujours présidé à ce ménage heureux ; et dès la première année (le 29 avril 1818), la naissance d'un héritier en resserra encore les nœuds. L'histoire doit recueillir parmi ses documents la noble lettre adressée à cette occasion, par le père, à l'archevêque de Moscou, Augustin [2]. Cette même union eut sans doute une influence favorable sur le développement des facultés du prince, et les jouissances qu'il puisa dans le bonheur domestique ne purent manquer d'impressionner d'une manière heureuse son cœur naturellement bon, quoique en général peu enclin à la sensibilité. Satisfait de ces jouissances, il ne montra guère plus de goût qu'Alexandre lui-même pour la représentation et pour

[1] Le parrain était Alexandre. Quant au père, il faut savoir que *Fœdor* est la traduction russe, non-seulement de Théodore, mais aussi de Frédéric, nom étranger aux Russes, de même que celui de Henri, qui se rend par *Andréi*, André. — L'impératrice Alexandra resta toujours pour son père la *princesse Charlotte*. Nous aurons à parler d'elle dans la suite de cet ouvrage, et nous rappellerons alors l'avenir que lui pronostiqua la reine Louise, sa mère.

[2] On la trouvera à la fin de ce volume, note 15.

les fêtes de la cour; à l'exemple de l'empereur, il s'isolait dans son intérieur autant que le permettaient les convenances, faisant valoir au besoin comme excuse ses devoirs de père et d'époux. Grâce à l'excellent esprit qui régnait dans le palais d'Anitchkof, bien des lectures avaient sans doute pu être faites entre les époux, bien des lacunes comblées dans l'instruction d'un prince heureusement doué, surtout depuis qu'il se savait appelé à la plus auguste des missions.

Le public, qui ignorait ces particularités, ne jugeait le grand-duc, alors inspecteur général du génie, que par les soins subalternes auxquels il se livrait par rapport aux troupes de la garnison de Saint-Pétersbourg. Il n'était donc nullement préparé à trouver en lui la maturité et la sagesse que la royauté réclame : aussi ne revenait-il pas de sa surprise en reconnaissant son erreur, et fut-il prompt à la réparer par cette admiration dont nous avons parlé, où la flatterie entrait peut-être pour quelque chose, mais qui n'en était pas moins réelle et sincère au fond.

La taille élevée du prince, son port majestueux, son air encore sévère et quelque peu contraint, mais noble et martial, son regard un peu fauve, mais plein d'intelligence, son front large et haut, ces dehors enfin dont la multitude tient un si grand compte, et qui imposent à tout le monde quand à l'expression d'un esprit actif ils joignent celle de la force du corps et l'énergie du caractère, eurent aussi leur part à cette admiration. Cependant, la beauté mâle de Nicolas n'était pas encore à cette époque ce qu'elle est devenue depuis, par le progrès de l'âge amenant à sa suite une ampleur de formes très-marquée, par l'animation plus grande des

traits et plus d'aisance dans les mouvements, fruits de l'habitude de la représentation et du commandement. Alors, sa physionomie avait quelque chose de dur, son geste était brusque, sa parole brève et saccadée. Néanmoins ceux qui l'approchaient de plus près furent charmés de ses manières franches et prévenantes, de la netteté de son esprit, de son langage noble et fortement accentué [1].

La bourgeoisie de la capitale apprit avec un vif intérêt que ce beau cavalier, militaire accompli, avait une égale estime pour les occupations civiles, et qu'il serait accessible à tous, grands et petits. Chacun pouvait le rencontrer, seul avec l'impératrice, dans un traîneau attelé d'un cheval, sans escorte, même sans laquais; peut-être suivi à distance, mais non ostensiblement. Dès les premiers jours de janvier, le commerce le vit apparaître inopinément à la Bourse et y parler aux plus modestes marchands avec une cordialité si expansive qu'il les mit bien vite à l'aise et gagna tous les cœurs. Arrivé devant le buste d'Alexandre, dans la grande salle, « Messieurs, » s'écria-t-il, « n'oublions jamais cet homme, car il fut également votre bienfaiteur et le mien! » Et avant de partir, il dit d'un ton affectueux aux personnes dont il était entouré à ce moment : « Aimez-moi comme je vous aime, et c'est de tout cœur. » On le savait d'ailleurs infatigable au travail à ce point qu'il en maigrissait et qu'il avait les

[1] On peut comparer ce portrait avec celui que M. de Custine fait, de Nicolas, t. Ier, p. 315 et suiv., de son ouvrage déjà souvent cité. Mais le meilleur portrait que nous ayons de l'empereur est dû à un Russe, au spirituel prince Kozlofski. On le trouvera dans les Notes et Éclaircissements, note 16 à la fin de ce volume.

yeux rouges de lassitude. Nicolas s'obstinait alors à tout voir par lui-même ; visitant tous les établissements, il y arrivait le plus souvent à l'improviste, de manière à rendre les apprêts impossibles. Il était évidemment animé des meilleures intentions, et semblait agir comme par une inspiration soudaine, ce qui, aux yeux des hommes religieux (et tous les Russes que la civilisation n'a pas encore gâtés sont, à leur manière, des hommes religieux) le caractérisait comme l'élu de la Providence, dont les rois sont plus particulièrement appelés à être l'image sur la terre.

Pour répondre à cette sublime vocation, les nouveaux souverains, en Russie, comme dans beaucoup d'autres contrées, solennisent leur avénement au trône par un acte de clémence. Nicolas se garda bien de déroger à un si noble usage. « Considérant, dit-il dans son manifeste signé le premier jour de l'an 1826 (vieux style), « considérant le droit de faire grâce « comme la plus belle des prérogatives attachées au « pouvoir que Nous tenons de Dieu, Nous avons résolu « en Notre cœur, dès Notre avénement au trône, de « regarder ce droit comme un dépôt qui Nous a été « confié par la divine Providence, et de l'exercer dans « toute sa plénitude pour en faire une application tou- « jours conforme au bien général, sans jamais s'écar- « ter néanmoins des principes de la justice sur lesquels « reposent les trônes et dont dépend également la « prospérité des empires [1]. »

Mais, dans les circonstances où l'on se trouvait, quel intérêt une amnistie pouvait-elle exciter, si elle ne

[1] Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 1.

s'appliquait pas aux auteurs ou fauteurs de la dernière conspiration, ou du moins à leurs victimes, à ces jeunes gens, la plupart de bonne famille, entraînés dans le crime par étourderie, par un faux enthousiasme, par l'empire de la mode, pour ainsi dire, et par cette manie d'imitation contre laquelle le Russe ne sait pas se tenir en garde vis-à-vis de l'étranger? Or, la politique ne permettait pas une telle application de l'amnistie : à l'égard des simples soldats, pauvres égarés qui agirent sans discernement, elle avait été reconnue possible; mais il eût été imprudent de l'étendre aux officiers, aux hommes de tous rangs, ayant joui des bienfaits de l'éducation. Le crime de ceux-ci ne parut point pouvoir rester sans expiation : la justice était saisie, elle devait suivre librement son cours.

Le manifeste de grâce passa donc presque inaperçu. La clémence impériale s'exerçait en faveur de plusieurs catégories de condamnés, de débiteurs de l'État et de contribuables en retard. Remise de la dernière année était faite à ceux-ci, s'ils avaient laissé accumuler plusieurs années de capitation, d'impôt foncier, de redevance pour l'entretien des voies de communication ou de taxes sur les brûleries d'eau-de-vie. Aux seconds, si la créance de l'État ne dépassait pas la somme de 2,000 roubles, l'empereur en faisait également remise, ordonnant de cesser toute poursuite et d'élargir ceux qui se trouvaient enfermés dans une prison pour dettes à propos d'une somme, soit primitivement au-dessous de ce chiffre, soit réduite à ce taux par suite de payements déjà faits. Ce fut un sacrifice assez considérable imposé au fisc, dans un moment de grandes dépenses extraordinaires, amenées,

d'abord par les nombreux besoins d'un règne nouveau, y compris le couronnement auquel on songeait déjà, quoique l'époque n'en fût pas encore fixée ; en second lieu, par l'immense procédure à laquelle la découverte du complot et la révolte ouverte dont on venait de triompher allaient donner lieu ; puis encore par les mesures de police impérieusement commandées dans un tel état de choses, si on voulait parer à des catastrophes semblables pour l'avenir ; enfin, par le transport des restes mortels du défunt souverain d'une extrémité de l'empire à l'autre, et par les pompeuses funérailles qu'on leur préparait. Quant aux criminels, ceux qui, antérieurement au 1er décembre 1825, avaient été condamnés « à passer par les mains du bourreau et aux travaux forcés en exil », étaient affranchis du supplice préalable, de manière qu'ils n'avaient plus à subir que les travaux forcés; ceux qui avaient encouru des châtiments corporels et la déportation en Sibérie, étaient dispensés des premiers, tout en restant sous le coup de cette dernière.

On le voit, le pardon impérial se rapportait uniquement à des individus condamnés antérieurement au changement de règne ; il n'avait aucune application à des crimes ou délits politiques ; il n'atteignait nullement les prisonniers d'État, dont plus d'un gémissait, et souvent sans jugement, dans les forteresses ou dans des garnisons lointaines, indépendamment des conspirateurs récemment arrêtés. Ceux-ci, par leur grand nombre, encombraient déjà tous les cachots, toutes les casemates de la citadelle ; on en voyait amener journellement de nouveaux, sous la garde des Cosaques, dans des *kibitkas* trop peu couverts pour les défendre

suffisamment du froid, pendant un long trajet à travers d'immenses plaines de neige.

Arrivons à la politique, à l'esprit qui devait animer le nouveau règne.

Relativement aux intérêts internationaux, Nicolas fit déclarer à toutes les cours que, marchant de tout son pouvoir sur les traces du souverain dont il pleurait la perte, il professait la même fidélité aux engagements contractés par la Russie, le même respect pour tous les droits que consacraient les traités existants, le même attachement aux maximes conservatrices de la paix générale et des liens qui subsistaient entre toutes les puissances.

En ce qui concerne la direction des affaires intérieures, rien, sans doute, n'était encore irrévocablement arrêté, rien, sinon la résolution d'extirper les abus mis à découvert d'une manière si inattendue; avant tout, il fallait triompher des cruels embarras du moment. D'ailleurs, là aussi, Nicolas, avec une précipitation excusable dans de telles circonstances, avait annoncé qu'il continuerait le règne de son frère et prédécesseur, promesse à laquelle il n'est point resté fidèle, mais qui, sincère alors, a dû nécessairement influer sur ses premières déterminations.

La plupart des ministres en place furent donc maintenus pendant tout le cours de la première année, malgré les bruits sur des changements imminents, qui, comme dans tous les commencements de règne, ne tardèrent pas à se répandre. Au reste, en Russie ces nominations ont beaucoup moins d'importance que dans d'autres États, où chaque système a ses représentants et où les noms des candidats au pouvoir sont

toujours plus ou moins significatifs. Chez les Russes, de tels noms sont rares, et même la réunion de ceux de Vorontsof, Spéranski, Kotchoubéï, si l'on veut, Vassiltchikof, Kisselef, Pérofski, Iermolof ou Paskévitch, dans un même ministère, n'aurait pas encore annoncé avec certitude un changement de système. Sous le régime autocratiqne, le souverain seul a le droit de vouloir, et lui seul aussi est responsable; tous s'absorbent en lui; nul ne peut exercer ses talents pour son propre compte, chacun n'agit et ne pense que pour l'empereur et par lui. Les ministres, surtout celui des affaires étrangères, ne sont guère que ses commis, d'ailleurs contrôlés et maintenus dans une certaine ligne par le conseil de l'empire, autorité supérieure, conservatrice des traditions, bien entendu dans les limites du bon plaisir de l'empereur. Cette restriction est bien plus fondée qu'on ne pense; car, non-seulement le monarque fait, quand il le veut, prévaloir l'avis de la minorité du conseil, fût-elle d'une voix, contre l'avis de la majorité, mais il se réserve encore à lui seul les affaires diplomatiques. Chose étrange! la politique n'est point du ressort du conseil de l'empire.

Alexandre avait toujours dirigé personnellement les relations extérieures de la Russie; Nicolas ne pouvait manquer d'imiter cet exemple. Le comte de Nesselrode, homme médiocre, mais souple et adroit, d'ailleurs soutenu par les conseils qu'on lui prodigue dans son propre intérieur, et trop bon courtisan pour ne pas changer de système toutes les fois que les circonstances l'exigent, était en possession de ce département, appelé le collége de l'empire. Depuis 1815, il en était un

des chefs, et il était demeuré seul à ce poste, après la retraite de son collègue le comte Jean Kapodistrias, moins complaisant que lui, moins commode, moins enchaîné à la routine, mais qui alliait à ces titres négatifs une plus grande élévation d'esprit. Les amis de Kapodistrias parlent avec admiration de sa belle âme. Issu d'une famille corfiote pauvre, quoique appartenant à l'aristocratie, il s'était, à force de mérite, frayé une route jusqu'aux abords du pouvoir, et, en novembre 1815, il avait été nommé secrétaire d'État, pour partager avec M. de Nesselrode le travail du cabinet de l'empereur. Alexandre l'aimait; il estimait en lui l'homme de bien, et c'est à regret qu'il s'en sépara, en vertu d'un congé temporaire, au temps où l'Autriche étouffa dans le cœur du monarque les sentiments généreux que les malheurs de la Grèce lui avaient d'abord inspirés [1]. Le comte de Nesselrode a toujours eu plus d'abnégation; se résignant à un rôle subalterne, il consentit à être un simple instrument, le représentant du système politique de son maître et non pas d'un système à lui : aussi garda-t-il le silence, lorsque, après la révolution de juillet 1830, Nicolas, irrité surtout par les sympathies de la France pour la Pologne, prit vis-à-vis du roi Louis-Philippe une attitude moins digne encore que favorable aux intérêts de son empire. Avec un tel caractère, M. de Nesselrode réussit à con-

[1] Lorsque Kapodistrias, nommé président du nouvel État, partit pour la Grèce, il écrivit à un pasteur de Genève : « Je vous demande un homme qui vous ressemble, et qui puisse et veuille partager mon sort, c'est-à-dire mes travaux et ma pauvreté. » Voir *Le comte J. Capodistrias jugé par lui-même*. Paris, 1842, page 28.

server le portefeuille des affaires étrangères, malgré les préventions des Russes qui lui reprochent sa qualité d'Allemand [1] et ses préférences pour les étrangers. Et en effet, les noms les plus marquants de la diplomatie russe de ces trente dernières années sont ceux de Pozzo di Borgo, Lieven, Oubril, Ribaupierre, Brunnow, Meyendorff, Suchteln, Nicolaï, etc., auxquels on ne peut guère opposer, comme véritablement russes, que ceux de Tatischtchef, de Bouténief et un petit nombre d'autres [2]. Quoi qu'il en soit, Nesselrode était l'homme des traditions, et, comme tel, précieux pour le jeune monarque à l'inexpérience duquel on pouvait espérer qu'il suppléerait, sans jamais essayer de lui imposer ses vues. Non-seulement Nicolas le conserva, mais en 1828 il changea son titre modeste de ministre dirigeant le département des affaires étrangères, en celui de vice-chancelier, et dans la suite (mars 1845) il lui conféra même la dignité éminente de chancelier de l'empire, restée vacante depuis la mort du comte Nicolas Roumantsof, illustre Mécène russe, fils du feld-maréchal vainqueur des Turcs, et connu en outre, comme conseiller de la couronne, par son attachement à la politique française.

Tous les ministres n'ont pas de travail direct avec

[1] Il est issu, en effet, d'une famille westphalienne très-ancienne, en possession du titre de comte du saint-empire. Cependant son père était déjà au service de la Russie. Lui-même naquit, vers 1780, dans le port de Lisbonne sur un navire anglais. Aussi le pape Grégoire XVI a-t-il dit spirituellement de lui qu'il représentait une quadruple alliance.

[2] Dans les premières années du siècle, on avait pu citer les Rasoumofski, les Vorontsof, les Markof, les Kourakine, les Italinski et beaucoup d'autres.

l'empereur : il admet à cet honneur ceux dont les communications l'intéressent davantage; les autres, de même que le secrétaire de l'empire, lui envoient seulement leurs rapports, leurs pièces et leurs journaux. Après les affaires étrangères, le département ministériel auquel le souverain consacre personnellement le plus de temps et d'attention, est celui de la guerre. Ce ministère était dirigé, depuis trois ans, d'abord à titre provisoire, puis avec des pouvoirs définitivement confirmés, par le général de l'infanterie Alexandre Tatischtchef, à qui la confiance de l'empereur le laissa jusqu'en septembre 1827, où le comte Tchernychef en fut chargé à sa place. Tatischtchef, moins distingué que le bailli de ce nom, ambassadeur de Russie à Vienne, était cependant un homme capable, probe et laborieux. On pouvait lui reprocher l'esprit de l'armée, infectée de principes dangereux; mais l'empereur Alexandre n'avait-il pas plus encore contribué lui-même à répandre les idées libérales parmi les jeunes officiers? Au reste ce ministère n'était pas alors tout ce qu'il peut être et ce qu'il est redevenu après la mort du baron de Diebitsch : celui-ci, chef de l'état-major général, avait en cette qualité la direction du personnel, et il y réunit celle des colonies militaires après la retraite d'Araktchéïef, l'ancien favori d'Alexandre, dont le règne finit en même temps que celui de son maître. L'administration militaire était donc fractionnée. Sous Nicolas, comme sous son frère, Diebitsch jouit d'une faveur méritée; il resta à son poste, et ce fut seulement lors de la campagne de Pologne, en 1831, que les dispositions changèrent à son égard. On sait qu'il mourut la même année du choléra.

Quoique élève de Henri Storch [1], économiste habile dont un Cours imprimé a fait connaître les leçons données aux deux plus jeunes fils de Paul, Nicolas était sans doute peu familiarisé avec les questions de finances. Mais ces matières touchaient de trop près aux plus graves intérêts pour ne pas l'obliger de s'en occuper activement lorsqu'il fut monté sur le trône. Aussi le jeune monarque s'habitua-t-il à travailler souvent avec le général (depuis comte) Cancrine, en possession de ce portefeuille. Ce ministre devint son maître dans cette branche, de même que Spéranski le fut, dit-on, en législation. Il eût été impossible de remettre ce portefeuille à des mains plus habiles. Comme M. de Nesselrode, comme Diebitsch, comme toutes les plus hautes lumières de l'administration russe, Cancrine était un Allemand [2], mais un Allemand de la vieille roche, laborieux, instruit, savant même, et qui rappelait à la première vue l'ancien étudiant de Giessen devenu intendant général d'une armée. Homme supérieur et à conceptions fortes, il était d'une intégrité à toute épreuve, d'une volonté ferme, exact dans les moindres détails, sévère pour les autres comme pour lui-même, et néanmoins, ce qui ne gâtait rien, assez respectueux envers l'aütocratie pour se relâcher au besoin de la rigidité de ses principes, d'ailleurs un peu entamés

[1] Mort vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, le 13 novembre 1838.

[2] Il est mort, un an après avoir pris sa retraite, le 21 septembre 1845. Peu de jours avant, il avait reçu les premiers exemplaires imprimés de son livre, encore presque inconnu en France, *Die OEkonomie der menschlichen Gesellschaften* (l'Économie des sociétés humaines). Stuttgard, 1845, in-8°. Nous consacrerons plus tard une notice détaillée à cet habile financier.

déjà par le scepticisme, ce grand fléau de notre époque, ce mortel ennemi des caractères fortement trempés. Jusqu'en 1823, les finances avaient été administrées assez médiocrement par le comte Dmitri Gourief, que la protection des Chouvalof, plus peut-être que son propre mérite, avait élevé à ce poste, si difficile dans un pays où des ressources encore faibles n'excluent pas cependant les plus hautes prétentions. Sous le général Cancrine (nous avons dit qu'il avait été jusqu'alors intendant général de l'armée) tout prit un nouvel aspect, bien que le système prohibitif, déjà introduit depuis deux ans (1821), restât pleinement en vigueur. Une grande activité régna bientôt dans toutes les branches de l'économie sociale; partout se manifesta le progrès, et les sources du revenu public rendirent plus abondamment. Ce n'est pas ici le lieu de juger le système financier de ce ministre, ni d'examiner si le surnom de *Colbert de la Russie* qu'on lui a donné a chance d'être ratifié par le temps, cette pierre de touche de toutes les renommées; mais tant de progrès et d'améliorations se rattachent au nom de Cancrine qu'il nous semble destiné à rester longtemps en honneur. Seulement, sans manquer de respect pour sa mémoire, on peut douter qu'il fût convenable de demander l'augmentation du revenu public à la ferme de l'eau-de-vie, obligée, par le haut prix de son bail, de répandre à grands flots sur le peuple russe cette boisson pernicieuse qui l'abrutit et qui néanmoins est l'objet de sa passion la plus vive [1]. Malheureusement

[1] La ferme des eaux-de-vie qui, avant 1806, était de 24 millions de roubles (alors à peu près de la valeur de 2 fr. 50 c.), et, dans cette année même, de 30 millions, ne dépassait pas encore 64 mil-

cette augmentation était un besoin : l'équilibre entre les recettes et les dépenses menaçait incessamment de se rompre, et le budget de l'empire ne répondait plus à la grandeur de sa fortune politique. Cancrine réussit à y pourvoir : pendant vingt ans de son administration, les revenus de l'État augmentèrent, dit-on, de 160 millions, c'est-à-dire de plus du tiers du total, et ils dépassent aujourd'hui 500 millions de francs. Bien que ce soit moins de la moitié des recettes publiques de la France, c'est cependant une somme énorme quand on la compare avec l'état des finances russes d'il y a cinquante ans seulement [1]. On avait créé autrefois en faveur du baron de Campenhausen une direction du contrôle, équivalant à un ministère et tenant lieu, fort imparfaitement sans doute, de notre utile cour des comptes. Depuis la mort du premier titulaire, ce poste était resté vacant : Nicolas, probablement par les conseils de Cancrine, y appela le sénateur et conseiller privé Hitrof (Khitrovo).

Le vice-amiral Moller resta provisoirement chef de l'état-major de la marine, dirigeant tout ce département à défaut d'un ministre; et, quoique fort médiocre, le conseiller privé actuel Lanskoï fut également maintenu au ministère de l'intérieur; seulement, suivant un ancien usage remis en vigueur à cette occasion, on lui donna un collègue (*tovarischtch*) [2], dans la per-

lions de francs, en 1825. En 1844, elle a rapporté 128 millions de francs.

[1] Voir la note 17 à la fin de ce volume.

[2] Autrefois le titre usité était celui de *pamoschtchik*. Les successeurs de M. Lanskoï furent le général Zakrefski, M. Bloudof, le comte Alexandre Strogonof (prononcez Stroganof) et le sénateur Pérofski (Lé [illegible] lexéïevitch). Ce dernier, élevé au poste de

sonne de Dmitri Daschkof. On en eût volontiers fait autant pour le chef de la justice, qui était un militaire du grade de général de l'infanterie, le prince Labanof-Rostofski. Tous les jours, des généraux sont appelés à siéger au sénat, haute cour d'appel et de justice administrative, et l'on ne voyait rien d'étrange à ce que le président de ce corps, ministre de la justice, portât également les épaulettes. Nous avons dit qu'elles sont même portées par le procureur général qui représente l'empereur au saint synode. Rien de plus commun en Russie que cette confusion des fonctions de l'ordre civil et de celles de l'ordre militaire. Cependant, le prince était vieux, infirme et usé : il semblait nécessaire de lui donner un adjoint. On lui en parla; mais il ne se prêta pas à un tel arrangement, aimant mieux se retirer du pouvoir que de le partager. Il continua donc ses fonctions jusqu'en 1827, où un congé temporaire qu'il avait pris afin de rétablir sa santé, fut, au bout de quelques mois, converti en une démission très-honorable. Son successeur fut le prince Alexis Dolgorouki, ancien gouverneur civil de Moscou, homme actif, mais qui ne tarda pas à être appelé à un autre poste [1], et remit son portefeuille aux mains de Dmitri Daschkof [2], déjà nommé plus haut.

ministre de l'intérieur depuis 1840, fit bientôt oublier tous ses devanciers. C'est un homme de bien, doué en même temps de talents et d'activité.

[1] Il est mort, conseiller privé actuel et membre du conseil de l'empire, le 4 septembre 1834.

[2] Il mourut également membre du conseil de l'empire, le 8 décembre 1839. Avant d'être collègue du ministre de l'intérieur et titulaire du ministère de la justice, il avait été conseiller de légation à Constantinople. M. Golovine assure qu'il se faisait un

Au département de l'instruction publique, peut-être celui de tous qui exigeait dans son chef le plus de talents et d'activité, on laissa encore pour quelque temps l'amiral Chischkof, successeur du prince Alexandre Galitsyne (1824). C'était un vert vieillard [1], savant, très-versé surtout dans la langue russe, dont il recherchait en puriste les vieilles étymologies, mais peu zélé pour la propagation des lumières, peu libéral en fait de censure, et trop peu en garde contre l'influence pernicieuse de quelques obscurantistes, créatures du général Araktchéïef. Toutefois, Chischkof dut accepter un adjoint : il proposa lui-même M. Pérofski, curateur de l'université de Kharkof, mais on lui imposa M. Bloudof, homme de talent avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance. Il est presque de règle aujourd'hui que chaque ministre ait son collègue ou adjoint. La position de celui-ci est subordonnée; il ne siége au conseil des ministres que lorsqu'il remplace le titulaire absent ou malade, ou dans un petit nombre de cas particuliers. Le grand âge de l'amiral Chischkof lui fit donner sa retraite en 1828; il eut alors pour successeur, d'abord le prince de Lieven et ensuite M. Ouvarof (aujourd'hui comte) [2]. Ce dernier, comme on sait, homme de goût et de talent aussi bien qu'homme de cour, se fit du mélange des mots *autocratie* et *nationalité* une devise agréable à l'empereur et, après tout, parfaitement assortie à la situation. Il occupe le même poste

devoir de ne pas *importuner* l'empereur. Il ne faut pas le confondre avec M. Vorontsof-Daschkof.

[1] Il se remaria en 1826 et mourut le 10 avril 1841, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

[2] Adjoint en 1832 ; ministre en 1834.

encore aujourd'hui, et peut-être trouverons-nous bientôt l'occasion d'apprécier son système ainsi que les résultats qu'il en a obtenus.

Enfin, le comte Gourief, ancien ministre des finances, réunissait encore au moment de l'avénement de Nicolas le département des apanages qu'il avait déjà administré une première fois en 1806, aux affaires de la maison impériale. Mais sa mort (1826) devint l'occasion de grands changements dans cette double administration, destinée au prince Pierre Volkonski, qui fut en effet nommé ministre de la maison impériale le 3 septembre 1826 [1]. Dès les premiers jours de son règne, le jeune empereur, ignorant que ce fidèle ami et serviteur d'Alexandre s'était engagé à ne point quitter l'impératrice Élisabeth qu'il ne l'eût ramenée à la cour, lui avait écrit à Taganrog pour lui proposer ce portefeuille, en récompense de ses services. Mais ayant reçu la réponse du prince, Nicolas respecta naturellement la mission sacrée qui lui était dévolue et qu'il accomplit jusqu'au bout, du moins à l'égard des restes mortels d'Élisabeth; car avant qu'on eût parcouru la moitié de la distance entre Taganrog et Pétersbourg, l'épuisement de ses forces obligea l'impératrice de s'arrêter. Il plut à la Providence de rappeler à elle cette âme souffrante, brisée par les mécomptes, lasse du vain bruit de la vie de cour. Libre alors, l'ami d'Alexandre accepta une tâche qui le mêlait plus directement aux affaires de l'État, et devint un des conseillers les plus intimes de Nicolas dont il gouverna et gouverne encore la cour et la maison dans un esprit

[1] Voir l'ukase d'institution de ce ministère dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 110.

d'économie sévère, quelquefois même, si nos rapports sont exacts, étroite et mesquine. Nul, assure-t-on encore, n'est plus disposé que ce ministre à contre-balancer par l'influence russe, souvent impuissante à surmonter les difficultés des affaires, l'influence allemande, non moins légitime dans un pays dont les provinces baltiques font partie, et d'ailleurs respectable, comme on l'a vu, par la supériorité des lumières et de l'aptitude au travail. Au 1er janvier 1838, la direction des apanages, détachée de ce ministère, en forma un nouveau sous le titre de département des domaines de la couronne. Une grande pensée, celle de l'amélioration du sort des serfs et de leur affranchissement final, donna lieu à cette création, et, pour la féconder, l'empereur n'hésita pas à appeler à la direction de ce ministère le général comte Paul Kisselef, si connu par son administration de la Moldavie et de la Valachie et que l'on regarde comme l'un des hommes les plus libéraux de l'empire [1].

Nous ne disons rien de la direction des voies de communication alors confiée au duc Alexandre de Wurtemberg, oncle de l'empereur, le même dont nous avons dit plus haut (p. 144), qu'il assiégea, en 1813, Dantzig, occupé par les Français. Ce ministère en

[1] M. Golovine, lui-même libéral et patriote, s'est rendu l'organe des ombrages du parti aristocratique, en écrivant, au sujet du comte Kisselef, le passage suivant : « On le croit l'ennemi le plus dangereux de l'empereur, tant ses mesures ont pour effet inévitable le mécontentement et paraissent devoir amener des révolutions. » Le frère du comte, M. Nicolas Dmitriévitch Kisselef est, depuis le rappel, en 1842, du comte Pierre de Pahlen, ambassadeur à Paris, chargé d'affaires de Russie à la même résidence.

sous-ordre n'avait pas d'autre importance que celle d'une direction générale; il en a pris davantage depuis, sous le général (aujourd'hui comte) Kleinmichel, ancien lieutenant d'Araktchéïef dans le gouvernement des colonies militaires, mais par des motifs étrangers à ses attributions principales et au besoin pressant d'étendre les communications dans un empire où des distances si formidables séparent entre eux les divers centres de population.

En résumé, relativement à l'administration générale, tout resta provisoirement dans le *statu quo;* on avait sur les bras trop d'affaires urgentes pour être tenté de créer autour de soi de nouvelles difficultés. Mais on ne croyait pas pouvoir assez multiplier les instruments dévoués, pris parmi les officiers supérieurs et généraux qui forment l'entourage immédiat du monarque, portent ses ordres et veillent à leur exécution. De là tant de nominations nouvelles dans ce formidable état-major, un des principaux points d'appui pour l'autocratie. Nous avons déjà parlé plus haut de cette légion d'aides de camp généraux et d'aides de camp qui encombraient le palais, concurremment avec les chambellans et gentilshommes de la chambre, cet autre cortége des royautés fastueuses, également agrandi à l'excès, il est vrai avec un moindre dommage pour le trésor : car la vanité des clefs et des broderies se satisfait, chez le plus grand nombre, sans autre rémunération, et les terres de la couronne, données en jouissance (*arendes*), soit à temps, soit à vie, grand objet de convoitise pour tous, deviennent le partage de quelques-uns seulement. Dès les premières semaines, Nicolas attacha ainsi à sa personne plus de cinquante

militaires [1], soit pour récompenser des services déjà rendus par eux, par leurs pères ou leurs parents, soit seulement dans le but de s'entourer d'hommes sûrs, et de grouper autour de lui, pour ainsi dire, une pépinière d'agents toujours prêts à seconder sa politique [2] et à remplir en tous pays les missions dont ils seraient chargés. Le nombre des officiers généraux et supérieurs faisant partie de la maison militaire de l'empereur ne s'élève pas à moins de cent vingt.

Dans ce qui précède, trop de noms propres peut-être ont déjà été entassés, cependant nous n'avons fait que nommer en passant plusieurs des hommes sur lesquels le nouveau règne devait principalement s'appuyer, Michel Spéranski, Victor Kotchoubéï, Michel Vorontsof, Hilarion Vassiltchikof [3], les frères Charles et Christophe de Lieven [4]. Le cours des événements ramènera notre attention sur eux, soit dans le présent récit, soit dans les publications dont il pourra être suivi; pour le moment, bornons-nous à constater encore quelques nominations faites dès les premiers jours en faveur d'hommes déjà en possession, ou destinés à jouir plus tard, de la confiance de l'empereur.

[1] Voir la note 18 à la suite du texte.

[2] Nous n'avons pas besoin d'ajouter l'épithète *personnelle*, puisqu'en Russie tout est personnel.

[3] Il a déjà été question de lui dans le chapitre précédent. Décoré de l'ordre de Saint-André, en 1826, à l'occasion du couronnement, nommé comte en 1831, prince en 1839, et en 1838 président du conseil de l'empire, il est, dit-on, actuellement l'homme dont l'empereur écoute le plus volontiers les avis. Son frère, Alexis Vassiliévitch Vassiltchikof, est conseiller privé actuel, sénateur, maréchal de la noblesse du gouvernement de Pskof, etc.

[4] Voir, à leur sujet, la note 19, à la fin du volume.

Le cordon bleu ou l'ordre de Saint-André, le premier en rang, comme on sait, de tous les ordres russes, fut conféré au prince Dmitri Galitsyne, général de la cavalerie, et au général de l'infanterie comte Pierre Tolstoï; le premier, gouverneur général de Moscou, administrateur habile, éclairé, prudent, et qui, sous le rapport du caractère, jouissait d'une haute considération [1]; le second, investi à cette époque du commandement du 5e corps d'armée et, depuis, président du département des affaires militaires au conseil de l'empire [2], militaire d'une loyauté reconnue et que l'empereur choisit, en 1838, pour exercer, pendant son absence, le commandement supérieur de Saint-Pétersbourg et de Kronstadt.

Le cordon rouge ou l'ordre de Saint-Alexandre Nevski fut conféré aux lieutenants généraux et aides de camp généraux Alexandre de Benkendorf, dont il a déjà été question, comte Kamarofski, commandant du corps de la garde intérieure [3] (aujourd'hui, général de l'infanterie et sénateur), Zakrefski, gouverneur général de la Finlande (depuis, momentanément ministre de l'intérieur), et baron (puis comte) de Toll, chef de l'état-major de la 1re armée, mais qui s'était trouvé présent à Pétersbourg dans la journée du 26 décem-

[1] Voir le rescrit à lui adressé par l'empereur, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 31, et la Notice sur la famille des princes Galitsyne, dans les Notes et Éclaircissements. Le prince Dmitri est mort à Paris le 8 avril 1844.

[2] Poste qu'avait occupé le général Araktchéïef. Voir, sur le comte Pierre Tolstoï, la note 20, à la fin de ce volume.

[3] La garde intérieure est une troupe particulière composée de vétérans, et qui, dispensée du service de campagne, compose les garnisons des villes de l'intérieur de l'empire.

bre [1]. L'aide de camp général Orlof, alors major-général, depuis promu aux plus hauts grades et donné pour successeur à Benkendorf dans le commandement de la gendarmerie, reçut, comme nous l'avons dit, le titre de comte. Le général-major prince Alexandre Menchikof, depuis amiral et dirigeant le ministère de la marine, fut rappelé au service. La direction de la chancellerie particulière de l'empereur, destinée à une activité jusqu'alors sans exemple, fut confiée au secrétaire d'État Mouravief. Le colonel Vladimir d'Adlerberg, du régiment des gardes de Moscou, eut les aiguillettes d'aides de camp de l'empereur et reçut en outre d'autres distinctions; honoré d'une grande faveur, on sait qu'il est aujourd'hui général de la cavalerie, membre du conseil de l'empire et directeur général des postes [2].

Ces dispositions prises relativement à son entourage et à sa maison, Nicolas, soutenu par la fermeté de son caractère, se sentit en mesure de lutter avec les difficultés, et ne douta plus du triomphe de sa cause.

Cependant, comme nous le verrons bientôt, la catastrophe de Saint-Pétersbourg devait avoir, dans une province lointaine, un contre-coup, ou pour mieux dire une suite, car les deux explosions de la révolte étaient un double effet de la même cause. Toutefois, malgré ces deux scènes de carnage, malgré le mécontentement, étranger sans doute à la politique, mais

[1] Depuis, directeur du corps des voies de communication (ponts et chaussées), fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1842.

[2] Il a déjà été question de lui plus haut, p. 179.

non encore apaisé, des paysans, dans diverses contrées, la masse de la population, habituée à l'obéissance passive, reconnut sans hésitation le nouvel empereur pour son légitime souverain. Les meilleures nouvelles ne tardèrent pas à arriver de toutes parts. Il circula bien quelques bruits sur des désordres qui auraient eu lieu à Moscou [1], sur des troubles plus graves qui auraient éclaté à Tver, mais ils étaient ou controuvés ou du moins exagérés; la cérémonie de la prestation du serment se passa paisiblement, le 30 décembre, dans la vieille capitale de l'empire; et peu de jours après l'arrivée de cette nouvelle, on apprit à Pétersbourg que non-seulement la 1re et la 2e armée, au sujet desquelles on avait tant d'appréhensions, mais aussi les colonies militaires des environs de Novgorod, où régnait une sourde irritation, avaient fait acte de sujétion. On sait à quels horribles excès les soldats de ces établissements, janissaires d'une nouvelle espèce, se livrèrent en 1832; si, à l'époque du changement de règne, entraînés par des officiers infidèles, ils avaient fait cause commune avec la révolte, celle-ci eût eu un foyer redoutable : aussi la seule idée d'un tel danger a dû prévenir l'empereur contre cette création du général Araktchéïef. Néanmoins il se garda bien de laisser percer ce sentiment dans l'ordre du jour spécial et direct qu'il se hâta d'adresser aux soldats colonisés en les invitant à la prestation du serment. Après les avoir félicités de l'heureuse situation dans laquelle ils se trouvaient placés, il leur dit : « Partageant dans toute

[1] De l'aveu même du gouvernemant russe, une réunion de conjurés eut lieu dans cette capitale, le 26 décembre 1825. Voir *Rapport de la Commission d'enquête*, p. 150.

son étendue la pensée bienfaisante qui a créé les colonies militaires, j'affermirai votre bien-être ; et en témoignage de ma bienveillance, je vous fais présent de l'uniforme que feu l'empereur Alexandre avait l'habitude de porter : il sera conservé au régiment des grenadiers du comte Araktchéïef, le premier qui ait reçu un établissement colonisé [1]. » A part l'armée de Pologne, dont nous parlerons tout à l'heure, il ne restait donc plus d'incertitude à l'égard d'aucune grande agglomération de troupes, si ce n'est à l'égard du corps détaché du Caucase, placé à la distance de cinq ou six cents lieues de la capitale. Ce corps était sous l'autorité, un peu despotique, du général Iermolof [2], guerrier d'une forte trempe, énergique, volontaire, et dont il était fort naturel de penser qu'il aurait moins de sympathies pour Nicolas que pour Constantin. Mais on a calomnié Iermolof en le peignant comme factieux ; malgré sa hauteur, il était soumis à ses devoirs, loyal, honnête homme enfin. Un rapport de ce général en chef, daté de la station de Tchervlénaïa, 9 janvier 1836, dissipa les dernières appréhensions.

A Varsovie, tout se passa fort tranquillement, comme si la Pologne, reconnaissante de la demi-résurrection

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, nº 157. L'empereur avait fait le même cadeau à tous les régiments de la garde, en donnant à chacun l'uniforme de leur corps qu'Alexandre avait eu coutume de porter. De plus, il voulut que les officiers et soldats de toutes les compagnies des régiments de Préobajensk et de Séménof, dites compagnies de Sa Majesté Impériale, portassent sur leurs épaulettes ou sur les pattes qui en tenaient lieu, le chiffre de ce souverain. (*Ibid.*, nº 152.)

[2] Il est mort en 1833. C'était un véritable roi de la Caucasie. Nous lui consacrerons plus tard une notice.

qu'elle devait à la Russie, son irréconciliable rivale et la principale cause de ses malheurs depuis 1770, eût été parfaitement résignée au gouvernement soldatesque et à la triple police du césarévitch; comme si le simulacre de diète, sans publicité des débats et sans liberté de la presse, qu'on lui avait laissé, eût répondu à tous les désirs de la noblesse, malgré ses vieilles habitudes d'une turbulente liberté. La vérité est que le pays était trop bien gardé pour qu'une résistance fût possible : son geôlier était sur les lieux mêmes, et la mort d'Alexandre ne changeait rien à la situation. Constantin tenait le pays en respect au moyen de l'excellente armée polonaise, forte de 40,000 hommes, qu'il avait organisée : quelques régiments d'élite formaient la garde royale où servaient de jeunes nobles des meilleures familles, et il y avait en outre en Pologne, ou le long de ses frontières, un détachement de la garde impériale russe, consistant dans le régiment d'infanterie de Volhynie, dans celui des grenadiers de Lithuanie et dans plusieurs régiments de cavalerie, sans compter quelques batteries d'artillerie.

L'interrègne, commun aux deux pays, fut cependant extrêmement long. Nous avons vu que la nouvelle de la mort d'Alexandre arriva à Varsovie dès le 8 décembre, un jour plus tôt qu'à Pétersbourg, par une communication officielle du baron de Diebitsch. Le grand-duc avait sa ligne de conduite toute tracée, et il y demeura fidèle; mais les scrupules de Nicolas, les pourparlers auxquels ils donnèrent lieu, les allées et venues des messagers entre les deux capitales firent perdre un temps précieux, si bien que la mort du défunt empereur ne fut officiellement annoncée aux ha-

bitants de Varsovie que le 1er janvier 1826, jour où fut publié aussi le manifeste du nouveau souverain daté du 25 décembre [1]. L'incertitude avait ainsi duré vingt-trois jours, chose inouïe en Europe, et, dans cet intervalle, on s'était abstenu de tout acte public, l'initiative devant nécessairement partir de la résidence du souverain. Celui-ci déclara commun à tous ses sujets le manifeste qu'il avait rendu à Saint-Pétersbourg; néanmoins il adressa aux Polonais en particulier quelques paroles bienveillantes, propres à les rassurer sans le lier beaucoup lui-même; car dans les termes où déjà elle se trouvait réduite, leur constitution n'était plus une gêne pour le tsar de Russie, peu habitué à reconnaître une limite à ses volontés. Voici le principal paragraphe de cette partie spécialement polonaise du manifeste d'avénement :

« Polonais! nous avons annoncé que notre invariable « désir sera de continuer le règne de feu l'empereur « et roi Alexandre, de glorieuse mémoire. C'est vous « dire que les institutions qu'il vous a octroyées se- « ront maintenues, et que je jure d'avance et promets « devant Dieu de maintenir et faire exécuter de tout « mon pouvoir la Charte constitutionnelle. »

Anticipant sur la solennité du couronnement qui se fit attendre longtemps et n'eut lieu que le 24 mai 1829, le nouveau roi de Pologne prêta ainsi d'avance le serment exigé, et fut immédiatement reconnu, de même que son héritier, le grand-duc Alexandre. Dans

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 2.

la matinée du 2 janvier, tous les états-majors, les gardes impériale et royale lui jurèrent fidélité en présence du césarévitch, jusqu'alors renfermé dans le Belvédère et inaccessible pour tout le monde. Le même jour, les ministres et les membres du conseil d'administration, réunis en séance extraordinaire, accomplirent ce devoir sous les auspices du prince Zaïonczek, lieutenant du royaume, et leur exemple fut suivi le lendemain par les différentes autorités publiques, le sénat, le conseil d'État, les commissions du gouvernement et tous les fonctionnaires qui en relevaient. L'ordre ne fut pas troublé un instant; mais aussi, au milieu de l'indifférence publique, aucun incident ne vint autoriser ces phrases dont un journal semi-officiel de Saint-Pétersbourg accompagna le récit des événements : « Les premières paroles de son souverain ont été pour la Pologne des paroles de consolation. Elle y a reconnu le digne héritier d'Alexandre, et *le seul vœu qui lui reste à former,* c'est que les pleurs qu'elle répand attestent à la fois et les sentiments qu'elle portait au monarque chéri qu'elle a eu le malheur de perdre, et le dévouement sans bornes dont elle offre le tribut au *nouveau bienfaiteur* que la Providence vient de lui accorder [1]. »

C'est à la date du 1er janvier 1826 (20 déc. 1825) que le grand-duc Constantin adressa, de Varsovie, à son frère cette lettre en style oriental dont nous avons déjà cité un passage; lettre digne d'un fils du prince le plus absolu qui ait régné en Europe dans le dernier demi-siècle, nous voulons parler de cet empereur Paul que M. Thiers appelle énergiquement « le fou d'une poli-

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 2.

tique qui, dans le cabinet russe, était profondément réfléchie [1]. » Voici la teneur complète de cette lettre suivant la traduction du journal français de Pétersbourg.

« Sire,

« C'est avec le plus vif sentiment de satisfaction que « j'ai reçu le rescrit par lequel Votre Majesté Impériale « a daigné me notifier son heureux avénement au trône « de nos ancêtres, au trône de l'empire de Russie, ma « patrie bien-aimée.

« La *loi suprême de cet empire,* loi sacrée que la sta- « bilité de l'ordre de choses existant y rend un bienfait « du ciel, *c'est la volonté du souverain que nous accorde « la Providence.* En exécutant cette volonté, Votre Ma- « jesté Impériale a exécuté celle du Roi des rois, qui « inspire si évidemment dans une affaire d'aussi haute « importance les monarques de la terre.

« Les décrets de Dieu sont consommés. Si j'ai coo- « péré en quelque chose à leur accomplissement, je « n'ai fait que remplir mon devoir, le devoir d'un sujet « fidèle, d'un frère dévoué, le devoir enfin d'un Russe « *qui s'enorgueillit du bonheur d'obéir à Dieu et à son « souverain.*

« Le Tout-Puissant qui protége les destinées de la « Russie et la majesté du trône, qui prodigue ses bé- « nédictions au peuple qu'il trouve fidèle à ses lois, le « Tout-Puissant, dans sa miséricorde, sera votre guide, « sire, et vous éclairera de ses lumières.

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, édit. Meline, Cans et compagnie, t. III in-18, p. 5.

« Si mes plus ardents efforts peuvent continuer à « alléger le fardeau que Dieu vous a imposé, je m'em« presse d'apporter aux pieds de votre trône l'hom« mage de mon dévouement sans bornes, de ma fidélité, « de ma soumission, et de mon zèle à exécuter les vo« lontés de Votre Majesté Impériale.

« Je prie le Très-Haut que sa sainte et impénétrable « Providence veille sur la santé si précieuse de Votre « Majesté Impériale, qu'il prolonge vos jours et que « votre gloire, sire, la gloire de votre couronne, puisse « se transmettre de génération en génération.

« Je suis, sire, de Votre Majesté Impériale
le plus fidèle sujet.

« Signé, CONSTANTIN. »

On l'a sans doute remarqué, l'idée de la loi comme expression de la raison publique, placée au-dessus de la volonté personnelle du souverain contre laquelle souvent elle devient une sauvegarde, n'était pas encore entrée dans cette tête fantasque et impérieuse, que la moindre contradiction irritait, bien qu'elle n'ambitionnât pas pour elle-même le fardeau d'une couronne sans doute éclatante, mais qui, dans les circonstances présentes, pouvait devenir une couronne d'épines. A l'égard de ces dernières dispositions de Constantin, il n'y avait pas d'incertitude possible après de tels actes. L'ombre même d'un prétexte était enlevée à ceux qui auraient pu songer à faire de son nom un drapeau arboré par la révolte. Comme il le disait, il resta un serviteur fidèle et dévoué de son frère. En revanche, celui-ci lui abandonna la Pologne; le césarévitch appesantit de plus en plus son autorité sur elle, tout par-

tage cessant d'ailleurs à la mort du lieutenant royal, qui fut enlevé à son pays le 28 juillet 1826 [1].

A la surface, le royaume était tranquille; mais une agitation sourde ne cessait d'y régner, et nous aurons bientôt l'occasion de suivre les menées souterraines d'une conspiration agissant de concert avec les chefs de la conspiration russe, et dont l'empereur, quand elle sera découverte, s'efforcera vainement de tirer une vengeance éclatante. C'est à ces circonstances qu'il faut attribuer les délais apportés à la convocation de la diète et au couronnement du nouveau roi. Sans doute cette cérémonie ne pouvait pas avoir lieu avant le couronnement de Moscou, fixé d'abord au mois de juin 1826, et ensuite remis deux fois à une date plus éloignée : la couronne de Monomaque primait naturellement celle des Piasts et des Jagellons; mais on attendait Nicolas à Varsovie peu de temps après l'accomplissement de cet acte dans les sanctuaires du Kreml. Il s'était pressé d'ordonner la convocation des diétines, afin qu'elles procédassent au renouvellement par tiers de la chambre des nonces, suivant les séries désignées par le sort dans la diète de 1818, ainsi qu'au remplacement des membres décédés ou démissionnaires. On en avait conclu qu'il y aurait une session extraordinaire d'inauguration, et l'on y attachait de grandes espérances. Mais on ne tarda pas à être détrompé.

[1] Voir, dans la *Gazette* (allemande) *de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 80, le rescrit impérial adressé en cette occasion à la princesse Zaïonczek. Pour remplacer ce fidèle serviteur, le sénateur voïvode Sobolewski fut provisoirement nommé président du conseil d'administration du royaume.

ÉTUDES,

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I

(*A la page* 10.)

CARACTÈRE ET VIE PRIVÉE D'ALEXANDRE.

Nous avons rappelé, p. 91 et suiv. du tome Ier, divers jugements portés sur le plus aimable des monarques russes, entre autres celui de Napoléon : « C'est un Grec du Bas-Empire. » On voudra connaître dans son entier l'opinion du prisonnier de Sainte-Hélène. La voici telle qu'on la trouve dans le *Mémorial* du comte de Las Cases, première édition, t. II, p. 365.

Après avoir dit de Frédéric-Guillaume III, « Le roi de Prusse, comme caractère privé, est un loyal, bon et honnête homme; mais dans sa capacité politique, c'est un homme naturellement plié à la nécessité : avec lui, on est le maître tant qu'on a la force et que la main est levée, » le captif de Longwood a continué ainsi :

« Pour l'empereur de Russie, c'est un homme infiniment supérieur à tout cela : il a de l'esprit, de la

grâce, de l'instruction; est facilement séduisant, mais on doit s'en défier : il est sans franchise; c'est *un vrai Grec du Bas-Empire.* Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée; ce ne serait du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui ? Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il, car il est fin, faux, adroit... il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares. La crise est grande et permanente pour le continent européen, surtout pour Constantinople : il l'a fort désirée de moi, j'ai été fort cajolé à ce sujet; mais j'ai constamment fait la sourde oreille [1]. Cet empire, quelque délabré qu'il parût, devait demeurer notre point de séparation à tous deux : c'était le marais qui empêchait de tourner ma droite. Pour la Grèce, c'est autre chose ! »

Ailleurs (t. IV, p. 265), Napoléon dit encore : « Alexandre est plein de grâces et se trouverait de niveau avec tout ce qu'il y a de plus aimable dans les salons de Paris. »

Il l'oppose à Frédéric-Guillaume III. « Celui-ci était toujours gauche et malheureux, » dit-il. Les Prussiens en souffraient visiblement. Napoléon était constamment entre les deux souverains : or, le roi pouvait à peine suivre, ou bien heurtait et gênait sans cesse

[1] Ceci, comme on voit, ne témoigne pas en faveur de l'authenticité du traité secret de Tilsit que nous avons donné dans la note 10 du tome Ier.

Napoléon. Toutefois, il rachetait ces petits défauts par des qualités relles, et des plus estimables : Alexandre les connaissait et leur rendait justice. Frédéric-Guillaume était un esprit sage et réfléchi, plein de bon sens, sûr, esclave de sa parole, fidèle aux principes, constant dans son amitié, modéré dans la bonne fortune, résigné dans le malheur, religieux au plus haut degré et attaché au culte, mais éclairé et ennemi juré de toutes les momeries. M. Eylert rapporte de lui des paroles admirables et des traits qui lui font le plus grand honneur. « Je ne voudrais pas régner sur un « peuple qui n'aurait pas de religion, » a-t-il dit dès le début de son règne (ordre de cabinet du 12 janvier 1798); et peu de semaines auparavant il avait écrit dans sa lettre à Kœckeritz : « Que chacun agisse « toujours d'après sa conviction intime, d'après le droit « et la justice, et tout finira par s'arranger. » Eh bien! ces maximes, elles lui ont été présentes toute sa vie, elles ont présidé à tous ses actes, elles ont constamment dirigé sa conduite personnelle. « Dans tout le « tissu de son caractère et de sa vie, dit M. Eylert, on « ne trouve pas un mauvais fil. Secourir, donner, ré- « jouir, c'était là son inclination. »

Voici comment il s'exprima sur la religion dans un écrit de sa main, cité par le même auteur : « Quant à moi, je ne pourrais me passer du christianisme, et je serais misérable si je ne le connaissais pas, si je ne l'avais pas. Aussi bien ne sais-je pas où nous prendrions la sécurité et l'assurance, l'élévation de l'âme et la dignité, la lumière, la consolation et l'espérance, sinon là... Ce serait un si grand plaisir pour moi de voir tous mes sujets heureux! mais sans être bon, l'homme ne saurait jouir d'un bonheur réel, et on ne

devient vraiment, foncièrement bon que par la douce et régénérante vertu de la religion. » *(Charakterzüge,* t. I[er], p. 364, 369, etc.)

Arrivons maintenant aux détails de la vie privée d'Alexandre annoncés dans le passage auquel cette note se rapporte. Nous les empruntons à un ouvrage publié en 1829, sous le titre de *l'Ermite en Russie*, par M. Dupré de Saint-Maure, ouvrage en apparence superficiel et frivole, et cependant plein de bons renseignements puisés aux meilleures sources, sur les lieux mêmes. L'auteur des *Mémoires d'un maître d'armes,* dont il faut admirer l'immense lecture aussi bien que l'inépuisable génie, ne nous démentira pas assurément si nous affirmons qu'on y trouve une multitude d'anecdotes intéressantes racontées avec autant d'esprit que de goût.

« Le genre de vie qu'Alexandre a adopté depuis quelques années est si fort en opposition avec les premiers temps de son règne, qu'il atteste un fonds réel de mélancolie. A peine au milieu de sa carrière et dans la force de l'âge, on lui voit mener une existence triste et solitaire. Levé à six heures dans toutes les saisons, il travaille jusqu'à huit; ensuite il se promène et rentre pour déjeuner. A midi, accompagné d'un domestique, il monte en calèche et va à Pavlofski [1] pour y voir (l'impératrice-mère et) les princesses. Au retour, il dîne seul ou avec l'impératrice et se promène quelque temps; puis il rentre chez lui, et on ne le voit plus. Il consacre au travail ou aux courses rêveuses toutes les heures qu'un souverain livre si volontiers aux

[1] Délicieux château de plaisance peu éloigné de Tsarko-Sélo et que nous avons décrit en détail dans notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 310 et suiv.

douceurs des causeries intimes avec un petit nombre de familiers. Voilà pour l'existence champêtre. Quant à celle du Palais d'Hiver, sauf quelques légers changements, elle est la même. A neuf heures du matin, je le vois se rendre très-exactement à la salle d'exercice (située sur la place du Palais) pour faire parader la garde montante. Ce devoir, qu'il s'est imposé, semble être pour lui un plaisir, quoique d'une nature assez monotone. Vers midi, il monte en calèche ou en traîneau, avec un seul cheval; souvent même il va à pied et toujours sans suite chez les grandes-duchesses; vers les deux heures, il rentre, dîne, et tout est fini comme à Tsarsko-Sélo. Je ne l'ai vu qu'une seule fois au théâtre public. Les représentations de l'Ermitage sont tout à fait abandonnées; il ne va plus que très-rarement dans quelques maisons particulières pour y causer librement; autrefois, c'était une des choses qui lui plaisaient le plus [1].

« On remarque en lui une exagération de simplicité qui dénote sa répugnance pour le cérémonial du trône; on dirait que, sous ce rapport, il veut être empereur le moins possible. Les jours de grande revue, il se montre entouré d'un nombreux cortége d'aides de camp; mais, hors ces rares occasions, il va toujours seul et sans escorte; il n'assiste qu'aux grandes solennités où les traditions du rang suprême commandent sa présence; enfin on peut dire que c'est l'homme de la cour qui va le moins à la cour [2]. Bien qu'écrivant et parlant très-purement plusieurs langues, on le dit très-indifférent pour les littératures de tous les pays, en commen-

[1] Voir ce qui a été dit dans le texte, p. 22.
[2] Voir aussi *Mémoires sur Alexandre*, par madame la comtesse de Choiseul-Gouffier, p. 314.

çant par la sienne; excepté M. Karamzine qui, en sa qualité d'historiographe, peut quelquefois causer avec lui, jamais on ne cite un entretien de ce monarque avec aucun littérateur; on ne dit rien non plus de son amour pour les lettres, et il n'a point, comme ses prédécesseurs, de correspondant littéraire à Paris.

« Le corps diplomatique, si à la mode et si fêté du temps de Catherine, sauf les audiences particulières, ne voit S. M. que trois ou quatre fois l'an, lorsqu'il y a ce qu'on appelle grande cour. Dans la saison la plus rigoureuse, l'empereur s'échappe de la ville pour aller passer trois ou quatre jours à Tsarsko-Sélo; il n'emmène avec lui que l'aide de camp de service; encore souvent cet officier ne le voit-il que lorsqu'il traverse les appartements pour aller se promener dans les jardins. Enfin, *sur un des trônes les plus élevés, Alexandre mène presque la vie d'un anachorète;* cela fait supposer qu'il reste parfaitement au courant de sa besogne. Aussi, lorsqu'un ministre est ajourné, il ne peut s'en prendre aux plaisirs de son maître, qui n'en goûte aucun.

« Il est des genres de travail dans lesquels il se complaît particulièrement : je sais de très-bonne part que celui des relations étrangères est fait par lui; il s'en occupe constamment, et cette occupation l'amuse autant qu'elle l'intéresse. Les colonies militaires prennent aussi une grande partie de son temps; il en soigne minutieusement tous les détails, et visite très-souvent cette création de son règne à laquelle il sacrifie beaucoup d'argent. » Tome II, pages 224 et suivantes.

Du reste, les fréquentes absences de l'empereur, son goût pour la conversation avec les dames, au sujet du-

quel nous trouvons de si naïves révélations dans les *Mémoires historiques* de madame de Choiseul-Gouffier, la part qu'il prenait à tout ce qui se passait dans le monde entier, devaient lui laisser peu de temps pour un travail régulier du cabinet ou avec ses ministres. S'il faut en croire les calculs d'un désœuvré, Alexandre n'a pas fait, pendant sa vie, moins de 200,000 verstes de chemin, et ces courses lointaines étaient d'autant plus fréquentes que les départs, les arrivées, les séjours, tout était prévu. En ceci, l'empereur était d'une ponctualité extrême. Mais bien des affaires plus graves que des revues passées à deux ou trois cents lieues de la capitale, restèrent en souffrance. Nous avons dit dans le texte que les pétitions s'amassaient sur le bureau du monarque, et quoique le fait en lui-même de la prodigieuse quantité de demandes qu'on lui adressait [1] soit incontestable, peut-être convient-il cependant d'en modifier l'expression, si M. Dupré de Saint-Maure, en nous parlant du grand ordre qui régnait partout autour de lui, était bien informé.

« Toutes les tables, dit cet auteur, tous les bureaux sur lesquels il écrit sont d'une admirable netteté; il n'y supporterait ni le moindre désordre ni la plus légère trace de poussière, ni le plus petit morceau de papier étranger à son travail; il nettoie et remet lui-même en place chaque chose qui lui servit. On voit sur tous ses bureaux un mouchoir de batiste plié et dix plumes nouvellement taillées; ces plumes sont réformées, n'eussent-elles servi qu'à une signature. Le renouvellement journalier se fait à l'entreprise; le *tail-*

[1] Il arriva à Taganrog suivi d'un fourgon tellement rempli de pétitions, qu'il fallut en ajouter un second pour recueillir le surplus.

leur reçoit, pour cette fourniture, 3,000 roubles par an. »

Cet ordre minutieux dans les petites choses est un trait caractéristique que nous n'avons pas voulu négliger, malgré son apparente insignifiance.

L'écrivain à qui nous l'avons emprunté, insiste beaucoup sur le changement qui s'est fait dans Alexandre depuis l'époque des grandes agitations politiques. Ce fut toute une phase nouvelle dans sa vie, et, suivant les propres paroles du monarque qu'on lira plus loin (p. 252), l'incendie de Moscou paraît en avoir été le point de départ.

« Chez certains hommes, dit l'auteur de *l'Ermite*, rien ne ressemble moins à leur jeunesse que leur âge mûr : celle d'Alexandre fut marquée par des goûts simples. Cependant, lors des premières années de son règne, il éprouvait le besoin du délassement de la grandeur et des distractions de la société. Il aimait beaucoup le théâtre français et même nos acteurs; il les traitait avec une bienveillance dont ils abusèrent quelquefois par une familiarité de mauvais goût qui aurait choqué un monarque moins bon et moins indulgent que lui... Maintenant il ne parle plus aux comédiens, et ne les voit pas même au théâtre. Une révolution totale s'est opérée dans ses goûts et dans ses habitudes. » T. II, p. 230.

La vie d'Alexandre pourrait faire la matière d'une étude psychologique des plus intéressantes; mais peut-être le moment n'est-il pas venu pour cela. Il faut attendre qu'on ait mis au jour les publications des divers contemporains qui l'ont approché de près : on parle de Mémoires du général Langeron; à lire M. Thiers, on devine que le prince Czartoryiski en a également com-

posé; d'autres hommes haut placés peuvent avoir pris le même soin, et des lumières abondantes jailliront ainsi, dans quelques années, sur un sujet que nous regardons comme l'un des plus beaux que puisse choisir un historien jaloux de sortir des routes battues et de porter les regards des lecteurs un peu au delà de l'horizon habituel. Mieux connue, la Russie, en général, pourrait donner lieu à des tableaux riches en effets nouveaux : là règne au plus haut degré *la variété dans l'unité* [1]; là les mœurs sont encore un cachet original dont même le costume porte l'empreinte; là, comme dans les pays d'Orient, la couleur locale pourrait prêter à tous les récits un intérêt inattendu et plein de charme. Mais le peintre qui doit en enrichir sa palette n'a pas encore paru, et quant à nous, toute notre ambition se réduit à lui rendre un peu plus facile sa tâche quand il viendra la remplir.

II

(*A la page* 23.)

DISPOSITIONS RELIGIEUSES DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Nous avons déjà fait connaître la nature de ces dispositions dans la note 11 du tome premier, relative à la Sainte-Alliance; si nous y revenons ici, c'est pour

[1] Voir la note suivante.

ajouter encore à ces explications quelques autres recueillies de la bouche même d'Alexandre, et qui seront d'un grand poids dans l'appréciation de son caractère.

L'éducation avait fait de lui, à peu de chose près, ce qu'on appelle communément un philosophe : « L'impératrice Catherine, » dit-il un jour (1818) à l'évêque Eylert, « était pleine de prudence et d'esprit; c'était « une grande femme, et sa mémoire vit à jamais dans « l'histoire de la Russie. Mais relativement à cette partie de l'éducation qui développe la vraie piété du « cœur, on en était alors à la cour de Saint-Pétersbourg à peu près au même point que partout ailleurs : beaucoup de paroles, mais peu de sens; beaucoup de pratiques extérieures, mais la sainte essence « du christianisme se dérobait à nos regards. Je sentais « le vide dans mon âme et un vague pressentiment « m'accompagnait. J'allais, je venais, je me donnais « des distractions. A la fin, l'incendie de Moscou à « illuminé mon âme, et le jugement de Dieu sur les « champs de bataille glacés a rempli mon cœur d'une « chaleur de foi qu'il n'avait pas ressentie auparavant. « De ce moment, j'appris à connaître Dieu tel que « l'Écriture sainte l'avait révélé; dès lors, j'appris à « comprendre, et je comprends maintenant, sa volonté « et sa loi, et la résolution de ne consacrer qu'à lui, à « sa gloire ma personne et mon règne, mûrit et se « fortifia en moi. Depuis ce temps, je suis devenu un « autre homme : à la délivrance de l'Europe de la « ruine, je dois mon propre salut et ma délivrance...

« Seulement depuis que le christianisme est devenu « pour moi important par-dessus toutes choses, depuis « que la foi dans le Rédempteur a manifesté en moi « sa force, sa paix, et j'en rends grâce à Dieu, est

« entrée dans mon âme... Ah! je n'en suis pas arrivé « là d'un trait; croyez-m'en, le chemin qui m'y a con- « duit allait à travers de bien des luttes, de bien des « doutes. » *Charakterzüge aus dem Leben Kœnigs Friedrich Wilhelms III,* t. II, p. 246-48.

La pitié d'Alexandre était sincère, et de plus, malgré l'étrangeté de certaines scènes retracées par le ministre méthodiste Empeytas [1], elle était éclairée, large, sans exclusion. Alexandre était chrétien orthodoxe, non dans le sens de son Église, mais dans celui de la conformité rigoureuse de sa croyance avec le dogme fondamental de toutes les Églises chrétiennes, qui est la rédemption du genre humain par la mort réparatrice de Jésus-Christ, moyennant la foi. Il priait avec la même ferveur dans une église catholique, dans un temple protestant ou au pied des autels gréco-russes. Il aimait à lire la Bible, et l'évêque Eylert a recueilli de sa bouche, à ce sujet, des paroles pleines de sens, de vérité et de libéralisme religieux. On en jugera par l'extrait suivant.

« A quoi sert la Sainte-Alliance, » dit-il au révérend évêque dans la même audience, « si les principes dont « elle est l'expression restent isolés au sein des peu- « ples et ne pénètrent pas dans les cœurs? Ceci ne « pourrait se faire complétement et avec sincérité « que par le moyen de l'Écriture sainte, telle qu'elle « est et que nous la possédons dans l'idiome de cha- « que peuple. On dit que de toutes les traductions « celle du grand Luther est la meilleure, et qu'elle « surpasse les autres en piété, clarté, chaleur, cordia- « lité et précision. Il convient de répandre les livres

[1] Voir la note 11 du tome premier.

« saints tels qu'ils nous sont donnés. Les commentaires
« ont cet inconvénient de substituer plus ou moins au
« texte les idées de celui qui s'en fait l'interprète con-
« formément à son système. Ces idées ne seront pas
« acceptées de tout le monde... Que ce soit l'affaire de
« tout chrétien, à quelque communion qu'il appar-
« tienne, de laisser agir librement sur lui le Code
« sacré, suivant toute sa portée; cette action ne pourra
« être que bienfaisante, stimulante, comme on peut
« l'attendre d'un livre divin, du Livre des livres. Son
« action sur chacun sera différente, mais ceci est pré-
« cisément ce qu'il y a en lui de grand et d'extraor-
« dinaire : il fait de chaque individu ce qu'il est pos-
« sible d'en faire à raison de sa nature particulière.
« L'unité dans la variété, n'est-ce pas là le grand point
« où il faut en venir pour faire prospérer les Églises
« et les États? Ce principe de l'unité dans la variété,
« nous l'apercevons partout dans la nature extérieure,
« et pareillement dans l'histoire des nations; seule-
« ment il ne faut pas prendre pour mesure le court
« espace de temps que nous vivons; c'est aux siècles
« et aux décades de siècles qu'il faut regarder, quand
« on veut juger du résultat d'une grande lutte entre
« des forces opposées et hostiles entre elles. La con-
« tradiction, le mensonge, les vains commentaires,
« tous ces enfantements du temps et de l'esprit de
« parti, le temps en fait justice; il s'en débarrasse
« comme d'une écume impure qui s'évapore. La vérité
« reste. Mais l'action de la vérité est lente : il lui faut
« souvent des siècles pour se faire accepter; néan-
« moins elle perce, et il n'y a pas moyen de l'enfermer
« hermétiquement, comme certaines gens voudraient
« faire à l'égard de l'Écriture sainte. Les rayons du

« soleil ne percent-ils pas? Ceux qui vivent dans sa « clarté sont des enfants de lumière. » *Voir* l'ouvrage allemand cité, t. II, p. 253.

III

(*A la page* 25.)

LE MÉDECIN D'ÉLISABETH.

Celui dont on a voulu parler dans cet endroit du texte, c'est le docteur Stoffregen, qui resta près de l'impératrice jusqu'à sa mort, et mourut quelques années après. Il était conseiller privé et grand officier de l'ordre de Saint-Vladimir (2e classe). Pendant une absence momentanée de ce médecin principal, un autre homme de l'art, l'excellent docteur Müller, fut appelé auprès d'Élisabeth, en société avec le docteur Trinius, botaniste célèbre et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Le docteur Müller, praticien fort expérimenté, reconnut parfaitement la nature de la maladie et conseilla un traitement radical. Mais l'impératrice ne se croyait pas bien gravement malade; d'ailleurs, détachée de la vie, celle-ci ne lui paraissait pas valoir le sacrifice de ses habitudes et la gêne que lui aurait imposée un pareil traitement; elle se laissa persuader que le docteur avait voulu faire l'important et se rendre nécessaire. Lorsqu'il revint à Kamennoï-Ostrof, l'impératrice lui dit brièvement, bien qu'avec

bonté : « Je ne suis pas malade, et j'espère que vous ne vous êtes pas dérangé uniquement pour moi. » Qui sait si le traitement proposé n'eût pas produit des effets plus salutaires que le voyage de Taganrog qui fut ensuite conseillé? Mais les décrets de la Providence étaient arrêtés : là où l'homme conjecture et tâtonne, elle voit et marche droit à son but.

IV

(*A la page* 26.)

TAGANROG, SÉJOUR DU COUPLE IMPÉRIAL.

Taganrog, ville autrefois importante, située sur la rive gauche en entrant dans la mer d'Asof, avait depuis longtemps la réputation de jouir d'un climat très-agréable. Dans une lettre de Catherine II à Voltaire (du 14 mars 1771, lettre LXXII), on lit à ce sujet les lignes suivantes :

« Je vous dirai que le climat de Taganrok est, sans comparaison, plus beau et plùs sain que celui d'Astrakhan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans *Candide,* je vais vous conter une anecdote.

« Après la première prise d'Asof par Pierre le Grand, ce prince voulut avoir un port sur cette mer [1], et il choi-

[1] Il n'en avait pas encore sur la mer Noire, ses États n'y touchant alors par aucun point.

sit Taganrok. Ce port fut construit. Ensuite il balança longtemps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Taganrok. Enfin les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat : il n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très-long. »

Le philosophe de Ferney répondit (6 mai 1771, lettre LXXVI) : « Madame, je me ferai donc porter en litière à Taganrok, puisque le climat est si doux ; mais je crois que l'air de votre cour serait beaucoup plus sain pour moi. J'aurais le plaisir de ne mourir ni à la grecque ni à la romaine. V. M. I. permet que chacun s'embarque pour l'autre monde selon sa fantaisie. On ne me proposera point de billet de confession. »

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de transcrire aussi la réplique de la royale correspondante, bien que Taganrog ait peu de part à son contenu. Toutes ces lettres sont si spirituelles qu'on aime à les citer, même au risque de s'écarter un instant de son sujet. « Monsieur, » écrivait Catherine, « si vous vous faites porter en litière à Taganrok, comme votre lettre du 6 mai me l'annonce, vous ne pouvez éviter Pétersbourg. Je ne sais si l'air de ma cour vous conviendrait, et si huit mois d'hiver vous rendraient la santé. Il est vrai que, si vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte spécieux ; mais vous n'auriez nul besoin de prétexte : vous ne seriez point gêné, je vous assure, et j'ose dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le soit moins. A l'égard des billets de confession, nous en ignorons jusqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces disputes rebattues et sur lesquelles on prescrit le silence par édit dans d'autres pays. Nous laissons volontiers croire à chacun ce qui

lui plaît [1]. Tous les Chinois de bonne compagnie planteraient là le roi de la Chine et ses vers [2] pour se rendre à Nipchou, si vous y veniez; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle. »

Mais laissons l'empire du Milieu, les vers dorés du fils du Ciel et même les billets de confession, pour revenir au climat de Taganrog. Sur ce dernier point, l'impératrice Catherine était dans l'erreur, ainsi que l'a bien prouvé l'hiver de 1825 à 1826; Clarke, qui a visité Taganrog au commencement de ce siècle, ne nous donne pas non plus une idée si avantageuse de son climat.« Cette ville, » dit-il au contraire,« éprouve les deux excès du chaud et du froid. Durant l'été règne la chaleur la plus dévorante; un froid excessif a lieu pendant l'hiver; mais au printemps et à l'automne, saisons à la vérité très-courtes ici, la température est douce et agréable. » (*Voyage en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. III, p. 254.) Dans un autre endroit de son livre (t. II, p. 106), il donne quelques autres détails. « Souvent, » dit-il, « le vent d'est règne avec une grande violence et continue ensuite pendant plusieurs semaines. Les habitants de Taganrok éprouvent aussi de fréquentes brises de l'est, mais très-rarement un vent vrai nord, et à peine a-t-il jamais soufflé du midi. On a attribué cette dernière circonstance à la chaîne des montagnes du Caucase qui arrête les vents dans cette direction. » Plus loin, Clarke parle du port,« si toutefois

[1] Ceci est un peu changé aujourd'hui.

[2] Voir, sur lui et ses sujets, les Chinois, de charmantes choses dans la lettre LXX (23 janvier 1771) et suivantes. Tout cela est de la plaisanterie fine, de très-bon aloi, et par-dessus le marché fort instructif.

il mérite ce nom, » et du manque de profondeur de la mer,' qui force, dit-il, les vaisseaux en quarantaine de demeurer en panne à une distance de 15 verstes et empêche les bâtiments tirant de 8 à 10 pieds d'eau d'approcher plus près de la ville pour y faire leur chargement. Puis, continuant sa description, « Taganrok, » dit-il, « est situé sur la pente d'un promontoire qui domine une étendue considérable de la mer d'Asof et toute la côte européenne jusqu'aux bouches du Don. Par un beau temps, on découvre même Asof des hauteurs de la citadelle. A présent le nombre des habitants de Taganrok n'excède pas 5,000. L'eau que boivent les habitants, de même que celle du Don, est très-insalubre lorsque les vents amènent les flots de la mer; mais dès qu'un courant l'éloigne, elle devient moins malsaine. On ne peut certainement pas mettre au nombre des heureux projets de Pierre le Grand l'idée qu'eut un moment ce prince de fonder la capitale de son empire dans un lieu si mal situé. L'eau est, en effet, si basse près de là qu'on ne pourrait y construire un havre qu'en creusant des canaux, ce qui entraînerait dans des dépenses incalculables..... »

« Les habitants de Taganrok se flattent que l'empereur la visitera, et qu'elle deviendra alors une ville très-importante. Sans le manque d'eau douce, nulle autre position dans le midi de la Russie ne serait en effet plus favorable pour le commerce.

« Taganrok contenait autrefois 60,000 habitants, mais d'après un traité fait sous Pierre le Grand avec les Turcs (capitulation du Prouth, en 1711), la ville fut complétement détruite. »

Ce dernier fait est attesté par les auteurs contemporains. « Par ce traité, » dit Perry, « le tsar s'engagea à

rendre la ville d'Asof dans le même état qu'elle était lorsqu'elle fut prise sur les Turcs, et de démolir Taganrok, forteresse considérable que le tsar avait bâtie sur le Palus Méotide et où il avait fait des magasins pour sa flotte et le nouveau port dont j'ai parlé. » (*Histoire de Moscovie*, p. 61; voir aussi p. 15.) Mais quant aux 60,000 habitants, cette assertion nous paraît un peu sujette à conteste, et nous ne voudrions pas la prendre sous notre responsabilité, pas plus que l'étymologie d'*Ange Rock*, un peu étourdiment hasardée par le voyageur (t. III, p. 254). Voici la vraie étymologie du nom de Taganrog, laquelle semble réfuter le prétendu fait de son ancienne population si nombreuse. Pierre le Grand ne trouva là qu'un petit nombre de masures appelées en langue tatare *Taïgane*, c'est-à-dire poêle ou réchaud, dont les Russes firent *Tagani*. Le tsar ordonna de construire un fort sur le promontoire (en russe *rogh*, mot qui signifie corne), et l'appela Fort de la sainte Trinité sur le cap de Tagani (*tchto na Taganiem roghou*), dénomination un peu longue qu'on n'eut pas tort d'abréger en Taganrog.

La maison où est mort l'empereur Alexandre a été depuis achetée par la couronne à son propriétaire qui était un marchand russe : elle est restée dans le même état, à cela près qu'on y a installé une petite chapelle. Une statue en bronze de l'empereur, placée sur un piédestal en granit, orne maintenant la ville; elle se trouve sur la place qui est vis-à-vis du beau couvent grec Varvaki où le corps du défunt fut d'abord présenté.

Voilà ce qu'il peut être utile de savoir concernant la ville de Taganrog.

Relativement au séjour qu'Alexandre y a fait, il im-

porte de rectifier encore une erreur commise par un écrivain fort grave et fort respectable; nous voulons parler de M. le docteur Eylert, évêque protestant et ancien confesseur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III.

Ce digne ecclésiastique a été mal servi par sa mémoire dans tout ce qu'il rapporte au sujet du séjour de l'empereur à Taganrog et des motifs qui lui ont fait donner la préférence à cette localité. Nous sommes obligé de relever son assertion, afin qu'il n'en résulte pas pour l'histoire une grave erreur. Rien n'est plus exact que le commencement du passage suivant, mais il n'en est pas de même de la fin. « Alexandre Ier, » dit le très-révérend évêque, « était un prince animé de l'amour de ses semblables et portait en lui un christianisme idéal dont il eût voulu faire un fait réel. Son noble cœur, tout brûlant d'amour, se nourrissait de projets philanthropiques. Il connaissait parfaitement les difficultés et les obstacles contre lesquels il fallait lutter, mais il ne paraît pas avoir eu le courage d'aller au-devant. Il s'y déroba au contraire. » Jusque-là tout est bien ; mais l'auteur ajoute : « Il s'y déroba au contraire ; il quitta Pétersbourg, sa résidence, et, *suivant les désirs secrets de sa mélancolie,* il se rendit dans la Russie méridionale, d'abord en Crimée, et puis au tranquille Taganrok, ville habitée d'environ 17,000 âmes [1]... *Ici il prit racine;* il y séjourna, il aimait à y rester. *C'est depuis ce petit endroit qu'il gouverna son vaste empire.* Là, ou dans les paisibles alentours de la ville, il se recueillait et donnait libre carrière à ses

[1] En 1842, 22,472 avec ses environs immédiats, le bourg de Troïtza, etc.

grandes idées qui embrassaient l'humanité entière dont il aurait voulu faire le bonheur. Suivant toute apparence, il avait le projet d'abdiquer plus tard le pouvoir, pour vivre tranquille à Taganrok le reste de ses jours; en attendant, il y prolongea son séjour *pendant toute une année,* loin de la magnificence et du bruit de sa capitale. Le caractère doux de son excellente épouse, que notre reine Louise d'impérissable mémoire avait aimée et qui de son côté s'était sentie attirée vers elle, les vertus de cette princesse si digne de son sexe, lui faisaient aussi préférer une existence tranquille. Habituée dès son enfance au romantique séjour (?) de Carlsruhe et au paisible Bruchsal, elle avait passé là d'heureux moments dans le commerce de sa respectable mère et de ses gracieuses sœurs, et le souvenir lui en était encore cher et précieux à la distance où elle était de son pays natal. Moins la vie de sa haute sphère à Saint-Pétersbourg, avec son étiquette pleine de contrainte, lui convenait et répondait à ses goûts, plus elle aimait les heures de retraite et les endroits où elle pouvait la trouver... Le long et âpre hiver de Pétersbourg lui était contraire; elle attendait le retour à la santé et plus de jouissance d'un ciel plus clément. *Du consentement de son époux, l'empereur, elle se rendit, elle aussi, avec une suite peu nombreuse à ce séjour agréable de Taganrok,* » etc., etc. (*Charakterzüge,* etc., t. II, 2e partie, p. 287-296.)

Dans ce passage, on remarque une méprise bien étonnante de la part d'un contemporain, bien plus, d'un homme qui vivait à une cour amie et approchait habituellement le roi de Prusse, lié par des liens étroits avec l'empereur Alexandre. Ce dernier alla à Taganrog, non pas pour lui, mais pour sa femme; non pas pour

se retirer du monde, mais pour ne pas quitter la noble princesse dont il se reprochait alors vivement d'être resté si longtemps séparé. Le voyage de Crimée fut pour lui un voyage d'affaires plus fatigant que favorable au recueillement. Tous les commentaires relatifs à la durée du séjour d'Alexandre sur les bords de la mer d'Asof portent à faux : elle ne fut pas d'*une année entière*, mais de peu de semaines, et la maladie qui mena le monarque au tombeau occupa la plus grande partie de cet espace de temps. De pareilles inexactitudes sont choquantes dans un livre d'ailleurs si plein d'intérêt, si curieux, si édifiant.

V

(*A la page* 31.)

LE TOMBEAU DE SOPHIE N***.

Il est non loin de Strelna, au cimetière du couvent de la Trinité, à l'invocation de saint Serge. Dans ce cimetière sont les caveaux de plusieurs grandes familles, notamment celui des Zoubof, si fameux sous le règne de Catherine II et de Paul Ier ; on y voit aussi un beau monument élevé à une princesse Galitsyne.

Le couvent, qui est de deuxième classe et qualifié de désert ou de solitude (*poustynnia*), est situé entre la grande route de Riga et le golfe de Finlande.

Nous avons parlé du château de Strelna, situé à 18 verstes de Saint-Pétersbourg, et près de Péterhof, le

Versailles de la Russie. Paul le donna, en 1797, à son fils Constantin qui l'habita quelquefois l'été, choisissant de préférence un appartement de l'étage supérieur, sans doute à cause de la belle vue sur la mer, sur le golfe de Kronstadt et sur la capitale, dont on y jouit.

VI

(*A la page* 89.)

CRIMES COMMIS A SAINT-PÉTERSBOURG.

En novembre 1825, il n'était bruit dans la capitale que du grand nombre de crimes qui s'y commettaient à la faveur de la nuit et peut-être de l'incurie des autorités, en l'absence de l'empereur. Notre journal de voyage est plein de détails à ce sujet. « Depuis mon arrivée en cette ville[1], » y est-il dit entre autres, « mes oreilles sont chaque jour péniblement frappées par le récit d'épouvantables histoires. Tantôt on me parle d'une personne connue qui aurait manqué d'être assassinée le soir au détour d'une rue, tantôt d'un cadavre sans tête qu'on y a trouvé gisant et que les malfaiteurs ont laissé là tout dépouillé; hier, c'était un paisible bourgeois qu'on a dépouillé de même de tous ses vêtements, tout en lui faisant grâce de la vie; aujourd'hui, on se raconte les détails d'un vol avec effraction, com-

[1] Elle avait eu lieu le 30 octobre 1825; la cour était absente depuis plusieurs mois.

mis dans un des quartiers les plus fréquentés; les temples du Seigneur eux-mêmes n'échappent pas aux déprédations de ces bandits dont tout un essaim semble avoir fondu sur cette malheureuse ville. Les habitants tremblent dans leurs maisons, et n'osent les quitter le soir, quelque urgentes que soient les affaires qui les appellent au dehors.

« On s'en prend de ces malheurs au général Choulghine, récemment appelé à remplir ici les fonctions de grand maître de la police dont il était chargé auparavant à Moscou. La vigilance de ses agents est en défaut, et la ville, mal éclairée, est plongée dans des ténèbres déplorables. De son côté, le général Miloradovitch, gouverneur général, ne veille pas avec assez de sévérité, dit-on, à ce que les soldats ne quittent pas le soir leurs casernes. »

La police avait été bien mieux faite sous l'administration du général Ivân Gorgoli, homme d'une grande actvité et qui inspirait à tous la plus grande confiance. Il venait de donner sa démission après treize ans de fonctions, par suite d'une discussion avec le comte Miloradovitch. Lorsque la nouvelle de sa retraite arriva un soir dans un salon de la capitale, Alexandre Naryschkine, l'homme aux calembours, s'écria en allant prendre son chapeau : « Ma foi, puisque notre Gorgoli se retire, je veux aussi, chaque soir, me retirer chez moi à la nuit tombante, et barricader ma maison. » Gorgoli a été fait depuis lieutenant général et sénateur. Sa femme est une fille du fameux amiral Ribas.

VII

(*A la page* 162.)

LE COMTE ALEXIS ORLOF.

Notre intention était de placer ici une courte notice sur ce favori de Nicolas; mais la suite des événements et la part que son frère a eue à la conspiration doivent ramener notre attention sur ce nom depuis longtemps fameux dans les annales de la Russie. Nous nous occuperons alors de la famille Orlof dans son ensemble. C'est au n° 2 des Études, Notes et Éclaircissements du tome III que le lecteur trouvera ce travail.

VIII

(*A la page* 164.)

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR QUELQUES OUVRAGES RELATIFS A LA RUSSIE.

Dans le t. II (p. 41) de son livre *la Russie en* 1839, M. de Custine rend compte d'un entretien qu'il a eu, dit-il, avec l'empereur Nicolas. Celui-ci, prévenu en sa faveur par ses ouvrages antérieurs, par tout ce qu'il savait de son origine aristocratique et de ses opinions légitimistes, lui fit d'abord un accueil flatteur, qui ne

paraît pas s'être soutenu pendant tout le séjour du voyageur, mais qui donna lieu alors à plusieurs conversations curieuses. M. de Custine rapporte entre autres les paroles suivantes, comme étant sorties de la bouche même du monarque :

« Je n'ai rien fait d'extraordinaire; j'ai dit aux soldats : « Retournez à vos rangs! » et au moment de passer le régiment en revue, j'ai crié : « A genoux! » Tous ont obéi. Ce qui m'a rendu fort, c'est que l'instant d'auparavant je m'étais résigné à la mort. »

Témoin oculaire des événements, ainsi qu'on le verra dans la note suivante, nous avons le droit d'assurer le lecteur que de toutes ces paroles, si elles ont été dites ainsi, les premières seulement peuvent se rapporter à la révolte de 1825. M. de Custine paraît avoir confondu deux époques différentes. Le commandement « à genoux! » a été donné et exécuté avec une miraculeuse obéissance, non au moment de l'avénement de Nicolas, mais sept ans plus tard, une première fois à l'occasion de l'émeute suscitée par le choléra, une seconde lors d'une rébellion arrivée en 1832 dans les colonies militaires, rébellion peu connue, mais dont les détails, quand nous les raconterons, feront admirer la présence d'esprit, l'énergie et le courage que Nicolas, toujours égal à lui-même, déploya dans cette autre circonstance critique de sa vie.

Au reste, et c'est ici le lieu de le dire, le mérite de l'ouvrage de M. de Custine est moins dans l'exactitude des faits rapportés que dans le merveilleux coloris dont il a su les parer, dans la finesse des observations, dans l'espèce de divination instinctive qui fait comprendre à l'auteur les situations, même alors qu'il les avait insuffisamment étudiées; dans la netteté, l'énergie, l'au-

dace avec lesquelles sont formulés tous les jugements, qu'on pourrait croire gravés au burin pour les âges à venir, malgré une certaine intempérance de langage qui en affaiblit la portée.

Ce brillant écrivain nous a fait l'honneur, en plus d'une occasion, de citer l'un des deux ouvrages précédemment publiés par nous sur l'empire des tsars : nous avons rempli le même devoir à son égard, et sans doute avec beaucoup plus de raison ; seulement nos citations ne portent que sur des pensées, des jugements, des appréciations. En ce qui concerne les faits, les nombreux contradicteurs de M. de Custine (MM. Labenski, Gretsch, etc., etc.) ont pu avoir gain de cause ; mais en ce qui touche au commentaire, ils se flatteraient en vain de l'avoir réfuté.

Nous passerons sous silence l'ouvrage écrit un peu à la hâte, au moment même des événements, par M. Ancelot et intitulé *Six mois en Russie* (p. 174-176) ; nous ne relèverons pas non plus les erreurs qui se sont glissées, par rapport au sujet qui nous occupe, dans l'*Annuaire* (pour 1825) de M. Lesur, autorité généralement si respectable. Mais nous dirons quelques mots sur les deux ou trois chapitres consacrés à la conspiration russe dans les *Revelations of Russia*, ouvrage dû à un anonyme anglais et traduit en plusieurs langues.

L'auteur, homme instruit, grave, et qui paraît avoir bien étudié la Russie, signale toute la gravité des faits. « Les événements dont nous allons nous occuper, » dit-il, « n'ont été connus en Europe que vaguement, quoique le sujet eût, en lui-même et par ses détails, tout l'intérêt du drame le plus grandiose et le plus saisissant. Ce n'était rien moins que la conspiration de

toute une classe d'une nation de soixante millions d'âmes, privées des bienfaits de la civilisation, contre la tyrannie corrompue et corruptrice qui de plus en plus les étreint et les abaisse. »

Si la narration qu'on lit ensuite ne répond pas à ce programme séduisant, c'est sans doute parce que l'auteur n'a pas été lui-même témoin des événements. Ce qui le fait penser, indépendamment de beaucoup d'erreurs de détail, c'est qu'il rapporte tout au long la conversation de M. de Custine avec l'empereur, dont nous venons de parler; il la rapporte, non pour la réfuter, mais pour compléter son propre récit, en effet très-fragmentaire et incomplet [1]. Une autre preuve à l'appui de notre conjecture, ce sont les lignes suivantes sur l'attitude qu'aurait prise l'empereur Nicolas.

« A la face de son armée, cet homme qui, pendant tant d'années, n'a jamais quitté l'uniforme, idolâtre de tout ce qui est martial; qui, par sa taille et son port, semble être un nouveau Cœur-de-Lion; cet homme, aussitôt que ses troupes fidèles commencèrent à agir, se retira assez loin du théâtre de l'action pour se mettre personnellement en sûreté, offrant ainsi le spectacle de la fermeté morale et de la timidité physique, qui ne sont pas inconciliables, quoiqu'elles se trouvent

[1] L'auteur anglais sait cependant fort bien à quoi s'en tenir au sujet de l'authenticité des faits rapportés dans l'ouvrage *la Russie en 1839*. « Le marquis de Custine, » dit-il, « représente ces événements comme ayant fourni à l'empereur Nicolas l'occasion de se distinguer aux yeux de l'Europe par son courage et sa fermeté. Il aura peu connu probablement l'histoire de l'insurrection, et moins encore les particularités des conspirations précédentes. Il s'arrête peu sur cet objet, et semble accepter comme constant ce qu'il a recueilli dans l'atmosphère immédiate de la cour. » Trad. franç., t. II, p. 7.

rarement ensemble. Les amis et les ennemis de l'empereur déduisent également de sa conduite dans cette journée la preuve de son courage et de sa faiblesse. »

Cette accusation est certainement mal fondée, nous en attestons toute la population de Saint-Pétersbourg et tous les voyageurs qui ont pu se trouver alors sur le lieu du combat. Sans doute, le jeune empereur n'était pas dans la mêlée, au bout du canon des pistolets ou fusils des rebelles; mais était-ce là sa place, et eût-on souffert qu'il y restât?

L'extrait de notre journal de voyage, renfermé dans la note suivante, rendra un compte fidèle de nos propres impressions à son sujet, et notre jugement ne saurait être suspect : dans le présent ouvrage, nous parlons avec assez de franchise de toutes choses, sans nous inquiéter du déplaisir que, malgré nous, nous pouvons causer en certain lieu, pour être complétement à l'abri du reproche de flatterie. Relativement au courage du jeune monarque, il n'y a eu qu'une voix à Saint-Pétersbourg, et le mot qu'on a prêté au comte de la Ferronays, alors ambassadeur de France en Russie : « C'est Pierre le Grand civilisé! » confirme encore cette opinion unanime.

Au reste, les *Révélations*, malgré l'instruction solide qui en fait la base, ont évidemment le caractère d'un pamphlet : c'est la cause du parti antirusse que l'auteur a voulu soutenir. Dès lors, loin d'insister sur le manque d'exactitude, on doit au contraire s'étonner du grand nombre de vérités qu'on y rencontre. Peut-être même aurions-nous pu emprunter à ce livre quelques particularités propres à compléter notre récit. Ainsi, l'auteur dit positivement que le major-général Benkendorff s'assura de l'artillerie au moment même où

les conspirateurs arrivaient pour s'en emparer, et l'amena sur la *plaine* [1] de Saint-Isaac. Si nous nous sommes abstenu de faire des emprunts de ce genre, c'est que nous ignorons sur quelle autorité reposent les faits racontés, à quelle source ils ont été puisés.

Pour peindre le caractère d'Alexandre, l'anonyme rappelle spirituellement la fable suivante, un peu irrévérencieuse, du poëte Krylof [2], « le premier fabuliste, peut-être, de tout temps et de tout pays. »

« Les moutons vinrent un jour se plaindre à l'éléphant, leur souverain, des ravages que les loups faisaient parmi eux. « Qu'est-ce que j'apprends? » dit l'éléphant à ceux-ci ; « et comment osez-vous molester « mes sujets les moutons ? — Sire, » répliquèrent les loups, « nous ne leur demandons à chacun qu'une « seule peau, et ils voudraient nous priver même de « cela. — Eh bien! » dit l'éléphant, « prenez-leur une « peau à chacun, mais faites bien attention de ne pas « leur en dérober davantage. »

Dans cette petite revue critique, peut-être devons-nous au moins une mention aux *Mémoires d'un maître d'armes*, composés par M. Alexandre Dumas, en collaboration avec M. Grisier, célèbre professeur d'escrime avec qui nous avons eu l'avantage de nous rencontrer en 1826 à Moscou. C'était, bien entendu, une rencontre

[1] Dans cet endroit et en plusieurs autres, au lieu de *plaine* de Saint-Isaac, il faut sans doute lire *place ;* les fautes d'impression abondent dans la traduction française, et beaucoup de noms sont complétement défigurés. Par exemple, au lieu de *Chtchépine-Rostosfki*, on lit *Stephen R.*, etc.

[2] Nous avons déjà parlé de lui, p. 134. Aucun Français ne voudra ratifier le jugement que l'auteur britannique porte sur Krylof aux dépens de la Fontaine.

tout à fait pacifique. Les notes fournies par lui à notre grand romancier ont dû être d'une certaine valeur, car il y a dans cette intéressante composition autant de vérité qu'il est possible d'en attendre d'un roman. Mais le héros, qui est-il ? Est-ce Ivachef ? est-ce Bassarghine ? Car l'un et l'autre ont reçu d'une Française des témoignages semblables d'un si généreux dévouement. L'amante du premier était une demoiselle de compagnie de sa mère, jeune personne bien élevée et de mœurs irréprochables ; la Française qui est allée rejoindre en Sibérie le second était d'une condition inférieure, mais elle avait la même noblesse de sentiments.

On verra plus loin que les épouses de plusieurs des condamnés n'attendirent pas que d'autres femmes leur eussent donné l'exemple de la conduite que le devoir conjugal leur prescrivait ; mais combien n'y en eut-il pas aussi qui suivirent une ligne toute différente ! combien de grandes dames russes qui ont dû rougir de leur égoïsme en apprenant la résolution de ces deux humbles étrangères !

IX

(*A la page* 173.)

L'EMPEREUR NICOLAS EN PRÉSENCE DES REBELLES.

Voici l'extrait annoncé de notre journal de voyage : nous l'opposons avec confiance au jugement porté par

les *Révélations* anglaises et cité dans la note précédente, p. 269.

« Vers deux heures, un bruit inaccoutumé, des acclamations que je jugeais être l'accompagnement obligé d'une revue que passait, me disais-je, le nouvel empereur à l'occasion de son avénement, m'attirèrent sur la place de l'Amirauté. La troupe l'occupait en effet. Cependant une inquiétude me saisit aussitôt : l'air morne des soldats, la contenance embarrassée des officiers, le désordre qui régnait dans un groupe épais de généraux à la tête desquels je reconnus le jeune souverain, la figure pâle et presque défaite de ce dernier, enfin les cris continuels qui partaient de derrière la statue de Pierre le Grand, c'est-à-dire d'un point où ce souverain n'était pas, tout me fit comprendre qu'il s'agissait d'autre chose que d'une parade. D'un autre côté, après avoir gagné le boulevard de l'Amirauté vis-à-vis de la Garokhovaïa (rue des Pois), si je portais mes regards sur le peuple dont j'étais entouré et qui écrasait la balustrade servant à protéger les plates-bandes, sur ces mougiks barbus ou sur d'autres individus de diverses classes, tous attentifs, curieux, mais s'amusant comme à la vue d'un spectacle, riant comme s'il n'avait été question que de plaisir, mes alarmes me paraissaient ridicules et je ne savais plus comment prendre les choses.

« Je me disposais à interroger tant bien que mal (car je commence seulement à estropier le russe) mes voisins de droite et de gauche, lorsque je vis l'empereur, l'épée à la main, pousser son cheval de notre côté. Inquiet de la présence de tant d'oisifs spectateurs, il s'avança jusqu'au trottoir et invita à plusieurs reprises la foule à se retirer. « Faites-moi la grâce, »

disait-il (j'ai très-bien compris ces mots), « de rentrer « chez vous! Vous n'avez rien à faire ici. » On reculait de quelques pas, et puis, la curiosité l'emportant, on revenait. J'en fis de même, et près de moi quelques femmes âgées restèrent également en désobéissance flagrante, tout en répétant dix fois entre elles : « Lui-« même vient nous en prier, et avec quelle politesse « encore! »

« Les gardes à cheval et les chevaliers-gardes passèrent lentement devant nous, glissant pour ainsi dire sur la neige, sans que les pas des chevaux couvrissent les cris qu'on entendait toujours retentir. Ces deux régiments ont le même uniforme, blanc avec collet rouge, et le même casque; on ne les distingue l'un de l'autre que par la cuirasse en peau noire qui recouvre l'habit des premiers. L'empereur changeait souvent de place, tantôt se confondant avec les nombreux généraux de son cortége, tantôt les dépassant avec rapidité et dans un embarras visible. La tristesse était empreinte sur ses traits, il avait le regard sombre. Mais il cherchait le danger plutôt que de l'éviter [1].

« Malgré ma hardiesse à regarder tout cela, j'étais loin d'être rassuré : aussi dès que la cavalerie fut passée, voyant le passage libre devant moi, je traversai la place jusqu'au trottoir devant l'hôtel de madame la princesse Labanof où se tenait aussi une grande foule de curieux. Plusieurs coups de fusil partirent à ce moment et jetèrent une vraie panique parmi eux; la confusion était encore augmentée par l'approche de divers détachements de troupes arrivant de toutes parts et par la vue des pièces de canon qu'on amenait. Je me

[1] Voir aussi plus loin, note XXI.

sauvai comme tout le monde, car tout prenait l'aspect d'une véritable bataille. La frayeur gagnait les esprits; les habitants fermèrent précipitamment leurs boutiques et leurs maisons. Je n'avais pas atteint ma demeure sur le quai de la Moïka, qu'une lueur sinistre éclaira le coin de la perspective de l'Amirauté près du Pont-Bleu, et qu'une détonation se fit entendre; plusieurs autres coups de canon la suivirent à peu d'intervalle. A ce moment, la gaieté des mougiks même avait sans doute disparu. »

X

(*A la page* 178.)

LE GÉNÉRAL MILORADOVITCH.

Ce guerrier, connu dans les fastes de la guerre par sa bravoure éclatante, et qu'on surnommait, au dire de M. le comte Philippe de Ségur, *le Murat russe,* était né à Saint-Pétersbourg, en 1770 ou 1771. Il n'était donc pas Serbe, comme le veut M. Thiers [1], mais sa famille, établie depuis Pierre Ier dans la Petite-Russie, avait effectivement cette origine. On raconte qu'un de ses ancêtres, homme influent et riche, avait réuni 20,000 hommes, et qu'il se joignit avec cette force au grand tsar, lors de sa guerre contre les Turcs. En ré-

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire,* t. II in-8o, p. 74, édition Meline, Cans et compagnie.

compense de ce service, Pierre lui aurait fait don de domaines considérables dans l'Oukraine. Plusieurs membres de la même famille occupèrent ensuite avec distinction des places administratives.

Celui dont nous avons à nous occuper ici, Michel Andréïevitch, entra dès son enfance dans la carrière militaire, et fut reçu officier dans le régiment d'Izmaïlof, un des plus considérés de la garde. Il fit ses premières armes en Turquie (1789), puis contre les Polonais (1792). La campagne de Souvorof en Italie le trouva colonel du régiment d'Apchéron. Placé à l'avant-garde, il eut occasion de se signaler, et bientôt il fixa l'attention du guerrier que les Russes regardent comme leur plus grand capitaine. Celui-ci le nomma général sur le champ de bataille. Miloradovitch donna de nouvelles preuves d'intrépidité au passage de l'Adda (affaire de Lecco, 27 avril 1799), où il eut trois chevaux tués sous lui. Ce fut lui qui commanda l'arrière-garde au passage du Pont-du-Diable.

Dans la campagne d'Austerlitz, il fut presque le seul général russe qui obtint quelques avantages sur les troupes françaises. A cette occasion, M. Thiers parle de lui dans les termes suivants : « Le général Miloradovitch était un Serbe, d'une valeur brillante, mais absolument dépourvu de connaissances militaires, désordonné dans ses mœurs, réunissant tous les vices de la civilisation à tous les vices de la barbarie. » L'historien de Napoléon fait ici la remarque que le caractère des soldats russes répondait assez à celui de leurs généraux. « Ils avaient, » continue-t-il, « une bravoure sauvage et mal dirigée. Leur artillerie était lourde, leur cavalerie médiocre. En tout, généraux, officiers, soldats, composaient une armée ignorante,

mais singulièrement redoutable par son dévouement. Les troupes russes ont depuis appris la guerre en la faisant contre nous, et ont commencé à joindre le savoir au courage. »

Quelques semaines avant la grande journée des trois empereurs, partageant avec le prince Bagrathion, non moins brave que lui, le commandement de 6,000 hommes d'arrière-garde, Miloradovitch se vit entouré par Murat et Lannes, et soutint à Amstetten (5 novembre) un combat contre des forces infiniment supérieures aux siennes. Les Russes firent des prodiges de valeur, et se frayèrent un passage à travers nos soldats qui rendirent justice à leur conduite. Le grade de lieutenant général et la grand'croix de Saint-George (2me classe) furent la récompense de cet exploit. Mais la joie fut courte : Miloradovitch prit part, comme toute l'armée russe, à la défaite d'Austerlitz.

Peu de temps après, s'ouvrit la guerre contre les Turcs. Miloradovitch y commanda une division, se distingua encore, reçut de l'empereur Alexandre une épée avec cette inscription : *Au sauveur de Boukarest*, et fut promu au grade de général (en chef) de l'infanterie. Après la mort du feld-maréchal prince Prosorofski (1809), il fut chargé provisoirement du commandement de l'armée; mais il le remit, au bout de deux mois, au prince Bagrathion qui avait plus de droits que lui à cet honneur. Puis, en 1810 et 1811, il commanda un corps cantonné dans la Russie-Blanche et fut nommé gouverneur militaire de Mohilef.

L'année suivante eut lieu l'invasion de la Russie par la grande armée de Napoléon. Miloradovitch fut élu à l'unanimité, par la noblesse du gouvernement de Moscou, pour commander les milices que ce gouverne-

ment mettait sur pied. Arrivé à l'armée, il fut un de ses chefs à la bataille de la Moskva (7 septembre 1812), et, trois jours après, il fut placé à la tête de l'arrière-garde. Obligé d'abandonner Moscou, il fit dire au roi de Naples qu'il mettrait le feu à la ville, si on ne lui laissait pas le temps de l'évacuer, et obtint en effet un délai.

Quand les Russes reprirent l'offensive, Miloradovitch passa à l'avant-garde, où il resta jusqu'à la fin de la campagne, se distinguant en toute occasion; d'abord (4 octobre) à Vinkovo, non loin de Malo-Iaroslavetz (gouvernement de Kalouga), où, sans les lenteurs de Koutousof, le prince Eugène et Davoust auraient été écrasés par les Russes; puis, un peu en deçà de Viazma, à Krasnoïé, aux approches de la Bérésina, à Varsovie, etc. Le 11 octobre, il avait eu avec le roi Murat une entrevue pleine d'incidents piquants et dont les historiens ont parlé, mais qui ne produisit aucun résultat. On l'a souvent comparé avec lui. « C'était, » dit M. Ph. de Ségur [1], « un guerrier infatigable, avantageux, impétueux, comme ce roi soldat, d'une stature aussi remarquable, comme lui favorisé de la fortune. Jamais on ne le vit blessé, quoiqu'une foule d'officiers et de soldats eussent été tués autour de lui, et plusieurs chevaux sous lui. »

De concert avec les Russes, les intempéries de l'air et l'imprévoyance de Napoléon avaient détruit notre armée. Mais, en Allemagne, une autre la remplaça. Miloradovitch ne prit aucune part à la bataille de Lützen; cependant les armées coalisées ayant fait un mouvement rétrograde à la suite de leur défaite, il

[1] *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, t. II, p. 172.

passa momentanément encore une fois à l'arrière-garde, et fut battu, le 12 mai, par la division Charpentier. Il ne fut pas plus heureux à Bautzen; mais il prit sa revanche à Kulm, où il concourut avec les généraux Kleist et Colloredo à la défaite de Vandamme. A la bataille de Leipzig, il commanda les réserves russe et prussienne, sous les ordres du grand-duc Constantin. Le cordon de Saint-André fut sa récompense; peu de temps auparavant, il avait été investi du titre de comte.

Pendant la campagne de France, Miloradovitch déploya encore une admirable activité. Il eut une part glorieuse aux combats de Brienne, d'Arcis-sur-Aube, de la Fère-Champenoise, et à celui devant Paris. Dans le camp de nos ennemis, il était cité au premier rang des braves; rien n'égalait son audace et son mépris du danger.

De retour en Russie, il fut nommé gouverneur général, d'abord de Kief, puis, en 1819, de Saint-Pétersbourg. Mais faible et indécis dans les affaires, autant qu'il s'était montré bouillant et résolu sur les champs de bataille, manquant d'instruction et de conduite, un peu hâbleur dans ses discours, un peu étourdi dans ses actes, il n'avait aucune des qualités qui font l'administrateur habile. M. de Ségur donne de lui la même idée : il était, dit-il, « général sur le champ de bataille seulement, sans prévoyance d'administration d'aucun genre, ou privée ou publique, dissipateur cité, et, ce qui est rare, probe et prodigue. »

On a vu, dans le texte (p. 170), l'histoire de sa mort, fin lamentable pour un guerrier qui avait bravé impunément les balles sur tant de champs de bataille, qui avait servi sa patrie avec le plus grand dévouement, et

qui d'ailleurs par sa franchise, son honnêteté, son bon cœur, s'était fait aimer de tous. On assure que, navré de la défection d'un si grand nombre de soldats de la garde, il proféra des paroles outrageantes, et qu'il s'attira ainsi le triste sort d'être frappé de la main d'un compatriote. Mais il est bien permis à la fidélité courageuse de céder à un mouvement d'indignation en présence de la révolte à main armée, quand la discipline, ce premier devoir du soldat, a été méconnue et foulée aux pieds.

Un témoin des exploits de Miloradovitch, Koutousof, avait fait son éloge en disant : « Mon chef d'avant-garde est un vrai Bayard, un preux chevalier sans peur et sans reproche. »

Le comte Miloradovitch n'avait jamais été marié, mais il laissa une sœur, Marie Alexéïevna, veuve d'un fonctionnaire. L'empereur, en visitant le général à son lit de mort, avait promis de prendre soin d'elle. En effet, il lui accorda une pension annuelle de 10,000 roubles. Il paya aussi les dettes du général, lui fit faire de magnifiques funérailles et y assista lui-même avec son frère, le grand-duc Michel, précédé ou suivi de toute la garnison de Saint-Pétersbourg.

La ville entière prit part au deuil de la famille. Chacun voulut faire ses derniers adieux au héros. Il était couché sur un lit de parade, entouré de prêtres, qui récitaient sur lui nuit et jour les prières des morts. Les décorations de près de vingt ordres étaient placées sur autant de tabourets dont ce lit était entouré. Après être resté exposé pendant plusieurs jours aux regards du public, le corps du général fut transporté à la cathédrale de N. D. de Kasan, où il demeura jusqu'au jour des obsèques fixées au 2 janvier 1826

(21 décembre 1825). Il faisait un froid de 9 degrés R., et les soldats étaient depuis trois ou quatre heures sous les armes au moment où le brillant convoi, que l'empereur lui-même suivait à cheval, partit pour Saint-Alexandre Nefski. L'attente leur avait paru longue, et ils avaient eu bien de la peine à réchauffer leurs membres glacés.

En remplacement du comte Miloradovitch, le lieutenant général Golénitchef-Koutousof fut nommé gouverneur général de Pétersbourg.

XI

(*A la page* 188.)

V. KUCHELBECKER ET LE LYCÉE DE TSARSKO-SÉLO.

Au jugement d'Alexandre Bestoujef, V. Küchelbecker était un homme à imagination ardente et d'un vol hardi. Il venait de publier, sous le titre de *Chekspirovy Doukhi* (les Génies de Shakspeare), un badinage dramatique en deux actes (St.-Pétersb., 1825) qui avait été remarqué. Quelque temps auparavant, ainsi qu'on l'a dit dans le texte, il avait profité de son séjour à Paris pour y faire un cours de littérature russe, sous les auspices de Benjamin Constant; mais la violence de langage du professeur russe avait déterminé le gouvernement à retirer l'autorisation qu'il lui avait d'abord accordée.

Küchelbecker, ainsi que Pouschkine, le poëte libé-

ral, et beaucoup d'autres hommes distingués, était élève du lycée de Tsarsko-Sélo, établissement qui avait été traité avec une faveur toute particulière par l'empereur Alexandre, surtout après la fermeture des colléges des jésuites à Saint-Pétersbourg, au commencement de 1816. L'ordre, expulsé de Russie peu d'années après [1], avait gardé rancune de son malheur à l'établissement rival. La *Gazette universelle de Lyon* prit occasion du procès de 1826 pour rappeler que plusieurs des rebelles étaient sortis du lycée, tandis qu'aucun d'eux n'avait appartenu aux écoles des jésuites. Cet organe de la trop fameuse société insinua que les déplorables événements qui avaient suivi la mort d'Alexandre ne seraient jamais arrivés si la jeunesse de Pétersbourg et de Moscou était restée confiée aux mains auxquelles on a cru devoir l'arracher en 1816.

Cependant l'ancien directeur du lycée, M. Engelhardt, conseiller d'État actuel, a fait justice de ces attaques intéressées, dans un mémoire dont nous avons eu occasion de prendre lecture. Sans parler beaucoup des jésuites, alors tombés dans un profond oubli dont rien n'a pu les tirer en Russie, il rappelle que plus de soixante de ses anciens élèves, employés au service de l'État, faisaient honneur à la maison d'où ils étaient sortis, et aux maîtres qui avaient dirigé leurs études; qu'à la vérité deux, Küchelbecker et Pouschtchine [2],

[1] L'expulsion définitive des jésuites de tout l'empire fut décrétée le 6 avril 1820. En 1816, l'ordre comptait en Russie six cent soixante et quatorze membres; en 1804, ce nombre n'avait été encore que de deux cent soixante-quatre.

[2] Qu'il ne faut pas confondre avec Pouschkine. Il sera question de lui dans la suite de notre histoire.

avaient méconnu leurs devoirs, mais que c'était là une exception, et que l'exception ne prouvait rien contre la règle. Küchelbecker, il est vrai, ajoutait M. Engelhardt, avait été aussi au nombre des professeurs du lycée, mais il n'y était pas resté, et l'avait quitté depuis plusieurs années.

Relativement aux jésuites, nous ajouterons encore qu'ils avaient été expulsés de la Russie une première fois sous Pierre le Grand, en vertu d'un manifeste dans lequel ce souverain déclare qu'il avait été à même de voir dans les pays étrangers « quel genre d'action ils exercent. »

XII

(*A la page* 201.)

LA FAMILLE DES PRINCES GALITSYNE.

Le lecteur a vu, tome I, page 166, par la citation de Strahlenberg, quelle importance on reconnaissait, pendant les débats relatifs à la vacance du trône, en 1613, à cette famille, une des plus nombreuses et des plus considérables en Russie. Voulant proportionner notre travail à cette importance, nous nous sommes livré à de longues recherches qui n'ont pas été sans résultat, et qui ne seront pas sans utilité, quand même elles n'offriraient pas un intérêt égal à leur nouveauté. Mais ces études nouvelles ont agrandi le cadre de la notice, et l'étendue qu'elle a prise ne permet plus de la com-

prendre dans ce volume : nous la placerons donc en tête des Notes et Éclaircissements du t. III.

XIII

(*A la page* 202.)

LE TCHINN ET LES TCHINOVNIKS.

Le mot *tchinn* ou *tchine,* en russe, signifie cérémonie, cérémonial, ordre, rang. Chez les Russes, il peut vous arriver d'être invité *bez tchinof,* c'est-à-dire sans façon, mais en général ils tiennent au *tchinn,* à l'ordre des rangs; ils sont habitués à voir les choses se passer *tchinno,* suivant la règle ou le cérémonial, et il y a un *tchinn tserkovnii,* cérémonial d'église, comme il y en a un pour les affaires civiles ou militaires.

Le *tchinn* tout court, c'est la hiérarchie des rangs introduite par Pierre Ier, le 24 janvier 1722 (vieux style), dans le but d'intéresser toutes les classes de ses sujets à l'état de choses nouveau qu'il créait, et de faire naître une émulation salutaire entre les hommes capables de s'élever par leur mérite, et ceux qui devaient au hasard de la naissance leur position dans le monde. En d'autres termes, c'est la classification des grades militaires et des fonctions civiles d'après une base commune, avec indication des degrés où commence soit la noblesse personnelle, soit la noblesse héréditaire. Pierre le Grand, qui voulait entourer de considération les auxiliaires, en grande partie étran-

gers, dont il avait besoin, déclara que les honneurs, dans l'État, étaient le prix des services qu'on lui rendait, que le mérite devait avoir le pas sur la naissance, et que la plus haute illustration était l'effet de ces deux avantages réunis. Il établit seize classes calquées sur la hiérarchie militaire, mais qui devaient se rapporter aussi au service civil. Ces seize classes ont depuis été réduites à quatorze, et les dénominations ont été légèrement modifiées; mais du reste l'institution s'est maintenue telle que l'avait créée le tsar réformateur.

L'échelle ci-après fera voir la concordance entre les grades militaires et les degrés relatifs aux fonctions civiles. Elle commence par le grade le plus élevé. On y remarque quelques lacunes : en effet, il y a certains degrés qui n'appartiennent qu'à l'une des deux espèces de service; il y en a un qui n'a pas de dénomination spéciale, sinon celle de la classe. Nous indiquerons ce dernier par le mot de *classe;* le petit trait horizontal désigne les premiers.

SERVICE MILITAIRE.	SERVICE CIVIL.
1. Feld-maréchal.	Conseiller privé actuel [1] de 1re classe.
2. Général en chef [2].	Conseiller privé actuel.
3. Lieutenant général.	Conseiller privé.
4. Major général.	Conseiller d'État actuel.
5. — [3]	Conseiller d'État.
6. Colonel.	Conseiller de collége.

[1] Dans toute cette échelle, le mot *actuel* ne doit pas être pris à la lettre ; il s'agit là de titres, et non pas de fonctions réelles ou actuelles.

[2] Ou de corps d'armée, général de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie ou du génie.

[3] Ancien grade de brigadier.

	SERVICE MILITAIRE.	SERVICE CIVIL.
7.	Lieutenant-colonel.	Conseiller de cour.
8.	Major.	Assesseur de collége.
9.	Capitaine d'état-major.	Conseiller titulaire.
10.	Capitaine.	Secrétaire de collége.
11.	Lieutenant.	—
12.	Sous-lieutenant.	Secrétaire de gouvernement.
13.	Enseigne à porte-épée.	*Classe.*
14.	Enseigne.	Registrateur de collége.

Dans l'armée, le premier grade d'officier confère la noblesse personnelle, et, à partir de celui de major, la noblesse héréditaire est acquise. Au civil, on acquérait jusqu'en 1845 la noblesse personnelle en entrant dans la 10e classe, et la noblesse héréditaire quand on était promu à la 8e, qui répond au grade de major. Mais ceci a été changé, ainsi que nous le dirons tout à l'heure. A chaque classe est attachée une qualification particulière : on est *blagorodnii,* bien né, dès que l'on a la noblesse personnelle; arrivé à la 5e classe, on vous dit : *Vaché vyçokorodié,* votre haute naissance. Dans la 4e, on est excellence, et au delà, haute excellence, *vyçokoprévoskhoditelstvo.*

L'ukase du 23 juin 1845 applique au service civil des dispositions nouvelles. Dorénavant, la noblesse héréditaire y dépendra en grande partie de la volonté du souverain, et la noblesse personnelle sera le plus souvent remplacée par la qualité de *notable bourgeois (patchotnii grajedanine)* [1], introduite par le manifeste impérial du 10 avril 1832 et qui confère aussi divers priviléges, comme l'exemption de la capitation et du

[1] Nous écrivons suivant la prononciation; mais la vraie orthographe est *potchetnii*, notable, honoré.

recrutement. Les droits attachés à la qualité de notable bourgeois sont héréditaires.

Nous applaudissons d'autant plus au changement prescrit par l'ukase du 23 juin que nous avons plus d'une fois signalé les inconvénients actuels du *tchinn* dans l'ordre civil, tout en rendant justice à la grande idée de Pierre le Grand de mettre le talent et le mérite au niveau de la naissance. « Cet arrangement, » avons-nous demandé dès 1829 [1], « en grossissant à l'infini le corps de la noblesse, ne nuit-il pas à cette institution, peut-être nécessaire ? et en dépouillant le tiers état de tout ce qu'il a de citoyens distingués, n'affaiblit-il pas la considération dont il serait juste et utile d'entourer la classe laborieuse? N'enlève-t-il pas à jamais aux arts et à l'industrie des hommes capables qui auraient contribué à leur succès, s'ils n'avaient pas eu à soutenir un rôle nouveau, etc., etc.? »—« Ne décime-t-elle pas la bourgeoisie, » avons-nous répété en 1844 [2], « en lui enlevant tout ce qui ferait sa gloire et sa force? Ne multiplie-t-elle pas outre mesure la classe arrogante de *tchinovniks*, dont l'éducation n'est pas au niveau de leurs prétentions, et qui deviennent souvent un fléau pour le peuple? »

Ici on nous demandera : Qu'est-ce que les *tchinovniks?* C'est la classe des fonctionnaires, ce sont les gradués du *tchin*, c'est la bureaucratie russe contre laquelle s'élèvent avec raison tant de plaintes, et qui pèse si lourdement sur le pauvre peuple. Ces hommes, la plupart promus par ancienneté, ignorants et orgueilleux, sont les plus fermes soutiens de l'ordre de choses exis-

[1] *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 244.

[2] *Encyclopédie des Gens du monde*, article *Russie*, tome XX, page 696.

tant. Amis des abus dont ils vivent, habitués à la violence, d'une vénalité proverbiale, ils ont peu de goût pour la civilisation, et traitent ce qui est étranger, hommes, idées ou usages, avec cette arrogance dont M. de Custine a retracé le tableau en introduisant son lecteur au sein de la famille de l'ingénieur de Schlusselbourg. C'est à leur sujet que le même auteur élève la question suivante [1] : « Une aristocratie avouée, enracinée depuis longtemps dans le pays, mais mitigée par le progrès des mœurs et l'adoucissement des coutumes, n'eût-elle pas été un moyen de civilisation préférable à l'hypocrite obéissance, à l'influence dissolvante d'une armée de commis...? » Et il ajoute : « Du fond de leurs chancelleries ces despotes invisibles, ces pygmées tyrans oppriment le pays impunément, puisqu'ils gênent jusqu'à l'empereur, qui s'aperçoit bien qu'il n'est pas aussi puissant qu'on lui dit qu'il l'est, mais qui, dans son étonnement, qu'il voudrait se dissimuler à lui-même, ne sait pas toujours où est la borne de son pouvoir. Il la sent et il en souffre sans même oser s'en plaindre [2]. Cette borne, c'est la bureaucratie, force terrible partout, parce que l'abus qu'on en fait s'appelle l'amour de l'ordre, mais plus terrible en Russie que partout ailleurs. Quand on voit la tyrannie administrative substituée (?) au despotisme impérial, on frémit pour l'avenir d'un pays où s'est établi sans contre-poids ce système de gouvernement propagé en Europe sous l'empire français. »

Nous avons signalé les inconvénients du *tchinn*, et

[1] *La Russie en* 1839, t. IV, p.75.

[2] Il y a ici, comme dans tout l'ouvrage de M. de Custine, beaucoup d'exagération : c'est au fond de l'idée seulement qu'il faut s'attacher.

ils sont graves; mais le remède n'est peut-être pas facile à trouver. Sous un certain point de vue, on peut dire que tout le système administratif de la Russie est basé sur le *tchinn;* il dédommage les fonctionnaires de l'insuffisance des traitements, en même temps qu'il soumet la quotité de ces derniers à une certaine marche ascendante proportionnée aux années de service; il stimule l'amour-propre de chacun, donne du ressort aux forces et aux volontés, et forme un lien étroit entre l'État et ses serviteurs. A défaut d'enthousiasme et d'une ambition plus légitime, il est un levier puissant, car le sort du *tchinovnik* est un objet d'envie pour tous, et l'avancement d'une classe à une autre est pour lui-même la grande préoccupation de sa vie. La soif des distinctions extérieures est générale. « Il n'y a pas de système, » a dit un écrivain appartenant aux Slaves, « qui offre autant d'aliment que celui-ci aux intérêts de l'ambition personnelle et de l'amour-propre. L'attente continuelle d'obtenir un grade, un ordre, une distinction quelconque, et la soif de ces choses-là, qui, loin d'être apaisée par le succès, s'en augmente au contraire, se convertissent en idée dominante pour toute la vie. Or, cette idée, incompatible avec toute tendance individuelle d'un ordre plus élevé, fait de l'homme un simple instrument, un vrai automate qui n'est mis en mouvement que par la pensée du gouvernement. »

Comme ressort politique, le *tchinn* a certainement son grand avantage; considéré, au contraire, sous le point de vue moral, il donne prise à la critique, et la cruelle plaie qui ronge la Russie est en partie son ouvrage.

XIV

(*A la page* 2(3.)

LES ALLEMANDS EN RUSSIE.

Ils marquent moins par le nombre que par l'état avancé de leur civilisation : on n'en compte guère que 450,000, appartenant soit à la noblesse des provinces baltiques, Esthonie, Livonie et Courlande, soit à la bourgeoisie des villes de ces mêmes provinces et à celle de Saint-Pétersbourg, où les Allemands sont particulièrement nombreux. Du reste, on aurait tort d'appeler *provinces allemandes* les gouvernements des bords de la Baltique, jadis soumis soit à l'ordre Teutonique, soit au Danemark et à la Suède; la masse de la population se compose d'une part de Finnois et d'autre part de Lettons; les uns et les autres n'ont rien de commun avec la race germanique. La ligne de séparation entre les Finnois et les Lettons coupe en deux la Livonie et passe aux environs de Dorpat.

On ne peut donc guère parler de *nation allemande*, relativement à la Russie : c'est une réserve que nous faisons au moment de reproduire le passage, emprunté à l'ouvrage *De la Russie et de la France* (p. 190), qui est le principal objet de cette note.

« La Russie, » dit l'auteur anonyme de ce livre, « renferme dans son sein une nation allemande, sous bien des rapports d'une incontestable supériorité; c'est celle qui lui fournit l'élite de ses hommes d'État, de ses hommes politiques, de ses hommes de guerre. Et pour-

quoi ces individus sont-ils, relativement, des serviteurs plus distingués, de meilleurs sujets russes? Précisément parce que, comme hommes, ils sont nés Allemands, c'est-à-dire parce que leur moralité et leur intelligence se sont nourries, se sont développées *dans le sein plus maternel d'une civilisation plus riche, plus mûrie, plus avancée,* d'un contact, d'une action plus impressive, plus pénétrante, et dont l'influence, comme une seconde nature, se fait la règle et la mesure de l'existence. Ce n'est point une question de personnes, c'est une question de choses. »

XV

(*A la page* 211.)

LETTRE A L'ARCHEVÊQUE AUGUSTIN.

Après la naissance de son fils premier-né, à Moscou, en 1818, le grand-duc Nicolas adressa la lettre remarquable suivante au chef du diocèse de Moscou, Augustin, mort le 15 mars 1819 [1] :

« Très-saint Prélat [2],

« J'ai vu avec la crainte d'un faible mortel, mais

[1] Voir sur lui une notice dans Bantysch-Kamenski (édition Chiriayef), *Dictionnaire des hommes notables*, etc., t. Ier, page 1. Sur l'illustre métropolitain Eugène, dont il a été question dans le texte, p. 173, ceux de nos lecteurs qui connaissent le russe peuvent également lire une notice dans le *Dictionnaire* de M. Snéghiref, t. Ier, p. XIII et suiv.

[2] En russe, *préosviaschtchennëichii Vladyko.* Le mot *vladyko*

avec l'espérance d'un chrétien fidèle, approcher le moment le plus décisif de ma vie; incertain de ce que la Providence m'avait réservé, j'avais affermi mon âme par un vœu religieux, et j'attendais avec résignation la volonté de Dieu.

« Il a plu à la divine Providence de me faire goûter le bonheur d'être père; il a bien voulu conserver et la mère et le fils. L'expression de la reconnaissance, qui n'est pas nécessaire à Celui qui scrute les cœurs, devient indispensable pour un cœur qui en est pénétré. Le vœu que je m'empresserai de remplir est d'ériger, sous l'invocation d'Alexandre Nevski [1], une chapelle dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem [2]. C'est l'humble offrande d'un père heureux qui confie au Tout-Puissant son bien le plus précieux, la destinée de sa femme et de son fils.

« Vous, Éminence, vous serez mon aide et mon guide dans l'accomplissement d'un vœu si cher à mon cœur; que de ferventes prières, pour la mère et le fils, soient adressées au ciel au pied de cet autel élevé par la reconnaissance d'un père! que le Tout-Puissant prolonge leurs jours pour leur bonheur, pour le service du souverain, pour l'honneur et le bien de la patrie!

« En demandant votre bénédiction pour eux et pour moi, je suis, etc.

« *Signé* : NICOLAS. »

ou *vladyka* signifie littéralement seigneur, maître; c'est la qualification usitée pour les évêques russes, et c'est aussi le titre du prélat, chef à la fois spirituel et temporel, du Montenegro.

[1] Patron du nouveau-né.

[2] Couvent des environs de Moscou.

XVI

(*A la page* 213.)

PORTRAIT DE NICOLAS PAR LE PRINCE KOZLOFSKI.

C'est d'un portrait fait à la plume qu'il est question dans le passage du texte où l'on a renvoyé à cette note. Le meilleur qui ait encore été fait, à notre sens, du souverain actuel de la Russie, est dû à un Russe, au spirituel prince Pierre Kozlofski. Le fond du tableau laisse entrevoir l'état de la société dans son pays.

La plupart de nos lecteurs, probablement, connaissent ce personnage par le livre de M. de Custine, *la Russie en* 1839, où, dès le début, il est pour ainsi dire mis en scène, et où l'on rapporte de lui des jugements et des appréciations qui sont peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans tout l'ouvrage. Le prince Pierre Borissovitch Kozlofski, né à Moscou en 1783, mort à Baden, le 26 octobre 1840, après avoir été successivement ministre et envoyé plénipotentiaire de Russie aux cours de Turin, Stuttgart et Carlsruhe, chambellan de l'empereur, avec le rang de conseiller d'État actuel, n'était pas seulement un homme d'esprit; causeur infatigable et habile à donner du trait à ses paroles, maniant avec facilité la langue française, il se distinguait en outre par l'indépendance de son caractère. Il ne consentit jamais à se faire courtisan d'un pouvoir pour lequel il manquait de sympathie, et, malgré sa nationalité, il professa la religion catholique.

Ayant eu l'occasion de se trouver avec le grand-duc

Nicolas et son épouse sur le bâtiment de l'État *l'OEmheten* [1], le prince Kozlofski nota les impressions qui lui étaient restées de cette traversée faite en commun, dans un journal dont la grande-duchesse douairière de Mecklenbourg-Schwerin, Alexandrine de Prusse, sœur cadette d'Alexandra Fœdorovna, reçut communication, et dont un fragment nous a été conservé par feu Dorow, antiquaire prussien, auteur du petit ouvrage allemand intitulé *Fürst Kosloffsky*, Leipzig, 1846, in-12. C'est là le portrait dont nous voulions parler : il est tracé en français, et nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire ici.

« Le grand-duc a reçu de la nature un des plus beaux présents qu'elle puisse donner à ceux que le sort a placés au-dessus des autres, il a la plus noble figure que j'aie vue de ma vie. L'expression habituelle de sa physionomie a quelque chose de sévère et de misanthropique qui ne met point à l'aise. Son sourire est un sourire de complaisance, qui n'est point le résultat de la gaieté ou de l'abandon. L'habitude de les réprimer est devenue tellement inséparable de son être, que vous ne voyez en lui aucune gêne, aucun embarras, rien d'étudié; et pourtant toutes ses paroles, comme ses mouvements, sont cadencés comme s'il avait devant lui un papier de musique. C'est une chose qui tient du prodige que toute la manière d'être de ce prince. Il parle avec vivacité, avec une simplicité et une convenance parfaites; tout ce qu'il dit est spirituel; aucune plaisanterie banale, aucun mot plaisant ou déplacé; il n'y a rien dans le ton de sa voix ou dans la composition de sa phrase qui indique la fierté ou la dissimulation;

[1] Mot suédois qui signifie *tendresse*.

et pourtant vous sentez que son cœur est fermé, que cette barrière est inaccessible, et qu'on serait fou d'espérer de pénétrer dans l'intimité de sa pensée ou de posséder son entière confiance. Il a même communiqué jusqu'à un certain point à sa femme cette expression de physionomie. Elle a souvent le regard soupçonneux et scrutateur qui s'allie mal avec les traits harmonieux de sa physionomie naturellement douce et gracieuse..... Mais je me trompe peut-être : ce n'est pas l'exemple du grand-duc qui aura révélé à sa femme le secret de se défier de l'espèce humaine; c'est plutôt cette cour de Russie qui aura donné à tous les deux cet air de réserve et de méfiance; cette triste cour où, depuis les Menchikof et les Ostermann, toute indépendance morale, toute élévation de l'âme, sont regardées avec étonnement comme des éléments hétérogènes, et où la brigue et l'intrigue sifflent sans cesse comme des serpents aux oreilles des princes.... Le grand-duc ne s'occupe pas seulement des détails de la partie militaire, mais on le dit ingénieur distingué et par conséquent bon mathématicien. Il lit beaucoup, et tous ses alentours m'ont assuré qu'il possède au suprême degré cette force d'attention qui, d'après les définitions mémorables de Montesquieu, n'est autre chose que le génie.... Le grand-duc se borne jusqu'ici à être général, mais tout prouve qu'il sera aussi propre à être un homme d'État; et si ce prince terminait sa vie sans faire de grandes choses, c'est qu'il aurait manqué sa vocation, car la nature semble l'y avoir destiné. Je ne doute pas qu'il ne donne à son fils une éducation distinguée; mais je crains qu'en l'occupant de sciences, il ne néglige de lui donner le goût des belles-lettres et surtout de la poésie. Ce goût serait un des plus grands bienfaits

pour l'avenir de la Russie, car le monde réel de ce pays agit d'une manière si déplorable sur le caractère, qu'il faut absolument l'en garantir par les charmes magiques de l'imagination. Si le grand-duc Nicolas monte un jour sur le trône, je ne doute pas qu'on ne le serve avec zèle, non qu'il gagne les cœurs par un aimable abandon comme Henri IV, mais parce que les hommes aiment à obéir à un prince qu'on peut toujours montrer avec orgueil, auquel le public peut justement appliquer les deux vers célèbres de Bérénice, et qui, sous ce cachet de la majesté imprimée par la nature, possède une intelligence supérieure, qui ne fait qu'augmenter l'impression déjà produite par la vue. C'est dans les affections, comme dans les haines, que se montre surtout notre individualité. Le grand-duc aime sa femme comme il fait tout, d'une manière simple et noble.... La grande-duchesse a une taille majestueuse, un air de souveraineté, des traits de physionomie agréables et harmonieux. Quand elle s'anime, la défiance de son regard scrutateur disparaît, et elle redevient tout entière la fille de la reine de Prusse et la sœur de la grande-duchesse de Mecklenbourg. La princesse se voit moins, mais la femme, sous ses formes angéliques, paraît davantage. »

Après avoir ainsi tracé le portrait du grand-duc et de la grande-duchesse, le prince Kozlofski s'est aussi occupé un instant de leur suite. La princesse Volkonski et le comte de Modène étaient à la tête de leur maison. « En tant que je me rappelle la première, » dit-il fort peu courtoisement, « on n'en peut dire autre chose, si ce n'est que c'est une femme qui a vieilli. » Il n'y avait à cela rien d'étonnant. La princesse Alexandra Nikolaïevna, fille du feld-maréchal prince Repnine, et femme

du prince Grégoire Volkonski, général de la cavalerie [1], était à la cour depuis un demi-siècle, et dame d'honneur depuis 1807. Son âge n'empêcha pas l'empereur d'exiger qu'elle parût en 1826 aux bals du couronnement, bien que l'un de ses fils, le prince Serge Grigoriévitch, vint d'être condamné aux travaux forcés et à la déportation en Sibérie [2]. Elle était décorée de l'ordre de Sainte-Catherine de 1re classe, et elle mourut vers la fin de l'année 1834, âgée de 78 ans.

Quant au comte de Modène, le prince Kozlofski le dépeint comme étant d'une société sûre et agréable. « C'est un homme de cour, » dit-il, « enté sur un homme d'esprit. » Après l'avénement de Nicolas au trône, il fut pendant quelque temps grand écuyer.

La grande-duchesse était en outre accompagnée de la princesse Soltikof (Saltykof), « femme distinguée et gracieuse, » dit Kozlofski, « mais froide. » C'était sans doute la princesse Catherine Vassilievna, née princesse Dolgorouki, femme du prince Serge Saltykof, sénateur et membre du conseil de l'empire, qui mourut vers 1830. La veuve fut nommée en 1835 dame d'honneur, et en 1840 maîtresse de la cour (*Gofmeisterina*) de la grande-duchesse césarevna Marie Alexandrovna.

[1] Mort en 1824.

[2] Même une princesse Volkonski, fille de l'illustre feld-maréchal Repnine, dame d'honneur et belle-mère de l'ami d'Alexandre, d'ailleurs femme d'un grand âge, n'aurait pas osé résister à un pareil ordre. On se ferait une idée exacte de ce qu'est l'autocratie en Russie et de ce que signifie vis-à-vis d'elle cette aristocratie qu'on nous représente quelquefois comme boudeuse et menaçante, si nous voulions raconter ce que nous savons de la terreur qui régna dans la maison du prince Pierre, depuis ministre de la cour impériale, au moment de la découverte de la conspiration et de l'arrivée de la nouvelle de l'arrestation d'un de ses membres qui y était impliqué.

XVII

(*A la page* 224.)

LES FINANCES RUSSES.

Cette matière est peu connue et très-intéressante; cependant notre intention n'est pas de la traiter ici d'une manière complète. Peut-être le ferons-nous un jour dans une biographie détaillée du dernier ministre des finances, comte Cancrine; pour le moment, nous nous bornerons à quelques renseignements généraux puisés aux meilleures sources, et qui nous paraissent mériter la confiance du lecteur.

Dans toutes les branches des intérêts matériels, la marche ascendante de la Russie est prodigieusement rapide : nécessairement, les finances du pays s'en ressentent, et pour juger du progrès qu'on remarque dans cette administration, il suffira d'établir quelques points de comparaison.

Nous remonterons jusqu'au règne d'Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand. « Il n'avait pour tout revenu, » dit Strahlenberg [1], « que 5 millions de roubles, ou 25 millions de France [2]. Nonobstant cela, sa cour

[1] *Description historique de l'empire russien*, t. Ier, p. 97.

[2] La valeur du rouble, aujourd'hui de 4 francs à peu près, n'a pas toujours été la même, et le rapport entre le rouble argent et le rouble papier a constamment varié depuis le 29 décembre 1768, date de la création de la banque d'assignations, jusqu'à l'ukase du 1er (13) juillet 1839, dont il a été question plus haut, p. 264.

était une des plus magnifiques de l'Europe; il entretenait une nombreuse armée et il laissa à sa mort des sommes considérables en argent. »

A la fin du règne de Pierre le Grand, ce chiffre du revenu était plus que doublé : d'après M. Oustrialof [1], il s'élevait, en 1725, à 10,186,000 roubles, ou, dit-il, vers 60 millions, au cours actuel du rouble (en papier, ou environ pareil nombre de francs). La capitation rapportait près de 4,290,000 roubles, les douanes plus de 1,200,000, la taxe de l'eau-de-vie 980,000, l'impôt du sel 662,000.

En 1770, sous Catherine II, on estimait le revenu de l'empire à un peu plus de 100 millions de francs; puis plus tard, encore sous le même règne, à 170 millions.

En 1804, Storch affirme, « d'après des sources très-authentiques, » dit-il [2], que ce revenu approche de 109 millions de roubles, ce qui pouvait faire environ 350 millions de notre argent. Et deux ans après, le général Stedingk, ministre de Suède à Saint-Pétersbourg, donne à sa cour le renseignement suivant : « On prétend que les revenus de l'État se montent actuellement (1806) à 160 millions, c'est-à-dire qu'ils ont triplé depuis que je suis en Russie. Je crois ce calcul exagéré au moins d'un cinquième. » Au cours d'alors, 160 millions de roubles auraient fait environ 380 millions de francs.

Aujourd'hui, le total ne reste certainement pas au-dessous de 500 millions. Nous avons dit que, de 1826 à 1844, sous l'administration du comte Cancrine, le

[1] *Histoire de Russie*, t. II, chap. I, p. 6.
[2] *Russland unter Alexander I*, t. II, p. 326.

revenu de l'empire a augmenté de 160 millions, progrès inouï réalisé dans l'espace de moins de vingt ans.

Pour justifier le chiffre de 500 millions, nous entrerons dans quelques détails.

La branche de revenu la plus considérable, c'est la ferme de l'eau-de-vie : elle a rapporté, en 1844, 128 millions de roubles en papier ou environ autant de francs.

Les droits de douane, qui viennent en seconde ligne, ont constamment dépassé 100 millions, depuis 1840.

La capitation, payée par les bourgeois et les paysans, paraît s'élever aujourd'hui à environ 80 millions.

L'*obrok* ou redevance foncière des paysans de la couronne rapporte de 30 à 40 millions.

Le droit de guilde ou la taxe sur le capital des marchands produit aujourd'hui de 20 à 25 millions.

Les postes ont donné, en 1843, un revenu brut de 4,175,963 roubles en argent; on peut les évaluer en moyenne à 15 millions de francs.

Le droit de patente produit de 3 à 4 millions.

Celui de timbre, une somme à peu près égale.

Les mines d'or et d'argent ou autres de la couronne et le droit régalien de la monnaie rapportent au minimum 15 ou 20 millions; M. de Reden élève même cette somme au quadruple.

Voilà déjà un total d'environ 400 millions, même en nous arrêtant au minimum pour chaque article. Il faut y ajouter ensuite le produit des apanages, celui des fermages ou *arendes*, celui des monopoles du tabac et des cartes à jouer, celui de l'impôt du sel, celui des fabriques ou manufactures de la couronne, etc., etc., de manière que nous approchons sensiblement des 500 millions indiqués.

Cette somme est faible [1], quand on songe que l'armée de terre absorbe à elle seule 180 ou 200 millions; qu'il faut y ajouter environ 50 millions pour la marine, et 80 ou 85 millions pour les intérêts de la dette publique et l'amortissement.

Mais il faut tenir compte de toutes sortes de ressources et de branches de revenu qui ne figurent pas au budget général, tel que nous le supposons, et à cet égard les observations que nous avons présentées dès 1829 subsistent dans toute leur force [2].

D'après M. de Reden, la caisse des apanages aurait un revenu d'environ 14 millions; celui de la cassette impériale serait en outre d'environ 8 millions. Nous croyons que la dépense de la maison impériale ne reste pas au-dessous de 20 millions.

Voilà ce que nous avions à dire, pour le moment, sur le budget de la Russie; occupons-nous maintenant encore un instant de la dette publique de cet empire.

En nombre rond, et sans compter la circulation des assignations de banque, elle est de 1,200 millions de francs, ce qui n'est pas une somme exorbitante. Elle dérive d'emprunts la plupart faits à l'étranger (avec les maisons Rothschild, Baring, Hope et Comp^e^); depuis 1817, on n'a pu en contracter aucun dans l'intérieur du pays, si ce n'est avec la maison Stieglitz et Comp^e^, dans le cours de 1842. Ce dernier emprunt

[1] En France, les recettes de l'Etat dépassent 1,300 millions; dans la Grande-Bretagne, elles sont d'environ 1,400 millions. Voir notre *Statistique générale de la France comparée aux autres grandes puissances de l'Europe*, t. II, p. 387 et suiv.

[2] Voir notre *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 285 et suiv.

était spécialement destiné à fournir aux frais de la construction du chemin de fer entre Saint-Pétersbourg et Moscou.

Voici l'état détaillé de la dette, à la fin de 1845, d'après les déclarations faites, le 9 juillet 1846, par le ministre des finances à la session annuelle du conseil des institutions de crédit public.

Dette à terme, étrangère.	38,915,590	roubles argent, ou 68,273,000 flor. holl.
intérieure. . .	50,388,680	r. arg.
Dette permanente	226,408,230	id.
Total. . .	315,712,500	r. argent.

A 4 francs le rouble argent, cela fait, en nombre rond, la somme de 1,260,000,000 fr.

Les assignations de banque en circulation représentent la valeur de 170,221,802 r. argent, ou de 680,000,000 de francs en nombre rond. Il faut y ajouter environ 50 millions de francs en billets de la caisse des dépôts.

Un ukase du 13 juillet 1843 a créé un nouveau papier-monnaie (billets de crédit) destiné à remplacer l'ancien par des rachats successifs. La valeur nominale de ce papier est exprimée en roubles argent, conformément au cours légal.

Le papier-monnaie a pour garantie un fonds déposé dans les caveaux de la forteresse de Saint-Pétersbourg, lequel s'élevait le 1er (13) janvier 1846, en argent monnayé ou non monnayé à la somme

de.	82,644,246 r. arg.
Se trouvait en outre, le même jour, dans les caisses d'expédition des différents billets, la somme de.	12,760,837
Ont été ajoutés jusqu'au 9 juillet 1846, comme provenant de billets échangés contre des espèces.	5,177,407
Total. . . .	100,582,490

Le fonds est par conséquent d'environ 400 millions de fr., c'est-à-dire à peu près des trois cinquièmes de la valeur des billets [1].

Le fonds d'amortissement se composait de :

37,561,500	r. argent	pour les dettes à 6 p. 0/0 et pour les premier et second emprunts à 5 p. 0/0.
138,800	—	pour les sommes de la dette provenant des 3e et 4e emprunts à 5 p. 0/0.
227,600	—	pour celles de l'emprunt à 4 p. 0/0.
6,170,200	—	formant un capital de réserve.
44,098,100		

En francs, et en nombre rond, ce total est de 175 millions.

[1] C'est sur ce fonds que l'on prend les 50 millions de francs qui servent (mars 1847) à acquérir, pour le compte du gouvernement russe, une partie des rentes sur l'État dont la Banque de France a cherché à se défaire sans être obligée de les jeter subitement sur la place.

Le système financier de la Russie pourrait donner lieu aux recherches les plus curieuses; mais nous avons dit que nous ne sommes pas encore en mesure de nous y livrer. Rappelons seulement que des questions du plus haut intérêt, relativement à cette matière, ont été soulevées par un publiciste distingué (M. Charles Duveyrier) dans une *Lettre à M. Mauguin.* On pourra d'ailleurs puiser quelques lumières sur l'ensemble du système dans le remarquable précis d'économie politique (*Die OEkonomie der menschlichen Gesellschaften,* Stuttgart, 1845, un vol. in-8°, chez Schweizerbart) que le comte Cancrine, après s'être retiré des affaires à cause du mauvais état de sa santé, a composé dans l'année qui a précédé sa mort, pour charmer des loisirs bien courts, hélas! et comme pour donner le change à un immense besoin d'activité, subitement resté sans aliment [1].

XVIII

(*A la page* 250.)

LA MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR.

Nous donnerons ici l'état des nominations faites par Nicolas dans les premiers jours qui suivirent son avé-

[1] Le manuscrit original de cet ouvrage a été confié à nos soins, et nous le conservons comme un précieux souvenir.

nement au trône. On remarquera que la haute aristocratie est à peine représentée dans ces nouvelles fournées. Il y figure bien un Chérémétief (d'une autre branche que celle des comtes), un Golovine et quelques autres membres d'anciennes familles de boïars; mais de tels noms sont rares sur la liste, aussi bien que des noms de princes issus du sang de Rurik, dont pourtant il existe encore un si grand nombre.

Aides de camp généraux. Voïnof et Soukhine, généraux en chef; Nicolas Démidof (depuis sénateur, général de l'infanterie et directeur général du corps des pages) [1], Bachoutzki (depuis général de l'infanterie) et Bistrom, lieutenants généraux; Siniavine, vice-amiral; Tchitchérine, Soukhozanet, Chenchine [2], Golovine (depuis général de l'infanterie, commandant en chef de l'armée du Caucase et ensuite gouverneur général des provinces baltiques), Neidhardt [3], Sazonof, Martynof, Voropanof, Islénief, Chipof, Ouchakof, Strikalof, Potapof, baron Friedrichs [4], généraux-majors.

Aides de camp. Les colonels Simanski, Mikouline, Prianischnikof, Stegelmann, Albrecht, Stürler [5], Vesselofski, Devitte, Arbousof, Bergmann, Hartong, baron Sarger, Moller, Nestérofski, Bell, Chérémétief, Lanskoï,

[1] Nous donnerons, à la prochaine occasion, une notice détaillée sur la famille Démidof, aujourd'hui alliée à celle de Bonaparte, par le mariage de M. Anatole Démidof, l'auteur du *Voyage dans la Russie méridionale*, avec une princesse de Montfort. Cette famille est, comme on sait, en possession des plus riches mines de l'Oural, qui donnent lieu à une exploitation métallurgique très-considérable.

[2] Voir dans le texte, p. 157-158.

[3] Voir *ibid*, p. 159.

[4] Voir *ibid.*, p. 157.

[5] Voir *ibid.*, p. 165, 174 et 184.

Zakhaïrefski, baron Velho [1], de Sass, Kavéline [2], Pérofski, Hodeine, baron Dellingshausen, d'Adlerberg [3], Mœrder [4], Schembel, Slatvinski, Koskull, baron Arbshoven, baron Friedrichs 4, Gerbel; puis, les capitaines ou lieutenants prince Serge Meschtcherski, baron Salz, Lasaref [5], comte Ivélitch, comte de Lieven [6], prince d'Italie [7], etc.

[1] Voir dans le texte, p. 174.

[2] Le colonel Alexandre Kavéline reçut un avancement rapide. Après avoir été chargé quelque temps, sous l'autorité du prince de Lieven, de l'éducation du grand-duc héritier, avec le titre de *vospitatel*, il devint gouverneur général de Saint-Pétersbourg, général de l'infanterie, membre du conseil de l'empire, etc. Il eut le malheur d'être atteint ensuite d'aliénation mentale.

[3] Voir p. 157.

[4] Le colonel (depuis général) Mœrder, alors attaché à la personne du grand-duc héritier, était, avant le poëte Joukofski, directeur de ses études. C'est surtout à ce dernier que le soin de l'instruction du prince fut confiée en qualité de précepteur (*nastavnik*); parmi les simples maîtres, on citait M. Lipmann, pour l'histoire; M. Édouard Collins, pour les mathématiques; M. Arsénief, pour la géographie et la statistique; M. Florent Gilles, pour la langue française, etc.

[5] D'une famille arménienne dont nous reparlerons et dont nous nous occuperons quelque jour en détail.

[6] Voir la note suivante.

[7] Voir dans le texte, p. 191.

XIX

(*A la page* 230.)

LA FAMILLE DE LIEVEN.

On peut voir, dans l'*Encyclopédie des Gens du monde,* une notice assez détaillée consacrée par nous à cette ancienne famille livonienne et courlandaise, à laquelle les rois de Suède conférèrent le titre de baron, changé depuis par la Russie en celui de comte, puis en celui de prince.

Nous nous bornerons ici à quelques rapides indications.

A l'époque dont nous retraçons l'histoire, vivait encore la vénérable comtesse (depuis princesse) *Charlotte Karlovna* de Lieven, dame d'honneur et dame de l'ordre de Sainte-Catherine de 1re classe, qui atteignit l'âge de 85 ans, et mourut le 7 mars 1828. Femme d'un général-major baron de Lieven, elle était âgée de 40 ans, lorsque l'impératrice Catherine II la chargea, en novembre 1783, de la première éducation des deux jeunes grands-ducs Nicolas et Michel Pavlovitch, ainsi que de celle des grandes-duchesses leurs sœurs. Elle passa donc 45 ans à la cour, se fit aimer et estimer de toute la famille impériale, fut nommée dame d'honneur en 1794, et reçut, cinq ans après, le titre de comtesse, auquel son ancien élève, Nicolas, après son élévation au trône et à l'occasion de son couronnement, substitua celui de princesse. On assure [1] que pendant tout ce

[1] Voir l'*Hommage à la mémoire de madame la princesse de Lie-*

long espace de temps, sous les quatre règnes qui se succédèrent, elle ne se fit pas un seul ennemi et ne perdit pas un ami; ce serait le plus bel éloge qu'il fût possible de faire d'elle. Au sein de la famille impériale, on la traitait avec un véritable respect. Un témoin oculaire nous a fait part d'une scène qui s'est passée dans les derniers jours de décembre 1825.

L'impératrice était avec ses enfants; près d'elle, étaient les grandes-duchesses ses filles, Marie et Olga, et le grand-duc Alexandre travaillait avec le jeune camarade qu'on lui avait donné pour exciter son émulation et attacher à sa personne un ami d'enfance. On annonce la comtesse. Aussitôt le jeune prince et les princesses se lèvent, courent à la vénérable matrone, lui baisent la main et lui donnent des témoignages d'affection qui l'émurent jusqu'aux larmes. Cette scène était digne de la *chambre d'enfants* de la reine Louise, telle qu'elle nous a été décrite par l'évêque Eylert; elle fait honneur à l'éducation que les princes et les princesses avaient reçue de leur auguste mère.

La dame d'honneur avait trois fils, dont deux surtout, aimés des empereurs Alexandre et Nicolas, ont rempli les plus hautes fonctions sous le règne du dernier.

L'aîné, *Charles Andréïevitch*, fut le prédécesseur de M. le comte Ouvarof au ministère de l'instruction publique. Né vers 1770, il suivit la carrière militaire, où il fut promu, en 1797, au grade de major général, en 1799 à celui de lieutenant général, et de général de l'infanterie en 1827. De 1817 jusqu'à la fin du règne d'Alexan-

ven, 1828, et la *Gazette* (allemande) *de Saint-Pétersbourg*, 1828, nos 18 et 30.

dre, il fut curateur de l'université de Dorpat; on lui reprocha des tendances de piétisme, sincères sans doute, mais peu favorables au progrès, au développement des lumières. Nicolas le rapprocha de sa personne : en 1826, le comte de Lieven fut appelé au sein du conseil de l'empire et fit partie de la société intime du monarque. Le titre conféré à sa mère lors du couronnement le fit prince. Ce fut de 1828 à 1833 qu'il présida, comme nous l'avons dit, à la direction de l'instruction publique; mais ensuite il paraît s'être retiré des affaires, et il mourut, dans ses terres de la Courlande, le 16 janvier 1845, à l'âge de 78 ans. Il laissa deux fils dont l'un est ce comte (depuis prince) *André Karlovitch,* que nous avons vu (p. 157) joindre ses efforts à ceux du colonel d'Adlerberg, pour ramener à l'obéissance le régiment de Moscou, travaillé par les conspirateurs.

Le second des fils de l'ancienne gouvernante de Nicolas, *Christophe Andréïevitch*, embrassa aussi d'abord le métier des armes, pour arriver ensuite aux honneurs les plus élevés de la carrière diplomatique. Nommé colonel et aide de camp général de Paul Ier, en 1798, il devint lieutenant général à l'occasion du traité de Tilsit; puis il occupa, de 1807 à 1812, le poste d'envoyé plénipotentiaire à Berlin. La guerre de Russie ayant momentanément mis fin aux rapports entre son maître et le roi de Prusse, liés cependant entre eux par une étroite amitié, le comte de Lieven passa presque immédiatement à l'ambassade de Londres. Il se maintint dans cette haute position jusqu'en 1834, associant son nom aux transactions diplomatiques les plus importantes, telles que la reconnaissance de la Grèce comme État indépendant (traité du 6 juillet 1827), la

séparation de la Belgique d'avec la Hollande (protocole du 15 novembre 1831, convention du 21 mai 1833), etc. Dans cette dernière négociation, on lui avait donné pour adjoint un jeune Polonais d'un talent très-distingué, le comte Adam Matuszewicz [1], mort quelques années après. Promu, dès 1819, au grade de général de l'infanterie, il reçut en 1826, en même temps que le titre de prince, le cordon de l'ordre de Saint-André. En 1834, il fut appelé au poste de gouverneur (*popétchitel*) du grand-duc héritier, qu'il accompagna alors dans ses voyages. Il mourut à Rome, le 10 janvier 1839, laissant deux fils et une veuve dont il a déjà été question, p. 203, mais sur laquelle nous avons promis de revenir.

Daria ou Dorothée Christophorovna était, comme nous l'avons dit, sœur du comte de Benkendorff et fille d'un général de l'infanterie de ce nom. Elle suivit son époux à Berlin et à Londres, acquit, dans sa longue résidence près de la cour de Saint-James, une grande expérience des affaires, et bientôt l'ambassade n'offrit pas, dit-on, de plus habile diplomate qu'elle. En 1828, elle reçut le titre de dame d'honneur de l'impératrice. Depuis la mort du prince, elle a presque constamment habité Paris, et l'on assure que ses liaisons avec l'un de nos ministres les plus éminents, son esprit de modération et sa bienveillance pour notre pays ne laissèrent pas d'exercer une influence heureuse, dans un temps où les relations officielles entre les deux gouver-

[1] Prononcez *Matouchévitch*. Nous ne changeons rien aux noms polonais, parce qu'ils sont trop connus et que d'ailleurs l'alphabet polonais est le même que le nôtre, au lieu que l'alphabet russe est tout différent et que nous voulons donner la transcription la plus conforme à la prononciation.

nements étaient presque rompues par l'effet de certaines préventions personnelles, peu raisonnables, dont nous aurons à nous occuper dans la suite de nos publications sur la Russie.

« La maison de Lieven, » dit le princeD olgorouki[1], « possède aujourd'hui un homme aussi distingué par son mérite que par son noble caractère, le baron *Guillaume* de Lieven. » Aide de camp général de l'empereur, il avait accompagné dans son voyage d'Allemagne le grand-duc héritier. Il eut ensuite des missions à remplir en Perse et à Constantinople, et les journaux se sont beaucoup occupés de lui en 1842 à propos de son envoi en Servie, où il rendit des services signalés. On assure qu'il a depuis quitté la carrière diplomatique. Au reste, il ne paraît pas appartenir à la branche livonienne de la famille de Lieven, mais à la branche courlandaise, établie à Autzbourg, Okten, etc.

XX

(*A la page* 231.)

LE GÉNÉRAL COMTE PIERRE TOLSTOÏ.

La famille Tolstoï est une des plus nombreuses de la Russie : elle tire, dit-on, son origine d'une noble famille

[1] *Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 39. Cette notice, très-générale, ne renferme au reste qu'un très-petit nombre de données sur chaque famille ; le lecteur verra bien que ce n'est pas là que nous avons pu puiser les nôtres.

d'Allemagne, et vint en Russie au quatorzième ou quinzième siècle. Elle a fourni beaucoup d'hommes distingués. Un premier comte *Pierre* (*Andréïevitch*) fut au nombre des principaux serviteurs et des favoris du grand monarque réformateur [1].

Le membre de cette famille dont il est question dans le texte était, au dire du prince Dolgorouki, « généralement vénéré pour la loyauté de son caractère ; » et l'auteur de la *Notice* ajoute que « c'était un chevalier sans peur et sans reproche. » Voici, en peu de mots, sa biographie :

Le comte *Pierre Alexandrovitch* Tolstoï s'est fait connaître dès sa jeunesse par plusieurs actions d'éclat dans la campagne de Pologne. A l'âge de vingt-quatre ans, il était déjà décoré de l'ordre militaire de Saint-George. Lors de la campagne d'Italie, il servit d'intermédiaire entre Souvorof et l'archiduc Charles. Après la paix de Tilsit, il fut pendant un an ambassadeur russe à Paris; puis il vécut dans la retraite, d'où le tirèrent les événements de 1812 ; alors il se distingua de nouveau dans cette guerre nationale. Depuis, il a commandé la réserve russe dans la campagne de Pologne (1831), et il est mort peu après 1840, occupant, comme nous l'avons dit, le poste de président du département des affaires militaires au conseil de l'empire.

Il ne faut le confondre ni avec le général de l'infanterie, comte *Alexandre* Ostermann-Tolstoï [2], qui fut

[1] Voir Bantysch-Kamenski, *Siècle de Pierre le Grand*, traduct. franç., p. 249-255.

[2] Un des fils du célèbre comte Ostermann avait adopté ses neveux, fils de l'une de ses sœurs mariée à un général Tolstoï. Le comte Alexandre est mort à Dresde, en décembre 1816, après avoir été un instant ambassadeur russe à Paris, avant Pozzo di

débarqué en 1805 sur la côte du Hanovre et perdit un bras, en 1813, à la bataille de Kulm ; ni avec le fameux grand-maréchal de la cour, comte *Fœdor Andréïevitch*, toujours prêt à morigéner son maître, l'empereur Alexandre, et d'un grand sans-façon avec lui. Il finit par tomber en disgrâce et mourut vers 1825. C'est ce dernier qui était possesseur d'une précieuse collection de manuscrits, à Moscou [1]. Par sa femme, née princesse Bariatinski, il était allié à la maison de Holstein-Beck.

XXI

(*A la page* 233.)

DÉTAILS ADDITIONNELS SUR LA RÉVOLTE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'extrait de notre journal de voyage, donné page 261, a été écourté par mégarde : dans ce qui venait après, il y avait quelques détails nouveaux qu'il sera peut-être bon de reproduire également. Nous les avions recueil-

Borgo. Cependant, tout récemment encore, un comte *Alexandre Ivanovitch* Tolstoï, général de l'infanterie, figurait parmi les aides de camp généraux de l'empereur. Cinq ou six autres comtes Tolstoï étaient inscrits sous les diverses rubriques de l'Almanach impérial.

[1] Elle a été décrite par MM. Kalaïdovitch et Stroïef, dans un volume de 900 pages in-8°. Moscou, 1825.

lis en partie dans une conversation avec le colonel Velho, un des combattants de la journée du 26 décembre, un de ceux dont le corps mutilé atteste le courage avec lequel ils ont soutenu la cause de leur souverain [1].

« On assure que Nicolas adressa personnellement la parole aux insurgés; mais ce fait ne nous paraît pas suffisamment prouvé. « Que me voulez-vous? » leur aurait-il dit; « n'ai-je pas toujours été votre prince « affectionné? et si je suis empereur, est-ce parce que « je l'ai voulu, ou n'y ai-je pas été forcé? Vous trou- « vez à y redire? Eh bien! voici ma poitrine; frappez, « si vous l'osez! »

« Ce qui est plus certain, et ce que le colonel nous a confirmé, c'est que, s'avançant d'un air abattu, mais avec fermeté, vers le régiment des gardes à cheval, l'empereur leur tint ce langage: « Enfants, vous voyez une « troupe d'hommes égarés qui se révoltent contre leur « légitime souverain. Sous le prétexte de rester fidèles « au serment qu'ils ont prêté au grand-duc Constantin, « ils poursuivent de mauvais desseins. Je compte sur « vous et je suis sûr de ne pas me tromper. » Le régiment répondit comme d'une voix: « Conduisez-nous [2]! « En avant! Hourra Nicolas! hourra Nicolas! » et ils chargèrent avec ardeur. L'empereur s'approcha ensuite d'un autre régiment dont le colonel lui donna les meilleures assurances au sujet des dispositions de sa troupe. Adressant encore la parole aux soldats, il leur dit: « Je compte sur vous; vous ferez votre devoir; je vous « connais, vous autres, mais ces rebelles, je ne les

[1] Voir dans le texte, p. 174.
[2] *Pozvoltié itti!*

« connais point! » De nouveaux hourras lui répondirent.

« Telle fut la conduite du jeune autocrate dans cette mémorable journée : tous les efforts de la malignité ne parviendront pas à accréditer les bruits contraires. »

FIN DU TOME DEUXIÈME.



TABLE DES MATIÈRES.

Histoire intime.

Études, Notes et Éclaircissements.